

ФРАНЦУЗСКИЕ
ТЕКСТЫ
ПИСЕМ





1. Е. А. и С. Н. Карамзины

26 мая (7 июня) 1836 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Bonjour, mon bon, mon bien aimé André, ... Becker entre et Bouche va venir,¹ je vais dans la chambre de Voldemar² qui grâce au ciel va mieux; je te rendrai compte de ce que les médecins en diront...

Ils viennent de quitter Voldemar et trouvent que la maladie va son train on ne peut mieux, que c'est une fièvre chaude rhumatismale et qui est toujours un peu opiniâtre, mais qu'enfin elle suit son cours sans complication. Ne sois pas inquiet pour moi, je ne le suis pas; je ne veux pas mentir et te dirai que pour triste, abattue de coeur, je le suis beaucoup; mon coeur plus que mon esprit ne peut se faire à l'isolement où il se trouve; je regrette amèrement les moments où tu étais brusque avec moi, où tu m'impataientais. Encore la maladie de Voldemar fait une forte diversion à mes sensations; rendue au calme par le rétablissement de sa santé, ton absence sera bien plus sensible, et puis celle de Sachka,³ si ce n'est pour la conversation, c'est pour sa chère face et ses boutades de bouffonneries. Je viens de recevoir un billet de lui par une occasion. Il t'embrasse tendrement et se désole de n'avoir pas eu le moment pour te répondre quelques lignes. Il nous a quittés dimanche dans la soirée, le G <rand> D <uc> étant allé aussi à Krasnoé.⁴ Ils ont eu des exercices sans fin, pendant toute une journée.

Que fais-tu toi, mon bon et cher André? Je ne sais trop me figurer toi hors de tes habitudes, hors de ton cercle de famille et social. Que la miséricorde divine veille sur toi! Sois religieux, ce n'est pas un vain nom, c'est un sentiment qui agrandit l'homme, un sentiment nécessaire à sa misérable existence; la religion chrétienne est sûrement celle qui développe et nourrit tout ce que l'homme a de plus précieux et de plus sublime en sentiments, l'amour et l'abnégation. Je ne te prêche pas, je te parle le langage d'un coeur convaincu et qui veut ton bonheur. Je plaide aussi ma cause; ce sentiment te donnera aussi un peu d'indulgence pour ce que tu trouves de trop exigeant dans ta mère. J'exige donc très impérieusement que tu te soignes et que constamment tu penses à ma douleur s'il t'arrivait quelque chose de fâcheux.

Adieu, mon bien cher fils, je ne te dirai combien je t'aime; tu le sais: combien je demande à dieu de te conserver bon et bien portant! Je te serre contre mon coeur avec une tendresse toute maternelle. Sophie⁵ te fera une esquisse de ses plaisirs d'hier et de ceux qui l'attendent aujourd'hui, la journée étant belle, la première qui sente l'été. Христос с тобой, мой милый, и с нами.

C. H. Карамзина

Bonjour, mon bon, mon cher, cher André, il est midi maintenant et d'après nos calculs tu ne dois plus être qu'à quelques heures de Travemunde.⁶ Avec quelle anxiété nous t'avons suivi dans ton voyage, consultant toujours les vents et l'onde et les trouvant avec joie favorables! — J'ai toujours présenté à ma pensée ta douce figure baignée de larmes et penchée sur le bord du pyroscaphe, et mille fois dans la journée mon cœur s'élançait vers toi avec une angoisse et une tendresse inexprimable. Tu ne saurais croire quelle tristesse j'ai éprouvée en rentrant pour la première fois dans ta chambre vide. Dans l'absence on a toujours dit que ceux qui restent sont plus à plaindre, et moi qui ai fait l'épreuve des deux chagrins, je sens que c'est bien vrai, et je me réjouis de penser que toi, mon bon frère, tu as maintenant la moindre part de peine. Notre pauvre Maman est, comme d'habitude, forte et résignée, mais comme elle a pleuré amèrement en lisant ton petit billet d'adieu! Prends bien soin de toi, cher André, et sois archi-prudent pour elle. Depuis ton départ nous avons eu constamment du monde, et je n'en suis pas fâchée; cela chasse les papillons noirs qui vous importunent dans la solitude, lorsque l'imagination trotte dans tous les sens à la poursuite d'un voyageur chéri. Les Bloudoff⁷ m'écrivent des billets tous les jours pour savoir des nouvelles de Voldemar et pour répéter combien elles t'aiment, combien elles t'ont su gré de ta visite, combien leur père regrette de ne pas t'avoir vu: je leur ai promis de te dire tout cela. — Le bon Wiasemsky⁸ vient nous voir tous les jours; ma tante⁹ est indisposée et souffre de son pied. D'Antès¹⁰ ne paraît plus et ne nous a révélé son existence que par l'envoi d'un pot de pommade de Paris. — Hier c'était le jour de naissance de Pierre, il y avait à dîner ses frères,¹¹ Wiasemsky et Maltzoff;¹² nous avons bu à ta santé, comme de raison. Le soir nous sommes allés aux Isles voir «L'Avocat Patelin»¹³ (assez mal joué, surtout sous le rapport du Français) chez Babet Galitzin,¹⁴ nous y avons dansé une walse et une contredanse, et nous sommes encore revenues avant minuit prendre le thé avec Maman. — Cet après-dîner nous montons à cheval avec les Gontcharoff,¹⁵ Eugène Balabin¹⁶ et Maltzoff, et puis il y a un thé chez Catherine¹⁷ pour Alexandrine Troubetskoy,¹⁸ dont Vénévitnoff,¹⁹ Maltzoff et Nicolas Meschtsersky sont amoureux. Demain nous faisons avec tout ce monde une partie de plaisir à Парголово en omnibus.²⁰ Voilà mon histoire finie, et ma lettre aussi, car il est tard pour la poste. Adieu, mon ange, mon frère adoré, je t'embrasse et t'aime mille fois plus tendrement que je ne puis le dire.

Mille amitiés à Kirschbaum.²¹ Comment va votre Gesellschaft? N'a-t-elle pas déjà été troublée par quelque querelle?

Sophie Karамzin

27 mai / 7 juin, mercredi.*

E. A. Карамзина

Tous les tiens et nôtres te disent mille tendresses jusqu'au courrier prochain. Bonjour, mon bon ami.

На обороте: А monsieur monsieur de Karамzin à Francfort sur le Mein. Poste restante. Франкфурт на Майне.

* Описка, вместо: 26 mai / 7 juin, mardi.

2. А. Н. и Е. А. Карамзини и Е. Н. Мещерская
26—28 мая (7—9 июня) 1836 г. Красное Село—Петербург

А. Н. Карамзин

Nuit du 26 au 27 mai 1836. Красное Село.

Bonjour, mon bien cher et bien bon André, te voilà déjà bien loin de nous dans la large mer et bien près de Lubeck; comme tu as toujours eu un tres bon vent, tu dois arriver probablement demain avant diner à Travemunde. Comment t'es tu senti pendant la traversée moralement et physiquement? as tu souffert du mal de mer?

Me voilà donc pour la 1-re fois séparé de toi; me voilà avec mon caractère irrésolu sans frère, à qui demander conseil, sans ami à consulter. Combien de fois il m'est déjà arrivé dans les moments où quelque chose m'inquiétait de chercher sans faire moi-même attention à ce que je voulais trouver, car tu sais que je suis parfois drôlement distrait, et puis quand je finis par me demander ce que je cherche, je m'aperçois que c'est toi qui me manque; et c'est dans ces moments là que je souffre le plus de ton absence parce qu'elle vient alors tout-à-coup froisser mes idées distraites comme une chose imprévue. Mais pendant le camp cela me sera encore le moins pénible: d'abord je l'ai déjà commencé sans toi, puis je suis occupé pendant presque toute la journée, puis enfin l'été m'offre toujours des jouissances solitaires, dont, comme tu le sais, je tire bien parti et que j'apprécie, mais quand viendra l'hiver et que je serai seul dans ces mêmes chambres où nous avons été ensemble et toujours inséparables, où je m'ennuyais déjà quand tu étais de service pour un jour... c'est une idée qui m'effraye et m'angoisse étrangement. Mais au moins si ton absence fait souffrir les tiens, qu'elle te soit profitable à toi, mon bien cher André, que tu te rétablisses d'abord, et puis que tu jouisses de ton voyage.

Combien j'ai envié ton sort aujourd'hui: imagine-toi que Soumarokoff¹ pour essayer de nouveaux построения qu'il a inventé, nous a fait rester à cheval pendant 5 heures justes, et quand pendant ces 5 heures, où j'ai bien eu le temps de réfléchir, je me comparais ma situation critique avec la tienne il me prenait des rages d'envie et de jalousie. Aussi suis-je bien fatigué, car à la lettre, jusqu'à minuit, où j'ai pris le thé avec mon fidèle compagnon Arcadius² j'ai été sans un moment de repos occupé par le service. Je voulais bavarder avec toi, mais je sens que cela est impossible; il est 3 heures et demain je dois me lever de bonne heure. Je t'embrasse donc bien tendrement, mon bon ami, et te dis au revoir à demain.

27 mai, 2 heures de l'après midi.

Probablement tu es déjà arrivé, mon cher André, tu as vu le beau pays de l'étranger, et l'air chaud et parfumé de l'été allemand a dilaté ta poitrine, et ton âme ardente s'est élevée en voyant une nature belle et féconde et tu as joui et tu as oublié un instant et les douleurs de la séparation et ton isolement sur le sol étranger, car la nature dans ces moments tient lieu de tout au monde, c'est une mère qui te caresse et te parle de dieu, c'est une assemblée de frères, de soeurs et d'amis qui t'entretiennent délicieusement sur de graves matières et dans le sein desquels tu épanches tous tes sentiments, sans crainte de trahison, sans inquiétude de repentir, c'est une amante devant laquelle tu te prosternes et que tu adores dans un ravissement si pur, si élevé que tu te sens ennobli à tes propres yeux. Tout cela est peut-être un peu romantique mais cela est bien vrai.

Ce sont ces moments-là que je t'envie, ce sont ces moments-là qui sont de vraies consolations. Quant à moi avec mon bon Arcadius, qui est pour moi un être indispensable dans mon isolement et sans lequel je serais mort ici d'ennui et de rocka, nous romantisons aussi parfois, nous nous promenons de nuit lorsque

nous pouvons, vu l'obscurité, nous figurer que nous sommes dans un très beau pays, quelquefois même quand les nuits sont claires pour plus de sûreté nous fermons les yeux, nous montons sur de la fange de vache, que nous nous faisons mutuellement remarquer comme étant une très jolie colline, puis nous regardons de là la belle nature de Красное Село, enfin nous tirons notre âme par les cheveux pour lui donner des idées poétiques, et tellement nous sommes encore enfants tous les deux que nous y parvenons quelquefois.

Maman et Sophie m'ont écrit hier et à ma grande joie m'ont donné de bonnes nouvelles de notre pauvre nain.³ Bouche l'a trouvé mieux et a déclaré qu'il n'y avait absolument rien d'alarmant dans sa maladie. Imagine-toi que depuis le moment de mon lever jusqu'à cet instant j'ai été de nouveau occupé sans interruption de mes papiers: maintenant je dois aller voir mes trompettes qui s'amuse sous la direction de Beker, et puis j'ai encore des papiers et puis l'ordre du jour et voilà ma journée employée d'une manière très intéressante. Au reste je commence à m'habituer et pourvu que tu me donne de bonnes nouvelles de toi — je serai tout-à-fait content, mon bon et bien cher André. Je t'embrasse de toute la force de mes lèvres et de mon cœur. Ecris-moi vite. Arcadius t'embrasse bien tendrement. Ton bon frère

A. K.

Е. А. Карамзина

28 mai.

La lettre d'Alexandre ayant tardé pour être envoyée avec la nôtre, cher et bien aimé André, tu auras la douceur d'en recevoir deux courriers de suite, malgré mon avarice. Je te dirai sur la maladie de Voldemar quelques mots, elle va toujours sa marche, sans complication; après demain doit être le jour de crise, les médecins sont contents de son état. Dieu fasse que la crise se fasse heureusement, alors il ne lui faudra pas beaucoup de temps pour se remettre, jeune et fort qu'il est et par le beau temps que nous avons. — Hier tout le monde a été en pic-nic à Pargolovo; et imagine-toi ta mère avec Lise⁴ et Nicolinka⁵ dinant à trois, c'est une terrible chute de la grande compagnie ordinaire. Te dire, cher André, combien je pense souvent à toi, comme mon cœur se serre en pensant à la distance et au temps qui nous séparent. C'est te dire combien j'aurai pu souffrir si je me laissais aller à toute l'amertume de mon cœur, mais comme toujours je tâche de me combattre, de demander à dieu son secours qui ne manque jamais et puis aussi la maladie de Voldemar me distraye beaucoup de tout autre idée. La douleur d'Alexandre à cause de ton absence m'en cause beaucoup aussi, je le comprends si bien, la douleur de ne plus retrouver à ses côté l'objet aimé qui y était toujours est une douleur de toutes les minutes. Il faut racheter toutes ces douleurs, tous ces sacrifices, mon bon André, par ta santé parfaite physique et morale. Je te serre contre mon cœur avec une tendresse extrême et te recommande à la bonté divine. Je bénis ta tête chérie, Николаика тебя любит, велел тебе сказать. Mestchersky est enchanté, il vient dans l'instant de recevoir ses habits de Francfort.⁶

Е. Н. Мещерская

J'ai bien pensé à vous, mon bon et bien aimé André, et aux nouvelles jouissances qui inondent votre âme à la vue d'une riche et florissante nature, hier surtout, en parcourant les sites de Pargolovo, qui par leurs pittoresques sinuosités me rappelaient la riante et verte Allemagne. La journée était superbe, la société jeune et ingambe — on riait, on courrait, on tombait sur le gazon, et on se relevait aux éclats bruyants des spectateurs. Nous avions obtenu un ordre de la châtelaine de Pargolovo, la princesse Butera,⁷ de nous faire ouvrir son élégante maison, et c'est dans un beau salon, brillant de fraîcheur et embaumé de fleurs, que nous avons expédié un excellent diner pic-nic que nous avions

apporté avec nous. Nicolas Troubetzkoy⁸ s'était chargé de la coûteuse fourniture des vins, et il s'en est acquitté largement et généreusement. Le Crément et le Sillery⁹ coulaient à flots dans les gosiers de nos cavaliers, qui se sont tous levés de table plus rouges et plus gais qu'ils ne s'y étaient assis, d'Anthès surtout, et Maltzoff, который трещал без умолку et sans pitié pour nos oreilles. Ce n'est qu'à dix heures que nous avons pu nous arracher aux douceurs d'une soirée délicieuse et aux bosquets fleuris de Pargolovo, et chemin faisant nous sommes arrêtés à la campagne de la princesse Odoieffsky¹⁰ pour y prendre le thé. Quant à nos messieurs ils s'y sont régalés de force Hypocras que le prince chimiste¹¹ leur avait préparé d'après je ne sais quelle recette retrouvée dans les archives gastronomiques du moyen âge. A minuit nous étions rentrés dans nos foyers respectifs.

Adieu, mon bon et cher André. Portez-vous bien, jouissez avec <?> plaisir <?>, mais <?> ménagez votre santé.

Catherine.

3. E. A., B. H. и С. Н. Карамзины, Е. Н. Мецдерская и В. А. Соллогу6

5—6 (17—18) июня 1836 г. Петербург

Е. А. Карамзина

5/17 juin 1836. St. Pétersbourg.

Avec quelle impatience j'ai attendu ta lettre, et avec quelle joie je l'ai reçue, mon bien aimé André, combien j'ai remercié le ciel de t'avoir accordé une si heureuse traversée, que sa miséricorde t'accompagne toujours et partout. Je me dépêche de te donner de très bonnes nouvelles sur notre Voldemar qui, grâce à dieu, après une maladie grave, se trouve en parfaite convalescence, mange avec avidité, dort très bien, et dans ce moment est assis dans le grand fauteuil de Mestchersky qui est de rigueur pour mes convalescents...

Encore une heureuse, une inattendue nouvelle de toi, cher ami: ton envoi franc-maçonnique pour tes frères, et par conséquent ton heureuse arrivée à Hambourg; pour cette bonne nouvelle je te pardonne même de n'avoir pas pensé à ta mère, quoique je t'aie dit que j'étais jalouse, ou envieuse, comme tu l'aimes mieux, un souvenir pour d'autres avant moi est toujours une petite épingle dans le coeur... ce n'est qu'une plaisanterie pourvu que tu donnes toujours de bonnes nouvelles sur toi, mon ami, n'importe comment elles me parviennent et par qui, pourvu qu'elles me parviennent, voilà l'essentiel. Les mouchoirs seront de très mauvais porté ici; tes frères risqueront de rester morveux, n'osant se moucher dedans. Voldemar veut écrire lui-même quelques mots pour te prouver combien il est déjà bien, quoique encore faible. J'ai déjà expédié Ларнон pour Sarskoé depuis quelques jours pour faire préparer notre maison, et dès que Bouche permettra à V.<oldemar> d'y passer, nous irons nous y établir, et puis je désire qu'il fasse une tournée chez les Mestchersky à Lotochino¹ pour mieux reprendre physiquement et moralement aussi; peut-être cela adoucira un peu son caractère. Il est trois h.<eures> et déjà j'ai quitté cette lettre 20 fois au moins; je vais m'habiller, les Viasemsky dînent avec nous, et viennent de meilleure heure, ta tante² devant aller prendre congé de la g.<rande> duchesse³ à 7 heures. Elle, Nadine et Paul⁴ partent demain, et notre lettre partira par leur pyroskaphe. Marie Valoueff⁵ a déjà écrit plusieurs lettres à ses parents qui respirent le bonheur, et tous ceux qui les ont vus ne parlent d'eux que comme d'un joli et heureux couple.

Alexandre n'a été qu'une fois chez nous après ton départ; je ne sais s'il pourra venir demain, le g.<rand> d.<uc> étant allé aujourd'hui leur rendre visite; il a écrit une longue missive à Voldemar pour le féliciter, et dit comme toujours mille fois drolles sur son dégoût des fatigues militaires, et surtout depuis

qu'on lui fait faire deux services à la fois, celui d'adjudant et d'officier au front. Ce n'est pas mal pour lui si paresseux et si nonchalant. Adieu, cher André, cette lettre ne sera pas fermée sans que je ne te dise encore quelques mots. Je t'embrasse avec tendresse comme je t'aime. С умилением гляжу на твой портрет, который еще у нас; Орлов обещал скоро кончить.⁶

В. Н. Карамзин

Mille fois merci pour le joli foulard. Une chose m'a fait de la peine, c'est que tu ne te sois pas rappelé que le 5 c'est mon jour de naissance. tu aurais bu à ma santé et je suis sûr que cela m'aurait fait grand bien. Adieu, cher André, je t'embrasse bien fort puisque, dieu merci, j'ai plus de force; je suis tout à fait convalescent. J'embrasse Kirchbaun, que je te conseille d'écouter en tout. C'est tout ce que ma main débile me permet d'ajouter.

С. Н. Карамзина

Je ne puis assez te dire mon bon, mon cher André, toute la joie, l'attendrissement, le bonheur, que m'a causés ta douce et charmante lettre du 9 juin. Comme j'y ai bien reconnu les diverses sensations de l'absence, du voyage, de la distraction et de l'isolement par lesquels j'ai passé moi-même. Patience, mon bon frère; que dieu bénisse ton voyage en conservant ta santé précieuse, et tout cela se passera et tu jouiras, sans nuage aucun, de plaisirs vifs et purs et immenses, sans que le souvenir de ta pauvre famille viennoise désormais les trouble, car telle est, fort heureusement, la construction frêle, légère et oublieuse du coeur humain qui ne sait pas souffrir longtemps du même chagrin. Je reconnais avec joie et un peu d'envie la différence même du climat de Lubeck à celui de notre patrie que Kirschbaum a bien raison de qualifier d'abscheulich: tu oses te plaindre du chaud, ingrat que tu es, e' ici on grelotte au milieu de la plus belle verdure et des lilas épanouis que nous ne trouverons plus; hélas! à Zarsko Sélo. — Je vais quelquefois les respirer à cheval dans nos Isles fortunées qui sont en ce moment un beau bouquet de verdure et de fleurs, mais où il faut de l'exercice pour se réchauffer. Becker se frotte les mains et répète: «Как мы хорошо сделали, что отправили Андрея Николаевича гулять».

Notre genre de vie, cher André, est toujours le même, nous avons du monde tous les soirs, d'Antès presque journellement, tourmenté de deux exercices par jour (le grand duc ayant trouvé que les chevaliers gardes ne savent pas se tenir à cheval), mais d'ailleurs plus gai, plus divertissant que jamais, et trouvant encore le moyen de nous accompagner dans nos cavalcades. Il a fait une mine très blessée quand je lui ai reproché de ne pas t'avoir accompagné à ton départ: «J'ai perdu en lui un ami, — a-t-il dit, — et il serait absurde d'assurer André de mes regrets: il sait à quoi s'en tenir».

Tu es fou de t'imaginer que j'irai lire ton article sur Mr Chipoff⁷ à Vénévitinoff, qui le respecte profondément, et m'a parlé justement du tour sérieux et intelligent de son caractère et de son esprit: ils sont à la hauteur l'un de l'autre. Ce pauvre Vénévitinoff est maintenant un ambitieux satisfait, ayant été nommé par l'empereur lui-même à un nouveau ministère de Киселев.⁸ Il part pour un voyage de quatre mois dans l'intérieur, ne parle que de cela et a renoncé à ses projets d'amour et de mariage dans lesquels Nicolas Mestchersky le remplacé, mais très sérieusement; il est amoureux fou d'Alexandrine Troubetzkoy, à qui Maltzoff fait la cour aussi à sa manière fantasque et sans but, et réussit, je crois, le plus à lui plaire.

Ces jours-ci nous avons passé la soirée cher les Wiasemsky, où pour le jour de naissance de Paul, Гоголь a lu sa comédie «Женитьба», qui nous a fait rire aux larmes, car il lit délicieusement, mais ses piéces ont toutes

le même défaut: manque total d'invention et d'intrigue, et grande monotonie de drôleries toujours vulgaires et triviales: впрочем, самый русский дух, без примеси европейского. Il part aujourd'hui avec ma tante et compte te revoir à Ems.⁹ Hier je suis allée avec Mde Boutoulin¹⁰ au théâtre de Camennoi Ostroff, où débutait une nouvelle actrice Mlle Rabut, assez gentille, et puis nous avons encore une cousine de Mlle Bourbier — Mlle Boieldieu, très bonne pour le jeu et le chant: ce qui va recruter notre troupe si pauvre en femmes.¹¹

Je t'annonce une золотая свадьба: Mlle Aurore Schernwald épouse le riche Paul Démidoff: ¹² quel contraste avec le sort modeste qui l'attendait jadis dans la personne de Mr Moukhanoff! ¹³ A propos du sort modeste, Voldemar Solohoub ¹⁴ est ici depuis hier; je ne l'ai pas encore vu. Il sera venu voir sa mère, ¹⁵ en apprenant la mort de Mde Arkharoff, ¹⁶ qui, après avoir réglé ses affaires ici-bas, avec une minutieuse lucidité, c'est éteinte doucement de vieillesse. Catherine Pouschkin ¹⁷ est encore à Pavlovsky, mais on dit que Solohoub n'y va point et ne reste ici que cinq jours. Ta bien aimée Nadine s'amuse royalement à Pskoff et écrit à sa tante que jamais elle n'oubliera les temps heureux qu'elle y a passés.¹⁸

Une quantité de personnes m'ont donné la commission de te gronder pour n'être pas venu prendre congé d'elles, entr'autres la princesse Odorvsky et Mlle Luzerode,¹⁹ qui te fait dire mille choses amicales. Adieu, mon bon André, je t'embrasse comme je t'aime, c'est bien fort en vérité. Mille amitiés à Kirschbaum, je le remercie beaucoup des lignes qu'il m'a adressées et je l'estime infiniment. Meschtersky me charge de t'embrasser tendrement et va donner la même commission à sa femme pour te dédommager de ce qu'il ne t'écrit pas.

Bonjour, mon frère chéri.

Sophie Karamzin.

Е. Н. Мещерская

Merci, mon bon et excellent André, de tout ce que votre lettre contient de tendre pour vos sœurs, car j'en prends ma troisième part et en suis profondément touchée. Dieu veuille que les progrès déjà visibles de votre santé et le commencement de vos jouissances intellectuelles aillent toujours en augmentant! Alors, mettant de côté tout égoïste retour sur nous-mêmes, nous bénissons l'heure de notre séparation! Malgré le profond chagrin que j'éprouverai en quittant ma bonne Maman, après avoir repris la délicieuse habitude de faire de nouveau partie de la famille, je suis impartiente de partir pour Lotochino, d'abord pour hâter le déménagement de Maman pour Zarsko-Sélo, car elle n'a pas envie de s'y transporter avant mon départ, et puis dans la crainte de voir échapper la belle saison sans m'en apercevoir: imaginez-vous donc que dans dix jours, les journées auront déjà diminué, ce qui est presque le signal de l'automne, et moi je n'aurai pas encore savouré une seule fois avec plénitude une belle soirée d'été, puisque toutes les promenades que j'ai faites ici sont empoisonnées pour moi par la perspective de remonter ce vilain escalier qui me coûte tant à escalader! Il paraît que Woldemar est très content du projet de Maman de le faire partir avec nous pour Lotochino, car toutes les fois que nous en causons avec lui, il sourit, et sa physionomie s'anime: nous le ferons beaucoup promener, beaucoup humer l'air de la campagne, mes belles sœurs²⁰ si gaies et si aimables distrairont son humeur morose, et je suis convaincue que ce séjour lui fera beaucoup de bien. Et puis je m'en réjouis égoïstement, et cependant je m'en afflige filialement, car Maman sera si seule! enfin là, comme dans tout, c'est l'histoire de la vie — mélange de peine et de plaisir. Adieu, mon bien aimé André, je vous embrasse pour mon mari, mon fils et pour moi avec l'effusion de la plus vive tendresse et j'appelle sur votre tête chérie toutes les grâces divines. Mille amitiés à Mr Kirchbaum.

Catherine.

В. А. Соллогуб

См. в основном тексте, стр. 60.

Е. А. Карамзина

А 4 h. <еures> samedi.

Après toutes les écritures, mon griffonage revient encore, je veux que tu sache bien que je suis toujours la première et la dernière à penser à toi, mon cher fils. Car malgré tout ce que se dit et se sent par les autres rien ne peut être comparé au foyer d'un coeur de mère.

Je suis dans une pénible attente: verrai-je, ne verrai-je pas mon cher et pauvre Alexandre? Le temps est très pluvieux, le chemin sera mauvais et il a eu la maladresse de ne me rien dire sur son arrivée, je ne serai pas à mon aise. Je n'ai vu qu'un moment Salahou, il est gros et gras, les passions ne l'ont pas ravagé. Je viens de dire adieu à la princesse Wéra, tout mon monde va l'accompagner sur le bateau à vapeur, moi je tiens compagnie à Voldemar. Vu les moyens exigus ne leur envoie pas, mon cher, d'inutilités comme les mouchoirs, ils ne pourront s'en servir ni au front ni à l'université. Adieu, mon cher, mon bien aimé André. Je te serre bien fort dans mes bras. Que ma bénédiction et celle de ton bon père reposent sur ta tête. Христос с тобой и с нами. Mille choses au cher Kirchbaum.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzin à Francfort sur Mein. Recommandée aux soins obligeants de monsieur Markéloff²¹ à la mission de Russie.

4. С. Н. Карамзина^a

13 (25) июня 1836 г. Царское Село

mais d'autant plus réjouissante dans ses beaux moments) la promenade à pied dans un parc vaste, vert, embaumé de fleurs, puis un bon cheval et beaucoup de livres français et anglais; avec cela il faudrait avoir l'esprit et le coeur bien vides, bien mal faits pour ne pas savoir supporter la solitude pendant trois mois, n'est ce pas, cher André, tu m'en crois incapable?

J'ai une jolie petite chambre de coin avec une fenêtre donnant sur notre petit jardin, un canapé, une toilette, une table et deux chaises; que faut-il de plus pour une honnête aisance? (Je t'avouerai même que j'ai des paquitos); ta montre, suspendue au dessus de l'encrier de Maltzoff, qui orne ma table à écrire, me marque les heures en y joignant toujours ton souvenir, et je trouve qu'elles s'écoulent ici douces et rapides; je ne soupire qu'après celle qui doit nous apporter de tes nouvelles. Je me donne souvent <?>⁶ les airs de veiller un peu aux études de Lise, quoique Maman ne m'accorde <?> pas grande confiance là-dedans, et cependant n'ai-je-pas déjà remporté un triomphe sur ma nature éminemment dormeuse, en commençant, depuis ce matin, à me lever à sept heures pour faire promener Lise comme une demoiselle de quinze ans doit le faire, afin de ne pas interrompre plus tard ses heures d'étude. Oh ces promenades! comme c'est un souvenir d'enfance et de jeunesse! et tout Zarsko-Selo, et jusqu'à Mille Pluskoff¹ qui se trouve là à point nommé pour représenter le passé et qui loge à la Chine,² et qui roule dans la même calèche d'autrefois, son voile vert, et son parasole déployé quelque temps qu'il fasse.

^a Начало и конец письма отсутствуют.

⁶ Одно слово вырвано.

Hier soir nous nous sommes rencontrées à Babilovo,³ à un thé que donnait Mde Schevitch,⁴ et cette première entrevue s'est fort bien passée: je craignais une scène et des maux de nerfs, mais il n'y a eu que des sourires, et des «милая» et «André, qui a toujours été mon favori, comment se trouve-t-il de son voyage?» etc.

C'était la première fois hier que nous avons cédé à la 4-e invitation des Schevitch, у которой теперь семь суббот на неделе. C'est un train et un entrain inouï à Pavlovsky;⁵ l'autre jour Maman ayant fait une course à Pétersbourg (pour arranger une dent à Lise), j'y suis allée à pied et, pendant les deux heures que j'y ai passées, la fête me tournait de voir toute cette colonie aller et venir, s'arranger pour des parties de plaisir, se composer des costumes analogues (robes blanches et guirlandes de bluets), se faire des plaisanteries que je ne comprenais pas, et rire, mais si fort et si constamment, que j'en suis presque devenue triste par esprit de contradiction. Catherine Pouschkin⁶ est pâle et abbatue, et toute consternée de ce que Salahoub ne lui a pas donné signe de vie; Mde Schevitch et Alexandrine,⁷ à qui j'ai communiqué ce qu'il nous avait dit, mont défendu d'en parler à Catherine; mais ne voilà-t-il pas qu'elles s'avisent à lui répéter, comme paroles venant de moi: «Elle serait bien bête de l'aimer encore, car il ne se soucie pas d'elle, et il est gros et gras et gai». Elle, toute désespérée et indignée, me demande si c'est vrai? Je le nie bien vite, en avouant seulement qu'il avait engraisé, mais d'ailleurs qu'il a l'air triste et qu'il se croit toujours engagé à elle et n'en parle qu'avec respect et tendresse. Maman m'a grondée de ce commérage, mais pourquoi les Schevitch s'amuse-t-ils à le calomnier si maladroitement et moi aussi! — C'est un vieux moyen de comédie et je crois que jamais il n'est bon de tromper les gens.

A propos d'amour, c'est Nicolas Meschtersky qui en dessèche, ne dort ni ne mange, ne pense ni ne parle, mais vient de partir pour Lotochino, de là à Moscou pour prendre son passe-port, puis il revient à Pétersbourg et s'embarque samedi prochain pour Norderney à la suite de la cruelle Alexandrine Troubetzkoy, dont les rigueurs, particulièrement causées ici par la présence de Maltzoff, céderont peut-être dans cette isle déserte, à ses soins, à son dévouement, et à la froideur de l'autre. Dieu veuille que ce soit ainsi car il fait peine à voir: le reste de vie qui l'animait s'est éteint avec le départ de sa belle <?>.⁸ Le bon Serge⁹ en est furieux, comme aussi de l'isolement où l'a laissé notre départ après <?>⁷ s'être habitué à nous aimer et à vivre dans notre famille. Il est venu une fois ici, et est enchanté de Zarsko Selo; Arcadius de même, souhaitant de s'y établir, surtout pendant le camp.

Je ne sais si je t'ai parlé de Mr Löve-Weimar,⁹ l'auteur français, qui a été un dimanche chez les Meschtersky, avec le prince Elime¹⁰ (celui-là bien agréable, spirituel et causant, sans nulle fatuité; nous avons monté à cheval ensemble et sa conversation m'a beaucoup intéressée); mais quant à l'autre, c'est à le voir, un petit maître fort élégant et doux, et, à l'entendre, un grand flatteur des Russes. Nicolas Meschtersky m'a demandé si j'avais été touchée aux larmes de ce qu'il m'avait dit sur «L'Histoire» de Papa, comme quoi ce serait un livre qui ne le quitte jamais. — J'ai répondu que c'était seulement une fausseté polie; alors Nicolas se récria: «Et vous voudriez vraiment qu'il emporte toujours 40 volumes dans sa voiture?» — «Oh, l'histoire de Papa n'a pas 40 volumes; voyons, combien?» — «Pourquoi le saurais-je? je ne l'ai pas ouverte et j'espère ne l'ouvrir jamais». — «Cela ne vous fait pas honneur, mais ce qui vous excuse c'est que vous ne comprenez pas le russe». — «Non, c'est que je déteste l'histoire de Russie, все эти Ярополки, Святополки». — «Годны только на полки», — reprend Mr Maltzoff en éclatant de rire. —

⁸ Два слова вырваны.

⁷ Одно слово вырвано.

«А вы тоже „Историю“ не любите?» — «Грешный человек, не читал».
Voilà le contre-pied de la politesse de Mr Löve-Weimar!

На обороте: А monsieur monsieur André de Karamzia à Ems. Poste restante. В Эмс пирскафом.

5. А. Н., Е. А. и С. Н. Карамзины

3—9 (15—21) июля 1836 г. Красное Село—Царское Село

А. Н. Карамзин

3 juillet 1836. Красное.

Bonjour, mon bien cher et bien bon André, que fais-tu? J'ai été bien heureux l'autre fois quand je suis allé à Tzarskoé de trouver une lettre de toi, et comme de coutume en lisant la description de tes journées de voyage et d'indépendance j'ai senti ton bonheur, je l'ai senti profondément; j'ai senti ma pauvre âme agitée violemment de désirs, et mon coeur devint triste en mon front devint pensif et Maman me gronda encore plus que de coutume pour ma maussaderie, car il faut te dire que quand j'arrive à Tzarskoé j'y suis accueilli par des torrents de reproches maternels et sisternels sur ma maussaderie, et ces reproches ne cessent que pour mon départ. Oui, mon bon André, il est ainsi, je suis maussade par excellence; que veux-tu? Je ne me pique pas d'avoir un caractère bien fort et une âme bien vigoureuse, bien prête à lutter contre les ennuis de la vie, non j'en conviens, je suis faible, facilement je me décourage et me remplis de dégoût. Les soucis ne sont pas faits pour moi ou plutôt je ne suis pas fait pour les soucis; je suis né pour porter un front insouciant et tranquille, je suis né pour ne pas penser aujourd'hui à ce que je ferai le lendemain, pour ne pas m'inquiéter de ce qu'un tel ou un autre qui valent encore moins que moi pensent de ce que je fais ou de ce que je dis; je suis né pour être heureux par excellence parce que personne ne sait jouir d'aussi peu que moi; mais une vie indépendante, insouciance? Sans elle rien pour moi sur la terre! et voilà mon malheur; car si je suis maussade, bête, insociable, ennuyeux, c'est à cause de mes soucis, de mes inquiétudes, de ces petits riens qui passent sur les autres inaperçus et que mon âme ne peut digérer, qui l'absorbent, la rendent malade. Quelquefois il m'arrive de rester assis seul pendant plus d'une heure, ne pouvant m'occuper de rien, dans un découragement complet tellement que mon coeur en devient tout noir, tout noir; puis après cette heure d'une souffrance qui est bien près du désespoir je sors de ma chaumière le front brûlant et la tête remplie d'un douloureux chaos — et là un rayon de soleil, une bouffée d'air parfumé, un chant éloigné, un beau nuage à l'horizon, quelque chose enfin, la moindre des choses qui me rende à la nature, qui ne me parle pas des petits déboires de la vie et j'oublie mes soucis et mes inquiétudes, et mon coeur se dénoircit et mon front se rafraîchit et ma tête devient libre et je me réveille comme d'un cauchemar.

Voilà, frère, comment est ton frère et comme cela il n'est pas mal, car comme cela l'a fait dieu et dieu ne peut faire quelque chose qui soit mal. Et voilà pourquoi il continue à être des journées entières maussade et ennuyeux et stupide parce qu'il pense que comme cela il est bien. Dans le moment où ton frère t'écrit il est nuit et les hommes dorment dans leur lit et si ce frère ne t'écrivait pas il aurait lu ou il serait resté pensif dans son fauteuil parce que la nuit il ne la passe pas dans son lit comme les autres hommes. Pourquoi donc est-ce qu'il fait cela? est-ce une inspiration poétique qui le tient éveillé? est-ce un remord? est-ce une insomnie malade? non, rien de tout cela: il se porte parfaitement bien; il est gras et rosé; sa conscience est tranquille,

et depuis longtemps il ne connaît plus la divine inspiration, fille d'une âme jeune et insouciant et remplie d'illusions; pourquoi donc est-ce qu'il n'est pas dans son lit pendant la nuit qui apporte le repos aux mortels fatigués? pourquoi la passe-t-il ainsi dans un fauteuil s'occupant ou ne s'occupant pas et s'y laissant quelquefois prendre par le sommeil comme un enfant? C'est que le frère attend l'ordre du jour qui lui vient quelquefois à 3 heures, quelquefois à 5 heures du matin... malédiction!!! quelle prose! et le matin il doit être de bonne heure chez un certain gros Petit-Russien à la voix de basse et aux gentilles d'ours blanc.¹ Voilà donc pourquoi ce pauvre frère parle prose, soucis, ennui etc. Pauvre frère! il ne dort donc presque pas, comme il doit avoir maigri — pas du tout, j'ai déjà dit qu'il est gros et gras à faire envi à tous les chapons d'alentour. Pendant que je divague ainsi, j'entends la cornemuse de Mirtil du village qui n'a pour Chloé² que ses vaches et qui ne fume pas d'encens plus poétique que le *рю-рюн*, autrement dit *пердунец*. Aujourd'hui j'ai un bonheur particulier: il n'est que 3 heures et j'ai déjà fini toutes mes affaires de chancellerie et le reste de la nuit est à moi. Hélas! ce reste de nuit ne va que jusqu'à 6 heures du matin. Il faut que je t'aime bien pour l'employer à t'écrire. A propos, toi il paraît que tu te moques incommensurablement de nous tous avec tes promesses continuelles de lettre particulière à chacun de nous.

Et comment trouves-tu le bon Mr Chose avec ses favoris remplis de bourre de pistolet et sa tête saine et sauve.³ Ce bonhomme prendra une telle habitude de manquer d'être assassiné que bientôt il ne pourra ni boire ni manger s'il n'y aura en avant quelque petit attentat commis sur sa personne. Au fait ça m'est à peu près égal: tu sais bien que la politique n'a jamais été mon fort. Demain c'est un jour bien plus important pour moi que celui où l'on a attenté à la vie du roi citoyen; je veux parler des manoeuvres d'artillerie auxquelles nous nous sommes préparés pendant 40 jours et 40 nuits, sans distinction de pluie, beau temps, crotte, soleil, lune, par des 6 et 7 heures de suite.

Le 1-^r juillet je ne suis pas allé à Péterhof où la fête a été très belle à ce que l'on dit, à cause du beau temps.⁴ Sophie y a été, tandis que moi et Arcadius nous avons passé la journée à Tzarskoé avec Maman et Lise et nous en sommes revenus très contents et ne regrettant nullement la fête de Péterhof. Le régiment des chevaliers gardes n'est arrivé à Красное que aujourd'hui et Dantès a déjà été 2 fois chez moi. Pour ce qui est de nos finances je t'annonce à regret qu'elles ne vont nullement mieux: les chevaux ne sont pas l'ombre vendus, mais comme maintenant ils sont tous à Красное et que au moins ils me servent je prends patience; mon pauvre Мещанин boîte toujours et je l'envoie на траву, les dettes ne se payent naturellement pas, enfin es ist Malheur mit Unglück verknüpft und verbunden. Je lis dans ce moment les «Reisebilder»⁵ qui me font un grand plaisir; je n'écris rien du tout et le reste de temps quand je ne suis pas à l'exercice ou à la chancellerie ou chez le Petit-Russien я большей частью лежу на постели, что очень приятно,⁶ et quand je dis cela à Maman, elle dit que je suis un cochon et d'autres fois elle me nomme pourceau. Pourquoi cela? Nous dinons en artel: Евреинов, Поликарпов, Россет, moi et Хрулев.⁷ Ce dernier est naturellement membre honoraire de l'artel et de plus une олицетворенная гранатная трубка или шрапнель. Il invente des grenades, des mitrailles, des montres, et ne sort jamais les mains de la poix, du goudron, de la poudre et compagnie et ressemble tout entier comme 2 gouttes d'eau à une botte de chasse. Il est décidément stupide et ses inventions ne le lui cèdent guère. Sophie t'a sans doute parlé de la rupture du mariage du baron de l'empire Ixul⁸ et moi je t'annonce qu'on parle du mariage de Mlle Catherine P.ouchkine⁹ avec Davidoff¹⁰ ses premières amours, mais contre le gré de la demoiselle (qu'entre parenthèse Voldemar S.olloubov¹¹ n'a pas vue une seule fois pendant tout son séjour ici) et du mariage de Georges Schev.itch avec une des demoiselles distinguées.¹² C'est drôle tout cela, n'est-ce

pas, c'est bien drôle et bien voilà ce que c'est que de nous. Quant à toi, ne te marie pas là-bas, embrasse-moi aussi fort que je t'embrasse et que je t'aime, et porte-toi bien.

A. K.

J'embrasse ton compagnon le candidat en théologie Théodore Kirchbaum.

E. A. Карамзина

Hélas! mon bon ou plutôt mon cher André, voilà déjà presque quinze jours que nous n'avons de tes lettres devant en recevoir tout de suite à ton arrivée à Ems; non seulement cela m'afflige, mais je commence à être inquiète; en grâce, mon bon ami, ne sois pas négligent; je ne serai pas exigeante; pourvu que j'aie tous les huit jours quelques lignes de toi, je serai satisfaite: avant de désirer le luxe, il faut avoir le nécessaire. Je te donne l'exemple, non seulement de l'exactitude, mais même je fais plus que je ne promets. Peut-être pendant que je t'écris ces lignes, il y a déjà une bonne lettre de toi en chemin; dans ta dernière, s'entend le troisième numéro¹³ (voilà déjà un petit retour vers l'ordre), tu me dis des choses tendres, tu prétendais avoir certains remords; n'en aie pas pour le passé, c'est fini ce qui est passé; mais n'en mérite pas de nouveau en négligeant ta pauvre mère; cependant je demande à dieu que ce soit plutôt ta paresse qui soit cause de ton silence que ta santé, à cette pensée tout mon sang se retire vers mon coeur; le dieu de miséricorde veillera sur cette si chère santé.

Comment trouves-tu l'élégie que Sachka t'adresse? ¹⁴ Hé! bien, elle m'a fait plaisir; tu sais que j'ai l'esprit frappé de ce qu'il ne saura être un des heureux de ce monde, et en lisant sa lettre à toi j'étais encore plus confirmée dans cette opinion et je lui en ai écrit; mais il m'a répondu par une si jolie et si aimable, si drôle de lettre, que j'ai été bien fâchée de ne pouvoir tout de suite l'embrasser. C'est aussi un grand chagrin pour moi de ce que je le vois si rarement; son chef ne le laisse pas venir autant que je le voudrais. Et toi, cher André, combien, combien de temps s'écoulera encore avant que je ne commence seulement à calculer les moments qui nous rapprocheront. Que la séparation est douloureuse! Nous avons un si triste temps, que le plaisir de la promenade est une difficulté.

Adieu, mon cher, mon bien aimé André, pense à ta mère, et aime-la pour tout l'amour qu'elle te porte. Je te serre contre mon coeur, je te bénis; que dieu t'accorde la sienne et soit toujours avec toi. Pour être meilleur que la mémoire de ton père chéri te soit toujours présente à l'esprit et au coeur. Целую тебя нежно. Voici ci-jointe une lettre de Voldemar ¹⁵ qui est au comble du bonheur et qui me dit à moi de très tendres choses dans les lettres qu'il m'adresse.

C. H. Карамзина

8/20 juillet, mercredi.

Oui certainement, Mr André, vous êtes un mauvais garçon bien négligent, comme le prouve déjà votre précédente lettre où un retard de quatre mortels jours vous semble peu de chose tandis qu'ici on compte les heures et les instants: ce premier essai d'inexactitude me fait bien espérer aussi que maintenant encore c'est la faute de votre paresse et non de votre santé, et nous restons depuis quinze jours sans nouvelle de votre trop aimée personne. Vous ne méritez guère qu'on vous écrive: aussi vais-je le faire le plus brièvement possible, et seulement pour te donner des nouvelles de la fête de Péterhoff,¹⁶ qui autrement deviendrait de l'histoire ancienne, si j'attends ta lettre pour me remettre en belle humeur.

J'y suis allée à cette fête avec Mde Schevitch,¹⁷ par un temps divin, improvisé là au bout de la journée la plus froide, la plus humide, la plus désespérante qu'on ait pu voir, comme pour démontrer que rien ne résiste au bonheur singulier de l'empereur et que jamais les éléments ne le contrarient. La matinée commencée depuis 8 heures s'est écoulée assez ennuyeusement pour moi au milieu d'une société assez insipide et d'une promenade à pas de tortue dans les allées peu remplies encore, je suppose à cause du temps affreux de la veille. Le seul moment agréable a été celui où toute la société est descendue dans le jardin pour remonter en lignes après la présentation. J'y ai revu presque tous nos amis et connaissances, ent'autres Wiasemsky (assez serene sous son habit de cour qu'il s'est enfin résolu à endosser),¹⁸ les Odoevsky¹⁹ (lui fait chambellan, elle toute rose, coiffée en fleurs des champs, maigre beaucoup et presque jolie femme), Nadine Solohoub (qui part le 11 pour l'étranger avec sa tante,²⁰ y passera plus d'un an, ira peut-être l'hiver en Italie, et se rend directement à Bade-Baden, où elle espère te voir et où Mde Smirnoff²¹ se trouve également: pauvre André, prends garde à ton coeur), les Opotchinin²² et les Luzerode²³ (qui m'ont chargés pour toi d'une foule de choses), les Boutourlin²⁴ (qui partent le 25: Lise charmante avec une couronne de roses pâles) et d'Antès, dont la vue m'a fait grand plaisir, je l'avoue. Il paraît que le coeur s'habitue toujours un peu aux êtres qu'on a vus journellement. Il descendait l'escalier nonchalamment lorsqu'il m'a aperçue, alors il a franchi d'un saut les dernières marches et il est accouru à moi en rougissant de satisfaction, ce qu'il n'a pas manqué de me faire observer et ce que j'ai eu soin de lui rendre avec usure, car tu sais qu'on me trouve toujours là lorsqu'il s'agit de rougir. Il m'a demandé avec qui j'étais venue et ce que je comptais faire; il a bien lancé un méprisant: «Quoil c'est avec cela que vous passez la journée!» — mais néanmoins il s'est très bien comporté vis à vis de Mde Schevitch, s'est fait présenter à elle et lui a demandé la permission de nous accompagner le soir à la promenade, faveur qu'elle a accordée d'autant plus volontiers que jusque-là elle n'avait cessé de répéter à tout venant (à ma grande mortification): «Je crains que nous ne puissions pas aller à l'illumination sans cavaliers. Nos Mrs nous ont manqué de parole: n'avez-vous pas rencontré nos messieurs?» — et quand on lui demandait: «Qui?» tu peux t'imaginer ma honte de l'entendre répondre: «Pischtshevitch et Zolotnitsky».²⁵ Une pareille espérance est encore déçue!

Après un diner froid qui a fini à 4 heures, je frémissais de la perspective de passer deux heures au moins (jusqu'à la promenade) dans une petite chambre étouffante avec cinq femmes assez ennuyeuses, lorsque Mr Boutourlin a eu le bon esprit et l'amitié de venir me prendre et me conduire chez sa femme, nous nous sommes fait de tendres adieux, j'y ai passé le temps critique, et puis j'ai traîné la bonne Mde Schevitch par tous les jardins; Monplaisir²⁶ était délicieux, la mer éclairée par le soleil du soir, les orangers embaumant l'air, la musique jouant des airs d'opéra et Covalinsky²⁷ faisant l'amour. — De là nous sommes allés devant le palais entendre la retraite, j'y ai revu une foule de monde (qui cette fois se rendait au bal masqué) et retrouvé d'Antès qui ne nous a plus quittées. Nous avons encore recruté votre camarade, le pauvre Alexandre Galitzin²⁸ (tout triste et abattu de ses mésaventures de service), Charles Rossett,²⁹ Polikarpoff et le fameux Zolotnitsky enfin retrouvé, pour donner le bras à sa tante le reste de la soirée. Nous sommes allés prendre tous le thé chez nous tant bien que mal, sans tasses ni chaises pour la moitié du monde, et à onze heures du soir nous nous sommes mis en marche, moi donnant le bras à d'Antès qui m'a bien amusé par ses folies, sa gaité, et même ses accès de sentiment qui sont aussi fort drôles (toujours pour la belle Natalie³⁰). Mais ce Péterhoff est une véritable fête du nord, grave et triste, tout ce peuple marchant avec des figures allongées, l'un après l'autre, comme des ombres qui glissent dans un silence sépulcral, pas un éclat de rire, pas une voix qui s'élève:

c'est attristant. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que me voilà au bout de mon papier. Au reste je n'avais guère plus rien d'intéressant à te dire. — Adieu, mon ami, mon frère chéri, je t'embrasse bien fort et ne puis t'exprimer avec quelle impatience j'attends de tes nouvelles.

Sophie.

E. A. Карамзина

Jeudi, 10 heures

Je veux te dire un petit bonjour encore, mon cher André, avant de laisser partir ma lettre. Nous avons eu toute la journée la famille Schevitch,³¹ comme on te l'a dit avant, Mme, Mlles, Mr, mais point de la jolie Catherine P. (ouchkine), elle est allée en ville voir un oncle; on dit qu'elle se marie, je ne sais jusqu'à quel point c'est vrai, car je n'ai rien remarqué, et l'objet n'est guère intéressant, c'est Mr Pistchévitche le cousin de la famille, et un autre, sa première passion Давыдов-Grammont. Je ne sais d'où viennent tous ces bruits, mais ce que je sais c'est que Georges est amoureux de Lydie³² et que je pense que mariage s'en suivra. Nous avons eu à dîner Hersdorf,³³ et le petit Viasevsky³⁴ qui est maigre et très défait encore; on dit sa maladie l'effet de mauvaise conduite; je trouve cela affreux: si jeune et déjà s'abimer le sang, et puis on se marie et on empoisonne l'existence des innocentes créatures à qui on donne la vie; c'est horrible quand on réfléchit: et toi aussi, cher enfant, réfléchis et ne te mets jamais dans cette vilaine position qui pour toi serait effrayante à cause de tes humeurs et de ta poitrine. Oh! mon dieu, mon dieu, combien chaque pensée, chaque réflexion remplissent mon coeur plein de tendresse, d'épouvante.

Revenons à ma narration dont je m'écarte toujours; pour le thé la belle Sachargevsky,³⁵ l'intéressante et jolie princesse Alex. (andrine) Troubetskoï avec son enfantine et si bonne tante Nelidof³⁶ sont venus augmenter le nombre des convives, de sorte que depuis trois heures jusqu'à onze j'étais en représentation, cependant j'ai eu un moment de répit, on est allé faire une promenade d'une heure, de laquelle je me suis dispensée, prétextant mon antique rhumatisme de l'épaule; j'ai eu raison, car on est rentré avec de la pluie. Mais cependant je n'ai pas été trop fatiguée; tu sais que j'aime les bonnes gens. Par-dessus tout cela j'ai bien dormi cette nuit, ce qui m'a manqué les précédentes par cause de mon enrouement qui m'incommode toujours dans mon sommeil, comme tu te rappelles. Nous avons un temps si abominable qu'on ne peut se bien porter que par miracle. Adieu, tout de bon, pour cette fois, душенька, авось получу письмо от тебя, дай бог! Грустно, Андрюшка, грустно очень. Христос с тобой и с нами.

6. E. A. и С. Н. Карамзины

15—17 (27—29) июля 1836 г. Царское Село

E. A. Карамзина

Mercredi matin, 15/3 juillet 1836. Sarskoé Selo.

Par où commencer? par te remercier, par te dire combien cette semaine a été fortunée pour moi; elle m'a donné deux lettres de toi, mon bien cher André, après mes inquiétudes que je ne t'ai pas voulu trop vivement exprimer dans ma dernière, mais qui ont été cuisantes: deux bonnes lettres qui m'ont raconté tant de bonnes choses sur ce que tu fais, sur ton житье-бытье, sujet le plus intéressant et qui a plus de charmes pour moi que toutes les descriptions les plus poétiques que j'aime aussi beaucoup, parce qu'elles développent en toi le sentiment et l'intelligence, et m'apprennent tes sensations au moment où tu admires

les objets qui te les inspirent. Quand on m'apporte une lettre de toi mon sang inonde mon coeur et ma tête, et jusqu'à cette heure, grâce soit rendue à dieu et à toi, mon cher fils, tes lettres ne m'ont causé que de douces jouissances, et après les avoir lues je dirai comme Mme Sévigné à sa fille: «Encore, je voudrais encore de tes lettres».¹ Cependant après les avoir bien savourées, il me reste un poids d'inquiétude vague sur le coeur, et qu'une lettre suivante dissipe. Tu es si jeune, cher André, et d'âge et d'expérience, je te supplie, mon ami, d'être bien sur tes gardes pour les connaissances que tu es et seras dans le cas de faire, tant d'hommes que de femmes, avec ton coeur si franc et ta tête si chaude, tu peux être facilement entraîné, sois prudent et tâche de bien discerner, ne brave pas l'opinion, une mauvaise liaison peut avoir une influence incommensurable.

Combien tu nous a touchés en nous dépeignant la situation malheureuse de ce jeune чиновник si mélancolique qu'il touche à la folie!² Lise en a sanglotté pendant une heure, et tu m'as laissé dans le malaise jusqu'à ta prochaine lettre pour savoir ce qu'il est devenu. Je serais bien fâchée qu'il soit resté à ta charge; un spectacle aussi triste ne peut être que bien douloureux et bien attristant incessamment répété.

Voldemar Salahoup est en province à ses devoirs de service, sa mère est partie pour Baden-Baden avec sa nièce,³ j'espère, mon bon André, que tu réfléchiras sérieusement sur ta conduite par rapport à elle et que tu agiras en conséquence, tu sais combien je suis naïve pour tout ce qui est отношения, malgré mes 56 ans, et qu'un garçon de 21 ans qui en a avec une demoiselle plus âgée que lui d'après moi cela n'est d'aucune gravité; mais puisque les autres en jugent autrement et que l'histoire de Mlle Pouchkine⁴ et de Voldemar⁵ en sont les preuves évidentes, et la manière dont m'a parlé Mme Vassiltchikoff⁶ la-dessus (c'est devant elle que j'ai reçu ta chère lettre) font que je te parle avec le sérieux que je n'ai jamais mis à ces sortes de sujets; ne te laisse pas prendre à des coquetteries banales, d'autant plus qu'on dit qu'elle conduit à sa suite un personnage illustre qui, dit-on, a quitté la Russie pour la suivre et passer l'hiver en Italie. Sois sage et raisonnable, cher, bien cher André. Cette prière, je te la fais non seulement par rapport à elle, mais pour toutes les autres, сколько хочешь отношений часовых, на бале, на вечеринке, но бора ради point d'assiduités marquées.

Je te remercie encore, mon ami, de voir la roulette et ne pas y toucher. Continue, et ce n'est qu'à ton retour que tu pourras te vanter, car que veut dire 15 jours dans mille que «tu» devras passer loin de moi! je n'aime pas que tu ailles te délecter à fumer en te reposant auprès de la vilaine maison de jeu. Cher, bien cher André, sens-tu, comprends-tu à présent ce qui me donne ce poids vague sur le coeur d'une de tes lettres à l'autre? Oh, cher fils, combien je t'aime! c'est tout ce que je puis te vérifier; j'aurais donné de mon sang, de ma vie pour vous voir aussi parfaits et aussi heureux qu'il est permis de l'être sur cette terre si imparfaite.

Pendant que je lisais ta lettre accompagnée de toutes celles pour la famille, c'était le soir, vendredi, le 11 du mois, je vois la tête blonde d'Alexandre avancer à la porte, il y avait longtemps que je ne l'avais vu; tu sais dans quelle douce disposition je me suis trouvée entre tes lettres et sa charmante figure! Je paye ces moments de bien-être par de bien tristes, mais dieu me garde de m'en plaindre tant que sa miséricorde veille sur vous et vous tient en bon état physique et moral, je suis contente de vous et résignée aux plus dures privations. J'ai eu aussi des nouvelles des chers campagnards,⁷ tout le monde se porte à merveille et on s'amuse, je crois que Voldemar s'est enflammé, je ne sais seulement pour qui, mais ses lettres sont d'un fou; j'espère que ce ne sera pas sérieux. Ton petit billet pour lui m'a fait bien plaisir; ce serait heureux s'il produisait un bon effet sur lui. Je te prie d'en écrire un dans le même genre à Mlle Lise. Je ne te raconte rien de notre existence; c'est l'affaire de Sophie, elle te peindra cela au naturel.

Je ne puis assez te redire, mon ami, de ménager l'argent; il en sort beaucoup et nous n'en avons pas trop, les revenus vont toujours mal parce que Макателемы⁸ vont toujours mal, les paysans ont eu le dessus et ont gardé le gouvernement qu'ils ont choisi eux-mêmes; D. M.⁹ est encore parmi eux et tâche de faire pour le mieux, je ne sais s'il réussira; ce que je crains le plus, c'est son départ, nous te tiendrons au courant de ces affaires très déplaisantes; dépenser le capital n'est pas raisonnable, et cependant c'est ce que je fais depuis deux ans, et en continuant cela n'ira pas loin, et alors que faire? Ne crains rien des résultats fâcheux de ton économie; jamais je n'en serai effrayée. Adieu pour aujourd'hui, mon bon et cher André, que toutes mes lettres soient pour toi des sujets de joie; combien tout ce que tu me dis de tendre dans les tiennes pénètre avec une douceur inexprimable dans mon coeur; combien de fois je voudrais te tenir là pour te serrer sur ce coeur qui vous est si parfaitement dévoué, à vous tous, mes chers enfants et à toi en particulier, mon André; tu ne m'offre que des roses, et pour le moment pas une épine ne me pique. Целую нежно тебя, сердечного друга моего, благословляю от всего сердца. Да благословит тебя бог.

C. H. Карамзина

Je commencerai aussi, mon bon, mon cher André, par te dire la joie immense, inexprimable, que nous ont causé tes charmantes, oui, tes délicieuses lettres, qui te peignent si bien tout entier avec ton coeur chaud et tendre, ta vive intelligence, et ton imagination susceptible de toutes les impressions, de toutes les jouissances nobles et élevées. Oh que je t'aime, pardonne-moi de te dire tout cela, tu n'aimes pas les douceurs, comme tu appaisais toujours la vérité dans ma bouche, car ce que l'on sent profondément, ce qui pénètre le coeur tout entier, ne peut être que la vérité (toute impression fausse ne serait être que fugitive et passagère). Mon bon André, écoute donc.

Vendredi dernier, après t'avoir expédié nos épîtres, nous étions tristes et inquiètes du retard des tiennes. Maman surtout qui devenait rouge et pâle quand je tâchais de la rassurer en répétant le proverbe: «point de nouvelles, bonnes nouvelles!» Enfin je n'en étais pas moins un peu alarmée. Nous devions ce jour-là prendre le thé chez Mde Klupfell¹⁰ (l'Anglaise, très originale et cordiale personne). Maman répugnait fort à y aller, enfin elle s'est décidée à faire cet effort pour moi, elle m'y a conduite, et m'y a laissée pour retourner rejoindre Lise à la maison. Voilà que je rentre vers minuit, j'entends parler dans le salon, je reconnais la voix d'Alexandre, il court à moi, et je lui vois dans la main une lettre de toi et d'autres lettres sur la table (car il y en avait six cette fois-là, mon pauvre André!) et Maman qui en tient une et qui a la mine toute joyeuse et attendrie. Oh! c'était bien du bonheur, va, et nous sommes restés ensemble à le savourer jusqu'à 2 heures du matin (veille inouïe à Zarsko Selo), à lire, relire et commenter, et te gronder parfois lorsque tu dis des absurdités comme: «les lettres de mes soeurs me découragent des descriptions» ou bien: «хотел было описывать, да будет пошло». Voilà de ces petites manières de nous infliger une torture d'impatience, nous qui sommes si avides de suivre, d'attraper chacune de tes impressions! En général tu as le défaut de te dépêcher en écrivant tes lettres, c'est une mauvaise méthode de les expédier à la fois, tu dois nécessairement oublier tant de petites choses qui nous intéresseraient! Tu sais qu'il nous faut une lettre tous les huit jours d'abord. Eh bien, qu'elle soit une espèce de journal de tes sensations, consacres-y chaque jour une demi-heure; ainsi elle sera écrite sans que tu t'en aperçoives, et nous y gagnerons plus de vivacité, plus de fidélité d'impressions. Maman est aussi de cet avis et me charge de te le dire.

Combien, pour ma part, tu m'a fait plaisir par ta lettre sur Hanovre et la description de l'accueil touchant qu'on t'y a fait en souvenir de nous! Que c'est aimable à eux! les Allemands n'ont pas la légèreté de nous autres pour oublier ceux qu'ils ont fait semblant d'aimer, c. à d. c'est nous qui faisons semblant, eux

font toujours les choses tout de bon. Mühry¹¹ m'a écrit aussi pour me dire qu'il avait été heureux de faire ta connaissance, et également pour nous donner un bon attestat de ta poitrine qu'il croit devoir être guérie entièrement par deux saisons à Ems: dieu le veuille! C'est un bon garçon, j'étais sûre qu'il te plairait et pour le récompenser je viens ce matin-même de lui écrire une bonne petite lettre à Norderney, n'en déplaîse à ma tante¹² qui s'y trouve maintenant et en sera probablement choquée, elle qui dit que «trouver un medecin aimable est pour elle comme trouver un laquais joli garçon». Que le bon dieu la bénisse et lui pardonne en faveur de la visite qu'elle t'a faite à Ems: toujours bonne dans les grandes occasions et ne valant pas beaucoup dans le commerce journalier de la vie!

J'en reviens à l'histoire de la visite d'Alexandre chez nous: il était venu pour 2 jours, la 1-re fois à Zarskoë; le premier a été consacré à l'intimité, aux conversations et promenades en famille, le lendemain nous l'avons mené à Pavlovsky dans les bras de la famille Schevitch (celle des Bloudoff étant en retraite pour quinze jours à Приютно chez les Olenin¹³ pour méditer sur la proposition de mariage de Georges Schevitch à Lydie au sein de l'amitié et de la solitude, avant de lui accorder un oui définitif: ce que c'est que d'avoir lu beaucoup de romans anglais!). — Alexandrine Schevitch est venue diner avec nous, et Gersdorf aussi, et pour peu qu'il soit jaloux (comme, hélas! elle le croit encore) c'était à en mourir pour lui de tous les frais de tendresse qu'elle faisait pour Alexandre qui s'y prêtait assez convenablement. C'est au point qu'il lui a donné ou plutôt accordé (avec assez, mais pas trop de mauvaise grâce) son bras pendant une longue promenade à pied. Ils ont encore pris le thé chez nous, avec l'addition de Mde Schevitch et de Lili Zakhharjevsky et ils se sont en allés à onze heures an grand soulagement d'Alexandre qui n'en pouvait plus d'avoir été si aimable. A minuit il est reparti pour Красное, où nous irons, je crois, le voir vendredi. Demain, jeudi, ils ont le grand feu d'artifice, mais nous n'irons pas l'admirer, d'autant plus qu'Alexandre n'a pas su nous procurer de billets. La plus affligée de cela est Lise.

Entr'autres visites intéressantes nous avons eu ici celle du baron Wrede,¹⁴ arrivé à 73 ans pour voir la fête de Péterhoff avant de mourir: nous avons beaucoup causé voyage; il en a fait un de deux ans en Europe (avec un valet de chambre) pour 3000 rb., allant, comme il dit, «dans toutes les sociétés, au théâtre, s'amusant parfaitement», et il te trouve immensément riche avec 12 mille rb. par an. Oh l'esprit d'ordre et d'économie allemand! Puisse-t-il descendre sur toi comme l'esprit saint.

Adieu, mon André, mon frère chéri. J'attends avec impatience ta 1-re lettre pour savoir ce qu'est devenu le pauvre jeune homme fou. Je t'avoue que j'ai bien peur qu'il ne reste trop longtemps à ta charge: c'est si angoissant! Je t'embrasse et t'aime avec la plus vive tendresse.

Sophie.

Nous envoyons tes lettres à Catherine: ainsi tu n'as pas besoin de lui écrire à part, ni à aucun de nous, si ce n'est Alexandre qui y tient et à qui tu écris en russe.

E. A. Карамзина

Vendredi.

Je ne veux pas fermer cette lettre sans te dire encore un petit bonjour, mon cher André. Il fait une charmante journée et nous rentrons du parc. Sophie et Lise ont fait une moisson de fleurs volées. Adieu. Целую нежно. Mille amitiés à ton compagnon. Sachka t'écrira de Красное. Il lit tes lettres avec beaucoup d'émotion.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzin à Ems. Poste restante. В Эмс.

7. Е. А., С. Н., А. Н. Карамзины и П. А. Вяземский

24—25 июля (5—6 августа) 1836 г. Царское Село

Е. А. Карамзина

Vendredi, 24 juillet 1836. Sarsko-Sélo.

Hier nous avons reçu ta chère lettre du 11/23, cher et bien cher André; te dire ce que mon coeur ressent et te dire ses battements en voyant le domestique me l'apporter, je crois que c'est inutile, car sûrement le tien te l'apprendra ou à peu près. Hier j'étais assise sur mon canapé, lisant la seconde livraison du *Современник*¹ quand je vois entrer Ларион avec ta lettre dans sa main, je m'en saisis et la savoure toute seule pendant une bonne demi-heure, sans qu'Alexandre qui était dans la chambre sur un autre canapé lisant aussi s'en soit aperçu et Sophie à côté dans l'autre chambre; et après m'en être délectée comme une avare de son trésor, je leur annonce la permission de la lire alors à haute voix. Combien de sensations diverses fait naître la lecture de tes lettres, cher André; celle d'hier m'a donné des angoisses premièrement en te sachant privé de mes lettres: j'ai souffert pour toi, comment peux-tu croire, mon bon ami, que de gaieté de coeur je te laisserai souffrir? tu m'as déjà accusée une fois et tu as eu tort; et bien ce sera toujours ainsi dès qu'il s'agira de m'accuser devant mes enfants: ma paresse, mon apathie, tout disparaît devant l'amour que je vous porte, mes chers ingrats enfants.

Je t'ai annoncé que je ne voulais t'écrire qu'une fois dans 15 jours, mais que toi tu devais le faire tous les 8 jours sans attendre de mes lettres, et cependant jamais encore je n'ai tenu ma parole, car le plus grand délai, et une seule fois encore, était de 12 jours, car ta lettre d'hier était la 6-me; et nous t'écrivons celle-ci la 7-me,² donc je ne suis pas en dette vis-à-vis de toi, mon bon ami. Une fois pour toutes sache que jamais, au grand jamais ta mère ne peut avoir tort par négligence ou par aucune autre mauvaise raison qui accuserait le sentiment profond qui remplit le coeur de votre mère; tu as eu donc raison de ne pas oser me faire des reproches; puis j'ai été attendrie par la situation déchirante de ce malheureux Свечин³ et un peu inquiète de l'effet qu'il devait produire sur ton coeur et tes nerfs. Apprends-moi ce qu'il deviendra, si tu le sais. Et puis nous avons ri aux larmes de tes triomphes sur ton âne et de la société que Kirchb.<aum> t'avait ménagée à ton retour de la promenade.

Je suis flattée, touchée de la manière dont te traite la famille Galitzin⁴ et de ce qu'elle écrit de toi aux siens ici. Oui, cher fils, rien ne me donne une jouissance plus vive, plus pure que d'entendre des gens estimables dire du bien de mes enfants sans y attacher l'intention de la flatterie; c'est une musique délicieuse qui va droit au coeur y remuer tous les fibres de jouissances qui y sont restés encore sensibles. Je suis cependant fâchée contre toi: tu ne me dis pas un mot sur ta santé; je te prie qu'avant tout il soit question d'un bulletin sur ce sujet, le plus intéressant pour moi; ce ne serait pas mal non plus de me tenir au courant du bulletin moral; je sais que tu fais des imprudences desquelles le bon Kirchb.<aum> te sauve quelquefois (c'est Ferdinand Tiesenhausen⁵ qui l'écrit à sa soeur^a). Sois autant qu'il est possible réfléchi sur ce sujet; non seulement tu compromets ta santé, ce qui est tout pour moi, mais tu compromets mon repos, ce qui est sûrement beaucoup pour toi, enfin j'en appelle à ton bon coeur pour plaider ma cause. En me traçant ton itinéraire tu y as complètement oublié les eaux sulfureuse que Kopp⁶ t'a ordonné de prendre après Ems à Francfort.

En recevant ta lettre le jeudi j'aurais déjà voulu être à l'autre jeudi pour en avoir une autre. Je te remercie pour tes félicitations, j'ai tout-à-fait oublié

^a Слова, заключенные в скобки, вписаны С. Н. Карамзиной.

la fête de Vold. <emar> et crains son courroux pour cette inadvertance; encore un mot sur ta lettre; je vous prie d'avoir du papier sans lithographie, je suis jalouse de ce qu'elle m'enlève autant de lignes de ton écriture. Parler de nous c'est dire bien peu de choses quant au matériel, et c'est Sophie qui est chargée de la partie descriptive et narrative pour l'embellir de son imagination.

Alexandre est chez nous depuis mercredi, il a été obligé de quitter les manœuvres à cause d'un mal au pied qu'il s'est frotté et qu'il a négligé, sans que l'exemple de ta négligence et de tes souffrances en pareil cas lui aient servi à quelque chose. Sa société m'est douce parce que je le vois et que mon cœur est satisfait. Mais il n'anime guère notre solitude, il est plus silencieux que jamais, et nous jette de temps en temps quelques bouffonneries quand nous lui reprochons sa taciturnité. Je suis bien fâchée qu'il a dû quitter le camp au moment le plus intéressant et quand il ne restait que quelques jours pour finir avec gloire toute la besogne. Il est occupé à l'écrire dans ce moment ainsi que Sophie, et Lise prépare aussi son brouillon. Nous avons d'excellentes nouvelles de Lotochino, Catherine se porte à merveille, et va faire sa cure de bains quand celle de Nicolas⁷ sera finie; tu sais qu'il lui a été ordonné de mettre son pauvre <носъ> dans les entrailles d'un mouton tout chaud encore. Voldenia: nage dans le bonheur, et l'amour, je crois, quoiqu'il n'en dise rien; je ne sais trop comment je m'arrangerai avec lui; qu'il me reviendra tout-à-fait jeune homme et très gâté encore. Tu penses bien que je ferai tout mon possible pour que tout s'arrange le plus à l'aimable possible et que cela dure de même.

Je t'adresse celle-ci à Francfort d'après ta lettre d'hier; j'y enverrai aussi mille roubles pour le premier moment, car c'est un mois juste ou plutôt quinze jours avant que je ne devais envoyer d'argent; hier était juste deux mois que nous nous sommes séparés; comme c'est long et comme c'est peu quand je pense combien encore de mois avant le fortuné retour; combien mon cœur se serre, cher André, en y fixant mes idées et cependant il faut traiter ce sujet qui faisait naître tant de moments désagréables entre nous: il faut compter; que faire? les temps sont durs. Je t'enverrai donc 1000 r. et puis plus tard les 2000 r. Je continuerai à adresser mes lettres à Francfort à Mr Markeloff, tu le supplieras de te les faire tenir là où tu te croiras être établi, sans qu'elles puissent s'égarer; je continuerai ainsi jusqu'à ce que tu ne me donnes une autre adresse qui probablement sera celle de Mr Séverine⁸ que tu iras absolument voir avec des témoignages d'amitié. Quand tu quittes une ville où tu as séjourné il faut absolument que Kirschb <aum> recommande bien à la poste que les lettres qui arrivent après vous vous soient exactement renvoyées là où elles peuvent vous trouver: je m'en inquiète tant parce que les lacunes sont si tristes quand une lettre se perd.

Nous avons un temps épouvantable, trois jours d'été depuis que nous sommes ici, ce qui est insupportable, étant venu ici pour respirer l'air et promener; j'ai voulu prendre les eaux de Marienbade, et je ne puis choisir un moment favorable pour commencer; en attendant j'avale celle de la девушка⁹ tous les matins quand on peut promener; en vérité je crois que c'est la même chose. Me voilà à la fin de mon papier et à la fin de mes forces; ma main est si fatiguée de ce griffonage! Ne te laisse pas aller au tien, mon cher, tu te négliges b(eaucoup) pour ta calligraphie. J'oubliais de te dire combien je suis enchantée de te savoir occupé et d'avoir pris goût au dessin; ce sera une grande jouissance que tu auras acquise en obtenant quelques succès. Occupe-toi de tout ce qui est bon, c'est autant de gagné sur les mauvaises habitudes. Enfin il faut en finir. Adieu, mon bon, mon bien cher André, je te serre, je te presse contre mon cœur avec un sentiment profondément tendre, je te bénis de toutes les facultés de mon âme; que dieu t'accorde la sienne et que l'image révéree de ton père soit toujours ton égide non seulement contre une mauvaise action mais même contre une pensée. Je t'embrasse. Христос с тобою и с нами. Я не так, как ты, не хочется отстать.

Zarsko Selo. 24 juillet/5 août.

Nous avons eu le bonheur, mon cher André, de recevoir hier ta lettre du 11, et de nouveau nous l'avons lue et relue, et nous nous sommes réjouis de la trouver douce, serene et höchst intéressant, comme les autres; mais elle a un défaut, c'est d'être moins longue, les lignes beaucoup moins serrées, l'écriture plus large; oh tu ne peux échapper à notre avide analyse; c'est au fond de nos coeurs que retentit chaque mot que tu nous adresses, ce sont nos coeurs qui les comptent et tu sais que l'intérêt calcule bien, et tout en amassant les écus ne se laisse pas tromper sur les sous. Et j'aime bien l'audace avec laquelle tu me dis: «Sophie, suis mon exemple». Bel exemple que tu as donné à Sophie pendant ses dix-huit mois d'absence où elle a reçu de toi tout au plus trois petits échantillons de lettres.¹⁰ Heureusement pour toi je suis très généreuse. Mais en conscience, mon cher, tu deviens trop exigeant. Pense donc qu'entre nous la partie n'est pas égale; tu nous écris (soi-disant encore) tous les huit jours, et tu veux que nous fassions de même; et toi, chacun de tes pas, chacune de tes heures est marquée par un intérêt vif et varié, tout prête à la narration, tout excite notre curiosité; tandis que pour nous les jours se suivent et se ressemblent; il pleut, il fait froid, nous nous promenons, nous lisons, je monte à cheval seule ou avec Mlle Klupfell, nous voyons les Schevitch et Lili Zakharjevsky, nous pensons à mon frère André, nous discutons chaque petit détail de ses lettres chéries, nous écrivons à Mr Niromortzeff; et cela par exemple très souvent! etc. Ne voilà-t-il pas de quoi remplir, d'une manière toujours nouvelle, des épîtres fort intéressantes!

Oh combien je t'envie tes courses délicieuses sur le Rhin! Lahneck, Stobenfels, ces noms qui sonnent si bien à l'oreille en rappelant toutes ces légendes merveilleuses du moyen âge! Que je suis donc fâchée de n'avoir pas vu tout cela en détail! Voilà le grand avantage d'Ems sur notre insipide petit Pymont,¹¹ c'est d'être au milieu de toutes ces pittoresques, romantiques et chevaleresques promenades. Comme nous avons ri de bon cœur en lisant la description de la chute de ton âne entre tes jambes! — nous nous étions déjà demandé plusieurs fois comment tu faisais pour monter à âne, et si à vous deux vous ne marchiez pas à six pattes.

Ce bon prince Galitzin¹² je l'aime de tout mon cœur, d'autant plus qu'il a écrit ici à sa fille, la princesse Dolgorouky¹³ que lui et sa femme étaient enchantés de toi, que tu étais bien agréable, parfaitement élevé et tel qu'il voudrait voir tous les jeunes gens russes. (Ceci corrobore le jugement des Bloudoff qui se réjouissent de ton voyage à l'étranger pour y donner une idée favorable de la jeunesse russe. Je les prierai de répéter cette phrase à Viegel.¹⁴) Quant à ton отношение avec la demoiselle française, il va bien: rien n'est plus décidément favorable que la découverte d'une ressemblance avec un frère chéri. Mais il me semble, à ton impatience de quitter Ems, que cette flirtation t'intéresse médiocrement; dans le temps de Laborde¹⁵ Catherine craignait de compter les jours qui lui restaient à passer à Pymont.

Je suis bien aise que tu commences déjà à dessiner d'après nature; cela me paraît surprenant et ce sera pour toi une grande jouissance et un triomphe, si tu nous rapportes un porte-feuille d'esquisses de ton voyage, faites par toi-même. Puisque tu continues à t'occuper d'anglais, je te recommande absolument de lire dans l'original «Rienzi» de Bulver:¹⁶ c'est certainement le roman le plus remarquable, le plus atrayant et le mieux écrit qui ait paru dans le 19-e siècle, sans en excepter ceux de Walter Scott, et il joint à une grande maturité de talent le plus vif intérêt et le plus brillant coloris. Le second N^o du Современник¹⁷ a paru; on le dit pâle et ne contenant rien du tout de Pouschkin

(которого разбил ужасно и справедливо Булгарин, как светило, в полдень угасшее. Il est affreux de convenir, qu'un Boulgarin pour distiller son venin sur Pouschkin, ne peut rien dire de plus offensant que la vérité). Il y a là quelques articles de Wiasemsky très piquants, entr'autres un sur le Ревизор; mais faut-il être insouciant et paresseux comme Pouschkin pour y insérer des scènes de la Тивериада tombée d'André Mouravieff!¹⁸ Tu sais que ce dernier est chambellan¹⁹ et tout heureux de cela et de la nomination décisive du comte Protassof²⁰ au synode, au lieu de Нечаев,²¹ et en résultat plus affecté et plus insupportable que jamais!

Clément Rossetti²² vient de passer huit jours aux arrêts pour une négligence bien ridicule. Imagine-toi qu'on lui avait donné, кой в какие веки, une relation du plan des manoeuvres à traduire en français pour l'empereur, qu'il la fait copier par un кантонист — machine (puisqu'il écrit sans comprendre) et qu'il envoie ce papier à l'empereur sans se donner la peine de le relire. Or, figure-toi ce qu'il contenait, des fautes comme «le fatal des troupes» — au lieu de «total», «les aniers» au lieu de «lanciers», «le général Konrub» au lieu de «Knoring» etc. et de plus l'omission totale de deux corps d'armée. — Tu peux te représenter l'étonnement et l'indignation de celui qui lit ces bêtises; on prend des informations, и попался наш Клементий, но не уныл нимало. Il racontait à Wiasemsky qui est allé le voir au corps de garde qu'il était comme Alibot,²³ qu'on donnait sur lui des bulletins: «Il est calme, il a pris un peu de nourriture, il se fait croître la barbe». — Est-il drôle! — et puis se consolant par l'idée que du moins c'était pour lui le seul moyen que l'empereur se souvint de son existence!

J'ai vu Arcadius au camp où nous avons fait une visite à Alexandre (mon dieu! comme ces malheureux sont logés, et avec cela très contents de leur coin д'избал). Je lui ai fait ta commission qui se trouvait dans la lettre d'Alexandre, mais celui-ci, dans leur vie à deux n'avait pas trouvé le loisir de lui en parler. Son silence devient vraiment une manie, un point de folie. Arcadius a été fort attendri de tes reproches et m'a pris ton adresse pour t'écrire à Ems. J'espère que tu y auras laissé l'injonction de t'envoyer tes lettres à Francfort où nous allons désormais expédier les nôtres (recommandées à Mr Markeloff) de même que les lettres de change jusqu'à nouvel ordre de ta part. Arrange-toi bien avec lui pour qu'il te les fasse parvenir exactement où tu seras. Il est si bon et complaisant, et Struve²⁴ aussi très exact.

Il est arrivé à Pavlovsky un grand malheur dans la famille de ton ami Parochin; sa soeur, une jeune et jolie personne, a tué, en jouant, un autre frère de seize ans qu'elle avait au Lycée, d'un coup de pistolet qu'elle ne savait pas chargé.²⁵ Le malheureux enfant a reçu la balle au-dessous de l'oeil, dans le cerveau, il a encore vécu quelques heures, on a fait venir Arendt,²⁶ mais celui-là a déclaré la blessure mortelle, et en effet le soir il n'existait plus. — On dit la soeur déchirante à voir et méconnaissable au bout de 24 heures d'une si affreuse angoisse, — ayant le regard fixe, les traits bouleversés et des évènements continuels dont on la tire en la saignant.

Pour t'éclaircir les idées, je te parlerai du mariage décidé, mais non public encore, de Georges Schevitch avec Lydie Bloudoff: je les ai vus ensemble, elle toujours extraordinaire, ne lui parlant pas, pour ne pas le faire deviner avant la permission de l'impératrice.²⁷ Catherine Pouschkin est promise (!) à Mr Davidoff²⁸ et va l'épouser à Kieff; Voldemar Salahoub est revenu ici pour affaires de service; il se tient tranquille, ne la voit pas et paraît peu désespéré.

Adieu, mon bon André, j'ai beaucoup babillé pour quelqu'un qui n'avait rien à dire. Je te serre contre un coeur qui te chérit bien fort.

Sophie.

24 juillet 1836. Tzarskoé Sélo

Bonjour, mon bien cher et bien excellent frère! Il y a longtemps que je n'ai pas bavardé avec toi; que veux-tu? pardonne-moi, c'est provenu d'une alliance incestueuse de mes occupations et de ma fainéantise. A l'heure qu'il est tous les nôtres, c. à d. la garde de s<a> m.<ajesté> et le corps des grenadiers sont à manoeuvrer et moi, obligé de quitter les manoeuvres à cause d'un mal au talon qui tient entre le cor et l'abcès, je suis venu à Tzarskoé passer 3 jours de repos et j'en suis d'autant plus content qu'il pleut d'une manière effroyable et qu'il fait aussi mauvais sous la belle étoile que bon sous le bon toit maternel. Dans quelques jours nous quittons le camp et allons enfin à Pétersbourg que pour la première fois de ma vie je suis impatient de revoir, tellement la longueur du camp (3 mois!!!) m'a embêté.

Et toi, frère, tu fais la cour, tu as raison puisque il t'a été dit à ta naissance que tu dois t'arrêter devant chaque femelle que tu rencontreras et la regarder avec des yeux tendres et passionnés. Amuse-toi, va. Et moi aussi j'ai fait la cour plus d'une fois depuis que tu es parti et toujours à une personne et ça va déjà assez bien; et pas plus tard qu'hier soir encore, j'ai fait la cour et à qui? je te le donne en 1000... à la fameuse Mlle Alexandrine Sch.<evitch>. Sérieusement imagine-toi mon malheur: moi qui croyais avoir entièrement secoué cette chaîne de fer, je me trouve de nouveau renchainé! C'est affreux, frère, ça tient du cauchemar, mais ça dure beaucoup plus longtemps.

A propos de cauchemar, imagine-toi ce que je viens de découvrir (horrible découverte, que ne restais-tu cachée pour mes yeux?). En allant aux manoeuvres à Strelna en calèche, à cause de mon talon, je descendis à l'auberge de Strelna pour prendre des cigares. J'y trouvai le jeune et bel Iliin,²⁹ квартирьер pour les gardes à cheval, et un pionnier à cheval, bel inconnu (je l'espérais du moins). Iliin partit et moi je restai pour attendre la fin de la pluie et je fumai solitairement lorsque l'intéressant pionnier, jeune homme blond, pâle et assez joli garçon m'aborde en m'assurant qu'il nous connaissait tous beaucoup au temps de notre enfance, qu'il avait partagé nos jeux dix ans auparavant conjointement avec les Bloudoff, Novociltzoff, Gagarin³⁰ etc. et puis il soupirait de temps en temps en disant qu'il était de mon âge mais que des circonstances particulières l'avaient vieilli physiquement et moralement avant l'âge; il parlait de prendre son congé vu que tout cela était trop prosaïque, il avait fini par m'intriguer et je le priai beaucoup de me dire son nom. (Ah! pourquoi a-t-il cédé à ma folle prière! je n'aurais pas su ce que je voudrais ignorer toute ma vie!) «Mon nom, — dit-il enfin, — est Vanlar-Larski». A ce nom redoutable je reculai de 3 pas 1/2 et fus obligé de m'appuyer à la muraille. J'en connais donc un 3-me, pensai-je, le ciel n'est donc pas content d'avoir ravagé la Russie par la guerre, la peste et la famine, il l'afflige encore de 3 Vanlar³¹ plus hideux 100 fois que les 3 fleaux précédents. Vanlar continuait à me parler mais je croyais démêler dans ses paroles tantôt le souffle chaud et bruyant de son cousin le gentilhomme de la chambre, tantôt je croyais entendre une omelette, tantôt je voyais des cris étouffés se remuant dans un sac; puis je voyais un collet de Préobragenski qui venait m'étouffer en me faisant des compliments; enfin m'arrachant à cet enchantement pénible je m'écriai que le ciel était devenu serein, je saisis ma casquette et mon manteau et je me précipitai dans ma calèche et la pluie tombait par torrents et le vent hurlait à mes oreilles et Vanlar criait du haut du balcon qu'il viendrait me voir à Pétersbourg. Пошел nome! répétais-je au cocher hors de moi et les chevaux partirent, mais longtemps encore je restai plongé dans des idées noires et poursuivi par des visions hideuses.

Sais-tu, mon cher, que l'on dit que le prince Galitzin³² te loue beaucoup dans ses lettres et que les demoiselles Bloudoff se réjouissent de ce que tu es à l'étranger, parce que tu y donneras une bonne idée des jeunes gens russes, mais Sophie sans doute dans sa lettre te contera tout cela avec tous les détails. A propos des Bloudoff, Mlle Lydie épouse décidément Georges; et ce qui est bien plus heureux pour moi, on recommence à parler du mariage de ma belle,³³ parce que une fois mariée, j'espère qu'elle n'aura plus son infirmité pour moi.

25 juillet.

Imagine-toi, cher André, mon étonnement hier quand je me suis senti réveillé par la voix contre basse de Voldemar Solohub qui est arrivé ici avec son général Diakoff. Il est resté ici quelques heures avec le petit Dolgorouki en lunettes³⁴ et est parti après avoir bavardé et chanté des variantes selon sa coutume. Il te fait tendrement embrasser et nous l'attendons encore aujourd'hui. Il me semble que sa passion est un peu tombée. Mon oncle³⁵ est aussi ici depuis hier soir et les Odojevski ont été ce matin chez nous et viennent de partir pour aller chez les Bloudov qui ont un jour de fête où personne de nous n'est engagé. Les Odojevsky te font dire bien des choses.

Ne crois pas Sophie sur ce qu'elle te dit du Современник qui est très bien composé; il est vrai que Pouschkin n'a rien écrit, mais il y a de très bons articles de mon oncle et d'Odojevsky. Pouschkin va faire paraître un roman.³⁶ Tu sais que Mouravieff a été fait chambellan et le lendemain il a reçu par la petite poste «Le paradis perdu» ce qui l'a fait pleurer de rage à ce que l'on dit,³⁷ je ne l'ai pas vu depuis le camp. Oh! comme je t'ai compris, frère, quand tu as laissé échapper une exclamation sur le nectar de Johanisberg,³⁸ d'autant plus je te comprends que il n'y a pas longtemps que j'ai diné à la campagne chez les Lutzerod et que outre que j'ai été touché de leur bonté et de leur hospitalité, il y avait à d'ner des vins divins. Oh! frère, que c'était bon, oïl oïl oïl Nous continuons toujours à avoir un temps pendable sous tous les rapports, mais toi lis un peu «Rienzi» de Boulver, c'est assez en dire que de dire qu'il a réchauffé mes vieux os. J'ai aussi avalé avec délice les «Reisebilder» et puis Arcadius me fait lire La Roche Foucault, La Bruyère, Pascal,³⁹ sais-je moi. Plus de place, adieu, frère. Je t'embrasse bien fort, bien fort, aussi fort que je t'aime. Au revoir. Je voulais t'écrire en russe et j'ai oublié. Ne demande rien ni sur la poésie ni sur les chevaux ni sur les finances. Pas bien, frère, pas bien.

П. А. Вяземский

Je vous embrasse, cher ami, et suis très content des nouvelles satisfaisantes que nous avons sur votre compte. Mais ménagez-vous bien et constamment. Kopp a dit à ma femme que c'étoit surtout le vin qui étoit du poison pour vous. Quand vous verrez Kopp dites-lui d'envoyer tous ses ouvrages à Arendt pour être présentés à l'empereur, et quand vous verrez Gogol demandez-lui ce qu'il a fait de ma lettre pour Kopp, que j'avais besoin de lui faire tenir. — Les miens⁴⁰ sont à Norderney, et ma femme s'y trouve fort mal physiquement et moralement: ennuis et mauvais temps dans un triste pays. Les Waloueff se portent bien. J'espère aller les voir dans quelques jours. Je vous embrasse de tout mon coeur. Pensez à moi à Hanau et à Rome. Mes tendres compliments à Kirchbaum.

E. A. Карамзина

Samedi, 7 heures du soir.

Je veux être la dernière à te dire mon dernier petit bonjour pour aujourd'hui; hier nous étions à prendre notre thé du soir avec la famille Chikavskoy, les parents de Rebinin,⁴¹ quand le cher prince Pierre est entré à la sourdine; grande

joie à le revoir, surtout ne l'ayant pas attendu, il part la semaine prochaine pour Astafievo, voir le jeune ménage. Il t'a écrit quelques lignes dans le billet de Lise. C'est un vrai effort d'amitié que de venir par le temps qu'il fait voir les personnes à 25 verstes. Il n'y a que 9 degrés, une atmosphère du mois d'octobre. Il y a fête à Pavlovsky, mais nous n'en sommes pas. Je t'envoie c'y joint la lettre de change. Je donne tout cela à arranger à Mr Thibeau⁴² par Pierling,⁴³ alors si elle ne se trouve pas dans cette enveloppe, la lettre de change de 10.0 r. se trouvera un courrier plus tard sous l'enveloppe d'un de ces Mrs. Je pense que tu seras content de recevoir un gros paquet de lettres et tu feras aussi les yeux doux à la douce lettre numérique qui l'accompagne. Dis mille choses de ma part bien amicales au bon Mr Kirschbaum. Et dis-toi de ma part que je te supplie de te bien ménager, d'être ménagé de ton argent, de ton temps et sois avaré de ton amitié, je suis intriguée sur ce Mr mi-Russe, mi-Polonais que tu a pris en affection. Réfléchis, mon cher, réfléchis c'est chose bien nécessaire pour avoir le moins de mécomptes dans cette vie où il y en a tant. La tendresse de ta mère n'en sera jamais un pour toi, bien cher et aimé André.

8. А. Н. и С. Н. Карамзини

7—9 (19—21) августа 1836 г. Царское Село

А. Н. Карамзин

Tzarskoé Selo. 7 août 1836.

Bonjour, mon bon André, que fais-tu? où es-tu? Hier, lorsque Sophie était à une partie de plaisir à Douderhof¹ avec les Schévitch, Bloudoff et compagnie, pendant que Maman était à sa toilette paisiblement occupée à se peigner les cheveux, et moi à lire Chateaubriand,² et Lise occupée dieu sait où, dieu sait à quoi, nous entendons un équipage s'arrêter à la porte, et nous voyons arriver le nain,³ le grand nain, le nain des nains! Tu te figures notre joie, d'autant plus forte que nous ne l'attendions pas encore; tu te figures aussi la figure de Фофинька⁴ rentrant de sa partie de plaisir et pleine encore des cris aigus et du tumulte échevelé de ses compagnes de Pavlovski, lorsqu'elle a aperçu le nain.

Maintenant ils sont tous allés à Pavlovsk en calèche, et moi je suis resté seul en ma qualité de boîteux. Imagine-toi, mon cher, que je suis depuis 15 jours étendu sur un canapé à Tzarskoé à cause d'un méprisable mal au talon, et que j'ai la perspective de continuer cet agréable genre de vie pendant encore au moins 15 jours! Aussi ai-je déjà inventé 36 nouvelles injures et imprécations, auxquelles j'espère en ajouter encore 36 avant la fin de mon méprisable mal, dont j'aurais vendu le père pour 3 oignons à l'encan. Le nain, au contraire, est revenu gros et gras avec un petit air d'incroyable, plus grand que moi, mais de peu de chose car il paraît que je l'ai de nouveau rattrapé. Vovo Solohub, arrivé ici avec son général,⁵ comme il l'appelle, repartait avec lui pour Vitebsk avant-hier, mais en venant nous dire adieu, pendant que l'on changeait les chevaux, il s'est fracassé le nez contre une barre de fer du péristyle, et son général est parti sans lui. Alors Vovo a passé deux jours et deux nuits chez nous pour rendre à son nez l'ombre de sa beauté primitive, mais il n'a pu s'empêcher d'avoir l'air d'un homme que l'on aurait rossé au cabaret, comme il le dit lui-même, au point que quand il est hier matin retourné en ville, Clément R. <osset> ne voulait pas marcher dans la rue avec lui. Hier à 11 h. <eures> du soir, il a reparu à notre thé, et ce matin à notre réveil nous ne l'avons plus trouvé; mais les effets qu'il a laissés ici prouvent qu'il est en ville et reviendra encore ce soir. Si j'ose m'exprimer ainsi, il est tout à fait fou. Il nous a lu une

nouvelle de sa composition: «Два студента»,⁶ qui est vraiment très jolie et décidément ce qu'il a fait de mieux jusques à nos jours.

Pour moi, mes productions littéraires pendant cet été se sont bornées à 3 ou 4 pièces de vers, dans lesquelles je chante mes ennuis,⁷ et toi, frère, n'oublie pas d'envoyer quelque chose pour le journal d'Odoievsky puisque notre nom brille dans le programme au milieu de ceux de Tapkin et Fitulkin et comp.^{an}ie).⁸ La prose va encore plus mal que ma poésie: rien de vendu, et partant rien de payé. Je ne perds pas courage: l'espérance soutient l'homme jusqu'au tombeau.

8 août.

A l'instant mon médecin vient de me quitter, en me disant que mon mal de pied peut durer encore un mois peut-être, et il faut voir le sang-froid avec lequel cet insolent me débite ces impertinences! Patience, patience, c'est bien là ce qu'il faut à un pauvre patient. A tant de maux vient se joindre une croissance prodigieuse de ma barbe, que je suis obligé de raser 2 fois la semaine, mais en récompense ma jeune moustache s'est agrandie de plusieurs cheveux très aimables. Joins à tout cela la perfidie de Maman, qui m'a attiré à Tzarskoé me promettant de ne pas m'injurier pour mon silence, que je pourrais professer publiquement; trahison! à peine arrivé on m'accable d'insultes et d'injures toute la sainte journée; mais comme la persécution renforce toujours ce qu'elle cherche à détruire, mon silence est devenu plus profond que jamais.

La folie du jour dans la famille est maintenant le jeu du volant: on joue à 1 volant, à 2 volants, à 3 volants. Les plus furieux sont Mr Mr le comte de Solohub et Alex<andre> de K.<aramzine> qui se battent contre la famille pour qu'on ne les empêche pas de jouer à travers la table de thé du soir, ou toute autre chose, ou homme qui se trouve entre leurs fauteuils respectifs. On entend toute la journée: «moi j'ai foui 150», «et moi 200», «imaginez-vous, le comte Solohub n'a pas compté», «Lisa, comme tu es bête!» etc. etc.

9 août.

Hier soir est arrivé Arcadius qui passe la journée d'aujourd'hui chez nous. Solohub vient de partir pour Vitebsk. Le colonel Loutkovski⁹ a aussi passé par nos états avant-hier soir. Je te demande pardon si tu reste un peu longtemps à déchiffrer mon griffonnage, mais médite bien que je t'écris dans une position horizontale à cause de mon pied, position éminemment absurde pour écrire. Sophie et Lise sont dans ce moment à courir à cheval avec Arcadius et Gersdorf. Maman se promène à pied. Je suis le seul imbécile qui ne puis aller aucunement, et mon état est tellement misérable que j'ai vu en rêve que j'étais le domestique крепостной d'un chien qui loge chez nous à la cuisine. Si les rêves sont prophétiques, j'aurais bien voulu savoir ce que prophétise celui-là, à moins qu'il ne signifie que je suis adjudant de Ganitchef. Ce pauvre Ganitchef a été au corps de garde pour la parade du 6 août, qui a très mal réussi, tous les capitaines et Lichatchef¹⁰ ont partagé son sort. Le pauvre nain s'apprette à son examen qu'il va subir après demain et qui l'inquiète. Il a rapporté de Lotochino une toison d'or de bourses, de portefeuilles, de souvenirs, de fouets etc. etc., et il me semble qu'en échange il y a laissé un peu son cœur de nain. Pour toi, je ne te le demande même pas: je suis sûr que tu as dépensé à Bade-Baden au moins 36 coeurs; tâche d'en conserver au moins un bon et chaud, comme celui que tu avais à Pétersbourg, et où était si bien logé ton надежный бар

A. K.

Je t'embrasse bien bien fort. 1000 choses à Kirchbaum. Une quantité de personnes m'ont chargé d'une quantité de choses pour toi, mais j'ai tout oublié.

С. Н. Карамзина

Nous avons eu la joie de recevoir ce soir ta lettre d'Aix la Chapelle, mon bon André, et cette joie n'a été empoisonnée que par l'idée de ton angoisse en restant huit jours à Francfort sans argent: c'est pour achever la ressemblance de ton voyage avec le nôtre! Quelle horreur que ton portrait. Personne ne veut le reconnaître. J'y ai seulement vu avec plaisir que tu n'as pas perdu ma montre. Les Morgenstern¹¹ viennent de passer la journée avec nous, où je les ai trouvés en revenant le matin d'une promenade à cheval avec Voldemar, car je suis de nouveau à la tête de deux chevaux, celui de Scalon¹² m'étant revenu. Le nain est plus incroyable et plus colère que jamais: il n'a fait que me morigéner de ce que je faisais sauter mon cheval en lui tenant la cravache haute devant des dames et pour m'en punir il m'a menacée de ne plus venir avec moi. Toujours mauvais caractère et l'air très sombre! Comme Alexandre t'a communiqué le journal de notre existence, je renonce cette fois à la narration et t'embrasse seulement aussi fort que je t'aime.

Sophie.

Je joins ici un billet d'Antoinette Bloudoff¹³ qui m'a humecté les yeux. Pardonne-moi de lui avoir montré tes lettres d'Ems, les collectives à toute la famille! Samedi nous avons grand bal à Zarskoë, chez Mde Klupfell, l'Anglaise.

9. Е. А. и С. Н. Карамзины

17—18 (29—30) августа 1836 г. Царское Село—Петербург

Е. А. Карамзина

Le 17 août 1836. Sarsko Sélo, lundi, 2 h. <heures> après m. <idi>

Comme j'ai promis de t'écrire régulièrement tous les huit jours, cher bien cher André, ne voulant pas manquer à ma parole, j'avance la date de ma lettre d'un jour parce que demain je fais un voyage pour quelques heures à Pétersbourg d'abord pour jeter un coup d'oeuil sur la maison qu'on ne parvient pas à un peu approprier sans moi: un motif autre encore qui m'y appelle c'est de voir Bouche¹ pour le consulter sur le talon d'Alexandre, qui est toujours au même point, et puis pour le goître de Lise, qui a pris pendant six semaines de l'éponge brûlée; donc tout ce monde me suit, excepté Sophie, qui ne veut pas quitter les délices de Sarsko, même pour quelques heures. Tu sais, mon ami, comme un déplacement pour moi est désappointant, surtout aller chercher une maison en décombres, poudreuse, pour voir des gens qu'il faudra gronder pour tout plein de désordres qu'on retrouve: mais il n'y a pas à reculer, la saison avance, et rien n'est fait encore.

Il y a eu grand bal à Sarsko chez les Klupfell, où je suis allée, mon cher, comment trouvez-vous cet acte d'une volonté forte? c'était tout à fait comme les bals de Reval ou de Derpat, mais à s'y méprendre, la même physionomie, la même langue allemande, qu'on entendait dans tous les coins, le même mélange de société; après avoir un peu examiné cet étouffoir, je me suis retirée à minuit, laissant Sophie aux soins obligeants de Mme Chevitché; à propos de Sophie, ce ne sont plus des nouvelles sur son mariage avec le long Hersdorff, ce sont des clameurs; tous ceux que nous voyons, tous ceux que nous rencontrons, nous cornent les oreilles sur cette union illusoire; à la fin c'est venu à un tel point, le désir de marier ce cher homme, que ne voilà-t-il pas que Serge Mestchersky² m'écrivit qu'on le marie déjà avec Lise; ceci est un peu par trop fort! Notez qu'il ne vient jamais presque chez nous, et qu'il passe sa vie à Pavlovsky chez les Chevitché. Voilà les commérages de Sarsko et de Pétersbourg, et des lles, car partout on s'occupe de ce que font les solitaires de Sarskoë. Que le bon

Dieu les bénisse si cela les amuse et qu'ils n'ayent rien de mieux à faire, seulement que je suis fâchée que Lise commence trop jeune à faire parler d'elle. Je ne lui en ai rien dit cependant de ces bêtises.

Je suis comme toi, mon ami, je n'aime pas à écrire quand je ne te réponds pas à ta lettre, mais il y a différence très grande dans notre correspondance, tout ce que tu dis est nouveau, tel sujet que tu traites, le plus intéressant pour moi c'est ta santé; tous les détails que tu m'en donneras sont d'un grand intérêt pour moi, et puis les ressources immenses de ce que tu as vu, ce que tu as senti, en voyant tant d'objets divers; et moi dans deux lignes je t'ai conté le grand sujet d'occupation de tout Sarsko et de la capitale.

Voici un avis que je te transmets, mon cher, à propos de santé: la comtesse Ogearovska écrit à son neveu,³ qu'il me dise de sa part qu'elle l'a trouvé très bien quant à ta santé, mais que tu te négligeais trop à te préserver du froid, que tu étais trop légèrement vêtu par des températures trop fraîches. Au nom du ciel, mon cher ami, pense aux conseils de Kopp et soigne-toi bien; que te soigner soit devenu à jamais une habitude de ton esprit, une passion de ton coeur, si tu me le promets, alors je te dirai encore ce que la comtesse a dit de toi, «que tu faisais le charme de leur société», et ceci était un doux son qui a flatté mon amour-propre maternel. Mais je te conjure sérieusement de ne pas oublier ta promesse de ne jamais oublier que tu voyages pour ta santé, et si l'on se trouve sur ton passage quelques plaisirs permis d'en jouir comme d'une bonne fortune accessoire. Aucun de tes plaisirs ne seront aussi vifs que la douleur de ta mère sera poignante si tu ne raffermis pas ta santé par quelques imprudences. Je t'envoie avec cette lettre les lettres de change de deux mille roubles; on vient de m'envoyer des terres 2500 r., tu vois, cher ami, quel chétif revenu je reçois excepté la pension; vous devez bénir tous les jours notre père nourricier, nous serions dans de bien mauvais draps sans lui;⁴ sans lui je n'espérerais pas la guérison de mon cher enfant, n'ayant pas eu les moyens de l'envoyer chercher un doux soleil, qui pour nous est intolérablement froid. Adieu, mon cher, милый Андрюшка, до завтраго, в Петербурге прибавляю несколько строк.

Ton oncle,⁵ qui m'a écrit d'Astafiévo, te dit mille choses, ainsi que les Valouef; elle⁶ demande ton adresse pour t'écrire; je crois que ce n'est qu'une excuse de ne l'avoir pas fait. Catinka⁷ aussi te dit tant de tendresses, et sa dernière est plutôt une apologie de toi, et un plaidoyer pour toi, qu'une lettre pour moi; je suis fâchée pour toi, mon cher, qu'elle ne soit pas ta mère, tu t'en serais mieux trouvé quant à la vie matérielle: pour ce qui est de l'amour je ne le céderai à personne, car je t'aime bien franchement et bien tendrement, quoique je ne me laisse pas entraîner à des folies que vous-mêmes vous me reprocheriez plus tard.

7 h. <heures> du soir.

Cher André, je viens de recevoir dans l'instant ta chère lettre de Coblenz du 3/15 d'août; je ne puis t'exprimer les sentiments divers que tes lettres produisent sur moi: la joie, la crainte, l'amour, la tristesse, l'envie de rire, de pleurer (comme dans ce moment même je me sens inondée de larmes), enfin un chaos de sensations fortes, de sentiments tendres; en lisant tes lignes sur le bon et aimable Reitern,⁸ ce digne ami de Joukovsky, sur les sentiments qu'il a fait naître en toi, sur ce que tu dis de la bénédiction du nom de ton père, oh comme je voudrais te tenir sur mon coeur, comme j'ai le besoin de t'y serrer avec tout l'amour maternel dont mon coeur est plein pour toi, cher fils; ton père t'a laissé encore un héritage, celui de quelques parcelles de son âme sublime. Oui, mon fils, je retrouve en toi un beau reflet de son intelligence; cette ressemblance deviendra plus parfaite quand tu te déferas un peu de la dureté de ton écorce.

Combien je suis affligée de tes ennuis d'argent, combien je crains que tu n'en éprouve encore, car d'après tes emprunts les 1000 r. que je t'ai expédiés, il y a plus de quinze jours, te suffiront à peine à payer tes dettes; compte, mon cher, compte, voilà par exemple une vertu de ton père qui te manque totalement, tu ne sais pas compter ni ménager. Что, волокита, не хотел часу остаться в Эмсе после курса, а для anguleuse Mme Ланд.<сберг>⁹ едзишь нарочно в Эмс.

Je t'écris dans toutes mes lettres: fais la cour, mais de la modération, et point de folies, et surtout ne sacrifie ta santé à rien, ni à personne; elle m'appartient. Милый сын, нежно, очень нежно тебя целую и благодарю за сладкие чувства, которыми напиталась душа моя, читая твое драгоценное письмо; я забыла еще тебя поздравить с талантом; это счастливое приобретение для твоей будущности. Еще спасибо за воспоминание в Кельне об воде, но, милый, у меня ее так много, что я надеюсь еще с тобою поделиться в счастливое свидание. On vient de faire la lecture de ta lettre à haute voix en famille et nous avons décidé que quand tu n'a pas d'argent tes lettres sont beaucoup plus aimables, te peignent mieux, parce que tu es moins distrait, n'ayant pas de quoi faire le fat. Ainsi prends garde; une fois que ce sera reconnu tu risques de manquer souvent d'argent.

С. Н. Карамзина

Après tout ce que te dit Maman, mon André chéri, et le petit billet ci-inclus de Lise (un peu fou, un peu drôle, mais bien touchant) tu sauras que ta soeur Sophie n'est pas restée en arrière de tendresse et d'émotion.

Oui, tu es un bien noble et excellent garçon que j'estime autant que je le chéris. Alexandre, à qui Lise répétait: «Sophie prétend que tous, elle y compris, nous sommes bien loin de valoir André» — a répondu avec son ton doctoral et irrésistiblement bouffon: «Je crois bien: Sophie a pour André un amour incestueux!» Pour achever de te briser l'encensoir sous le nez, je m'en vais te transcrire quelques passages de la lettre de Catherine (il est décidé que nous ferons aujourd'hui comme un certain Vassili Lvovitch Pouschkin,¹⁰ dont mon oncle raconte qu'il écrivait toujours: «Vous dites cela, vous faites ceci, vous êtes là» enfin un véritable écho de son correspondant). Lis donc et sois fier, ou plutôt attendri: «Ma joie était presque du délire à la réception du bienheureux paquet qui contenait deux lettres d'André. Je les ai baisées avec transport, lues et relues avec enthousiasme, d'abord seule, et enfin à chacune de mes belles-soeurs¹¹ séparément; elles sont si riches de sentiments, d'impressions et de descriptions que je me suis donnée envers le plaisir de les faire écouter par la famille en masse à la réunion du soir, et moi-même en les lisant j'étais rouge et fiévreuse comme un jeune auteur à son premier début. Mon amour-propre fraternel a été pleinement satisfait de l'intérêt de mon auditoire et de la symphonie d'exclamations et de réflexions agréables et douces à mon coeur que cette lecture m'a values. Mes belles-soeurs sont presque aussi agitées et joyeuses que moi quand je reçois de ces lettres et m'attendaient par l'intérêt enthousiaste qu'elles y prennent. Marie, après les avoir écoutées et s'être recriée cent fois sur la bonté d'André, sa sensibilité, son esprit, a fini par dire: «Mais il n'a pas un seul défaut, votre frère! Je suis sûre qu'il n'a pas un seul défaut!» Et en effet ce cher André, comme il est noble, aimant, supérieur à la généralité de l'espèce humaine! et comme il est sage! quelle vie pure et quels goûts nobles il s'est créés! Et comme il est touchant» etc., etc. — et bien des belles choses encore, mais je crains que la tête ne t'en tourne, et je viens à la péroraison: «De grâce dans toutes vos lettres à André dites-lui que je l'embrasse et l'aime avec exaltation, que je ne lui écris pas parce que je suis une vilaine paresseuse et que je le supplie de ne pas m'écrire séparément, qu'un baiser de lui me suffit dans ses lettres à Maman, et que sachant par expérience

combien les fatigues épistolaires empoisonnent quelquefois le délicieux far niente du voyage, je serais désolée de jeter un nuage sur son bel et poétique horizon».

Mais en voilà vraiment assez sur toi, et comme je ne partage pas tout à fait la modestie de Lise, je veux t'entretenir un peu de ma personne — et d'abord conçois-tu rien de plus ridicule que ce mariage dont tout le monde m'étourdit les oreilles, jusqu'à Clément Rossetti (il a été hier chez nous avec Arcadius, Scalon et Uxxull,¹² celui-ci, par parenthèse, gai comme un oiseau échappé de sa cage) qui me dit de son ton sentencieux: «Vous vous donnez là un ridicule pour la vie; quand vous vous promenez sur la perspective tout le monde rira de votre petite taille, et fera sur vous des jeux de mots, et vous saurez (?) que tous ceux qui vous regardent font des calembours et des jeux de mots!» peut-on dire quelque chose de plus drôlement niais? — Et à ce fameux bal des Klupfell tous les officiers de hussards demandaient qu'on me fasse voir à eux, et s'écartaient devant Gersdorf pour ne pas me cacher à sa vue! — et c'est d'autant plus absurde que ce pauvre homme cultive de son côté une petite passion à Pavlovsky, pour une des Lacy,¹³ et se tient devant moi hostile et embarrassé et moi j'ai en même temps envie de me fâcher et de rire de toutes ces incroyables bêtises. A ce bal donc, outre le plaisir d'être examinée, j'ai eu celui de danser avec Kolomnin,¹⁴ Zolotnitsky, Likatchoff, un Ikskull du Lycée,¹⁵ le petit Wiasemsky,¹⁶ la mazurka avec Georges Schevitch, sa promise n'y étant pas, et enfin une contredanse, la dernière possible, avec Gersdorf; nous nous tenions comme deux ennemis en présence et ne savions que nous dire, lorsqu'heureusement il a eu l'idée de baiser une vieille femme, qui regardait le bal au travers du carreau, et la figure pétrifiée de cette pauvre créature m'a fait rire aux larmes, ce qui a tenu bien de conversation. — Imagine-toi qu'il y avait là 160 personnes dont je ne connaissait pas dix, des hussards, des cuirassiers en force, un tcherkesse qui dansait admirablement, quelques femmes très ridicules, et deux ou trois jolies comme des anges. Avec tout cela je t'avouerai que je me suis amusée, quelque bête que fut un pareil plaisir en pareille société!

Hier matin nous avons été agréablement surpris à notre déjeuner de famille par l'entrée d'Arcadius qui arrivait en diligence. Je n'ai jamais pu lui persuader de se joindre à une société qui devait venir me chercher à cheval et qui se composait de la princesse Dolgorouky (Malinovsky) avec son mari,¹⁷ joyeux compagnon, de Mde Baratinsky (Abamelek, jolie, gentille et rappelant Mde Smirnoff) et son mari,¹⁸ agréable comme tu sais, et son frère, un gentil petit officier de hussards.¹⁹

Voldemar est aussi venu avec nous; et mon cheval et mon talent d'équitation ont obtenu un flatteur tribut d'éloges. Je me suis beaucoup amusée à cette partie, et en rentrant à la maison j'ai trouvé notre salon plein comme je te le disais.

Ce soir je rentre avec Voldemar de chez les Schevitch, d'où Georges m'a annoncé en triomphe que Gersdorf était parti en apprenant que j'y devais venir: pauvre garçon! il est pourtant un peu bête! Adieu, mon frère chéri, bonne nuit: il est 2 heures du matin. Dors bien et reçois un baiser bien tendre que j'applique en idée sur tes paupières fermées. Mille amitiés à Kirschbaum.

E. A. Карамзина

Pétersbourg. Mardi, 2 h. <eures>

Me voilà au milieu d'un chaos de désordre, tout en sus dessous, un froid de loup; oh quel horreur de venir en ville avant le temps; l'empressé Ларнон en voulant toujours mieux faire a entassé tous les meubles pêle-mêle — c'est abominable. C'est au milieu de ces tribulations que je veux te dire encore:

bonjour, mon cher, avant que cette lettre ne soit livrée à Pierling. J'espère, mon bon ami, que tu as un joli paquet de flatterie de ton amoureuse ou plutôt de tes amoureuses soeurs, n'est ce pas que Sophie est comme une abeille qui ramasse partout le miel et t'en fait hommage? Et moi cher fils je ne puis flatter, je dis peu, mais mon coeur en avoue qu'il est <permis>^a dans l'isolement de t'aimer de toute sa force. Je t'embrasse, je t'aime, te bénis avec amour.

10. А. Н. Карамзин

31 августа—3 сентября (12—15 сентября) 1836 г. Петербург

См. в основном тексте, стр. 96—97.

Стр. 97, строка 6:

Alors des malédictions et des vociférations étouffées s'élançèrent de nos poitrines d'hommes. Nous donnâmes aux diables les femmes qui demeurent aux îles et qui sont sujettes à des dérangements incongrus et nous revînmes à la maison encore plus confus que la 1-re fois. C'est à cela que se sont bornées nos visites pour le moment. Sans ce dérangement obséquieux les Pouschkins seraient venus passer à Tzarskoie les journées d'hier et d'avant-hier. Ce contre-temps avait rendu toute heureuse ma douce colombe¹² qui voulait régner sans rivale un jour aussi solennel que celui de mon nom. Mais le sort se moqua de sa joie et prit plaisir à tourner contre elle les vœux cruels et dénaturés qu'elle formait pour les coliques des Pouschkins. Mais n'anticipons pas sur l'avenir et revenons à la journée d'hier qui allait si bien jusqu'à l'arrivée des Mouchanoff et pendant la conversation de ceux-ci. Soudain arrivent le prince et la princesse Nikita Troubetzkoï¹³ et à leur suite voltige ma colombe, car une indisposition de Mme Schevitch l'avait forcée de venir sous le patronage des princes sus-dits. Tout cela n'était encore rien et quoique sous le prétexte de jalousie pour Arcadius je quittai quelquefois la douce et roucouillante colombe pour causer avec la princesse Troubetzkoï que j'aime assez, la sus-dite colombe était assez contente de son sort. Mais voilà ne faut-il pas qu'arrive la comtesse Stroganoff,¹⁴ qui depuis quelque temps est devenue une habituée de la maison; elle entre brillante et belle avec une robe de tous les diables, un fichu à la diable et une quantité d'autres choses également brillantes en diable. Elle arrive dis-je et la colombe fronce le sourcil: elle s'est effrayée, elle a cru voir un oiseau de proie menacer son pigeon: elle roucoule, ah, pourquoi roucoula-t-elle? Son pigeon était loin, bien loin derrière la petite princesse. Mais lorsqu'il eut entendu le roucoulement il accourut à sa pauvre colombe et fut obligé de <se> placer entre elle et la brillante comtesse. On se met à la table de thé, tout le monde se déplace, la colombe elle-même ne résiste pas et vole auprès du samovar. La brillante comtesse ne prend pas de thé. Le pigeon regarde à droite, regarde à gauche: il voit tout le monde loin et le bec de sa colombe dans une tasse de thé comme tous les autres becs: le pigeon se trouve seul en aparté avec la terreur de sa colombe. La soirée entière se passa ainsi!!! Après le thé vinrent les glaces, après les glaces du melon d'eau... toujours l'aparté continuait. Quand je revins à la colombe elle avait beaucoup bu de thé, beaucoup mangé de glaces et de melon, mais elle était toute abattue et en roucoulant ce n'était qu'avec peine que ses pripris de salive arrivaient jusqu'à ma figure. La chaise sur laquelle j'étais assis pendant le fameux aparté répandait une odeur de brûlé ainsi que mon pantalon dans un certain endroit. Tout le monde partit et nous aussi nous partimes pour Pétersbourg, mais encore aujourd'hui mon sommeil matinal était plein de colombes, de robes éclatantes, de coins où je me démenais à m'incendier une certaine partie, d'aparté etc. etc. Crois moi, mon cher, ce n'est

^a Одно слово вырвано.

que dans les fables et les romans que les amours des pigeons et des colombes sont paisibles et heureuses.

См. в основном тексте, стр. 98—100.

11. Е. А. и С. Н. Карамзинны

3 (15) сентября 1836 г. Царское Село

Е. А. Карамзина

3/15 septembre, jeudi, 2 h. «eures», 1836. Sarskoé Sélo.

Bonjour, mon cher André, je te demande pardon d'avoir tardé de deux jours <ou> t'écrire, mais la vilaine Sophie en est cause, elle a brouillé les dates et m'a fait manquer à ma parole malgré moi et même dans ce moment comme un démon tentateur elle m'engage à n'en rien faire jusqu'au courrier prochain, en m'assurant qu'Alexandre t'ayant déjà écrit une longue lettre de Pétersbourg, celle-ci sera de trop, et que tu seras blasé sur le plaisir d'en recevoir si souvent; mais je ne me laisse séduire ni par ses raisonnements, ni par ma paresse qui me chuchote dans le même sens, et veux tenir ma parole religieusement, et surtout dans le moment où tu me remercies si tendrement de te l'avoir donnée. Quant à toi, cher ami, aie pitié de nos yeux et de notre esprit; dans ta dernière tu t'en es peu soucié car tu as mis à la torture nos pauvres yeux pour déchiffrer ta lettre et notre esprit pour deviner ce que nous ne parvenions pas à déchiffrer et puis le plus grand tourment: on aurait voulu dévorer la lettre d'un bout à l'autre, et au lieu de cela il faut rester à déchiffrer mot à mot, même Sophie, car tu ne te fais pas d'idée de ton griffonnage: imagine que nous ouvrons avec joie et crainte cette chère lettre, et nous trouvons que c'est un papier tout à fait bigarré de noir et de blanc, sur lequel sont tracés des signes inintelligibles; il faut avouer que cette fois tu t'es surpassé. Tu es aussi personne de parole, tu m'as promis une petite lettre, et effectivement est-elle petite, cette petite noirette!

Je te prie, mon ami, de m'envoyer en détail les ordonnances de Copp pour que je sache ce que tu dois faire, tant comme continuation de cure que comme régime et hygiène. En grâce, cher André, ne sois pas étourdi et distrait pour ta santé, et tiens mieux ta parole; tu ne dois pas boire du vin, et quel plaisir alors d'en prendre la moindre goutte; tu sais qu'elle retombe sur moi en goutte de feu; tu dois t'habiller plus chaudement, il ne faut pas que la paresse prenne le dessus et que tu risques de prendre du froid et puis la toux, <ou> ne pas mettre un vêtement de plus; tu m'a promis de ne pas essayer la roulette, ou tel autre jeu de hasard, tu y a manqué; tu me dis que tu n'a presque rien fait, je t'en félicite pour le moment, mais tu ne peux répondre que ce sera toujours comme cela, et puis le fait ici n'est rien, c'est les principes, c'est le manque total de caractère que je crains; c'est dans ces cas que la fermeté est une vertu. О, милый Андрей, сколько горя, сколько страху; il y a des qualités, des vertus, pour lesquelles je ne crains jamais pour vous, mais aussi l'affreux scepticisme, les femmes, le jeu, la politique, ce sont autant de monstres qui obsèdent mon imagination, et puis les petits défauts qui cependant font tant de mal physique et moral, l'immodération dans les jouissances sensuelles, l'insouciance et l'étourderie poussée à l'extrême, tout cela me trouble jour et nuit: tu tiens dans tes mains ma tranquillité présente et future; c'est ta conduite actuelle qui me donnera la mesure de ce que je dois attendre de toi de bien ou de mal dans ma vieillesse: ne me désenchante pas, cher fils, donne-moi la coupe douce qui me servira de baume pour mes nombreuses plaies, et éloigne celle pleine d'amertume, qui ne servirait qu'à les déchirer plus encore.

Tu m'excuses, cher ami, de te parler dans mes lettres ce langage un peu sévère: mais tu ne peux comprendre les craintes, les ennuis d'une mère quand il s'agit du bien être de son enfant chéri, et quand cet enfant est éloigné de l'oeil vigilant de sa mère! Mais n'est-ce pas, mon bon ami, qu'il y a un sixième sens dans les sentiments d'une mère; comment, séparés que nous sommes par l'espace, par les mers, j'ai deviné que tu as joué, j'ai deviné que tu n'étais pas si bien portant, j'ai disputé avec Sophie sur cela; tu ne me disais rien et c'est dans ce rien que je lisais tout; je veux que tu me dises franchement ta façon de penser sur ce jeune homme avec qui tu t'es lié à Ems, Mr. Halpert;¹ mon sixième sens, que je nommerai exclusivement maternel, avait quelque chose de répulsif contre lui, et jamais je n'ai lu son nom avec plaisir ni tes relations avec lui; sois franc, je veux rectifier mes sympathies. Aussi j'étais toujours si contente quand tu me parlais des Galitzin,² ceux-ci je les attends avec impatience comme des parents aimés ou des anciens amis; je tâcherai de leur tirer les vers du nez autant que possible sur tout ce qui te regarde, je n'oublierai l'article de tes отношения. Je te remercie sur tes promesses de me rembourser à ton retour l'argent pris au lombard; ce qui est fait est fait, tâche d'être aussi économe que possible, c'est rigoureusement nécessaire, et jouis des petits agréments que tu t'es donnés, surtout que ces sacrifices soient utiles à ta santé qui est le principal but et même le seul pour ton voyage; les plaisirs c'est un heureux hasard duquel tu profites; que ce soit ta religion, mon ami, parce que c'est la pure vérité.

Depuis quelques jours nous avons une atmosphère pure et brillante, mais fraîche; la nature est encore toute riche de verdure quoiqu'elle commence à se bigarrer. J'ai fini de prendre mes eaux, mais pas les promenades, que j'aime tous les jours davantage à Sarskoe. Nous désirerions de passer le plus longtemps la saison ici par économie; on dépense toujours un peu moins. Tes frères sont moins dépensiers que toi et ne sont plus entraînés par ton mauvais exemple; ils ne dinent même pas, mais ceci n'est que du désordre pour lequel je grande.

Il y a deux jours que nous avons été extrêmement émus par une nouvelle qui pouvait devenir affreuse, mais qui grâce à l'extrême bonté de dieu n'a été qu'affligeante; l'empereur dans sa course dans l'intérieur a fait une chute terrible près d'une petite ville du gouvernement de Pensa par une nuit sombre. Il était avec Benkendorff et son valet de chambre, dans une calèche à six chevaux; l'empereur et Benkendorff étaient très fort endormis quand les six chevaux ont pris le mors aux dents, et la calèche a été versée; Benkendorff s'est relevé sain et sauf, et comme on ne voyait goutte, il a commencé à appeler à haute voix l'empereur qui ne lui répondait pas; alors il a commencé à le chercher à tâtons et l'a trouvé gisant évanoui, sans secours, car il n'avait personne d'autre avec lui; c'est un passant qui a aide à le conduire à pied jusqu'au premier village à 4 verstes de cette affreuse catastrophe; on a trouvé une heure après quand Arendt est arrivé que la clavicule était cassée du côté gauche. Le pauvre empereur doit rester dans ce vilain trou trois semaines; mais grâce au ciel du reste il se porte bien. Il a écrit à l'impératrice de ne pas venir le trouver, qui est doublement malheureuse et de cette malheureuse chute et de ne pouvoir venir le voir. Dieu nous le ramène à parfaite santé! Mais c'est bien imprudent de risquer sa vie pour lui et pour la Russie.

Adieu, mon cher ami, ma main ne va plus du tout, aussi mon griffonnage dispute-t-il à votre son indéchiffrabilité. Les miss Scougall sont ici. Toutes deux s'embarquent pour Londres et reviennent le printemps; elles ont tout de suite reconnu ton portrait qui va être exposé dans la salle de l'exposition; ainsi le veut le bon Orloff. Ces dames te disent mille amitiés bien sincères. Adieu, cher, bien cher Андрюшка, прижимаю тебя к сердцу, тебя любящему нежно, и благословляю; божие благословение над тобою, милый сын мой!

Nous rentrons de la promenade, Mariane et Sophie à cheval, et moi, Lise et Georgiana en calèche; j'avais laissé ce petit bout de papier pour te dire demain encore une fois bonjour, mais je me suis rappelée que le matin je devais aller à la messe entendre les prières des morts pour la belle âme de l'impératrice Elisabeth,³ comme je l'ai fait aussi la veille de la fête d'Alexandre pour l'empereur Alexandre; ⁴ ici à Sarsko, où encore tout respire, tout palpite du souvenir de cet homme, il n'y avait personne que deux laquais qui étaient là no наряду, et quelques figures dans le lointain. J'étais seule à genoux, à prier et à pleurer sa douce âme.

Sois tranquille, ton argent pour Hanau part par ce courrier; il m'a été impossible de le faire plutôt. Voldemar a eu un examen brillant à ce qu'il m'annonce et avoue en être très content. Adieu donc pour cette fois, tout de bon, mon cher Андрияша, je te félicite avec le jour de fête de Lise qui sera fêté le 5, après-demain.

C. H. Карамзина

Minuit.

Il est bien vrai que je n'avais nulle envie de t'écrire aujourd'hui, mon cher André, car étant allée mardi en ville pour quelques commissions de Catherine, j'y ai lu une charmante lettre d'Alexandre qui contenait tous les détails nécessaires sur notre existence, de sorte qu'il ne me restait rien à dire, à moi, qui, comme tu le sais, ne suis forte que sur les narrations. J'ai vu leur ménage de garçon, à mes frères s'entend (et Arcadie aussi). On ne peut rien imaginer de plus déplorable: figure-toi que pour diner ils font chercher chez Coulon⁵ tantôt 2 portions de côtelettes et une de pommes de terre; tantôt 2 de pommes de terre et une de côtelettes et se font entr'eux des sacrifices de générosité à qui ne mangera pas, tandis que tous meurent de faim et trempent leur pain dans tout ce qui sert de sauce et de miettes: n'est-il pas absurde? J'ai aussi diné avec eux, et cette fois il y avait pour nous quatre trois portions de soupe et de côtelettes. Dans mon indignation j'ai crié à Семен: vite, du rôti à mon compte, et 4 portions! Il fallait voir comme tout cela a été mangé! Mais quelle sottise!

Aussi, en rentrant à Zarskoe, j'ai presque fait pleurer Maman au récit de leur régime, — et avec cela rien que de l'eau pure sur la table, modération que tu devrais bien imiter, comme l'a observé très judicieusement Alexandre. Mon dieu! qu'il m'a donc amusée l'autre jour avec son tête à tête de deux heures avec la comtesse Natalie,⁶ et pas moyen de savoir de lui ce qu'ils se sont dit: je crois que lui-même l'ignore parfaitement. — Demain je retourne à Pétersbourg; voilà qui est miraculeux! pour faire arranger l'appartement des Valoueff: Marie me le demande instamment, et je t'avoue que cela me contrarie beaucoup. J'espère ramener avec moi Voldemar, et après-demain Alexandre et Arcadius viennent aussi pour fêter Lise, monter à cheval avec elle le matin, et danser s'il est possible le soir, car dans les soirées causantes la pauvre petite joue un triste rôle assise seule sur le grand canapé et y prenant son thé dans l'isolement et le silence. Aussi répète-t-elle toujours qu'à 15 ans on a une position très fautive dans le monde. Elle s'en est donnée aujourd'hui avec les Scougall: c'était une joie, un babil et des short bread qu'on a fait le soir dans le fourneau de la cuisine: tu peux te figurer comme elle était delighted!

A Pavlovsky tout est morne et triste: the wedding has not made people merry! Lydia est froide comme glace, Georges⁷ triste et benêt comme un amoureux transi, Mde Bloudoff plus maussade et plus aigre que jamais, Mde Schevitch souvent en larmes, Alexandrine⁸ faisant des pèlerinages et en revenant malade de corps et d'esprit, Antoinette⁹ souffrant d'un rhumatisme à la tête, les miss Lacy ne chantant plus mais roucoulant de tristes et anoureuses paroles à Gersdorf, — et lui, Gersdorf, si cela t'intéresse, m'ayant demandé une franche et

loyale explication sur cette rumeur générale qui courait sur nous, et devait m'être fort désagréable. Je lui ai conseillé en riant de ne pas prendre les choses en tragique, vu que les bruits absurdes tombent d'eux-même, et nous revoilà les meilleurs amis du monde, et montant de nouveau ensemble à cheval ce qui vaut presque le pain rompu entre les sauvages.

Bonne nuit, mon frère chéri, dors bien et rêve à tous les tiens: c'est ce que je peux te souhaiter de plus doux, n'est-ce pas?

Maman te supplie d'être prudent en Suisse: il fera déjà si froid sur les montagnes! N'oublie jamais ton manteau et ne t'expose pour aucune beauté à prendre froid. Songe à notre terreur si cela t'arrivait. Ta douce lettre de Hanau nous a mis du baume dans l'âme.

Sophie.

Mille choses bien tendres aux bons, aux aimables Séverin.¹⁰

На обороте (рукой Е. А. Карамзиной): A monsieur monsieur André de Karamzin à Berne, Recommandée aux soins obligants de monsieur de Séverin, ministre de Russie en Suisse. В Берн, в Швейцарии.

12. С. Н. и Е. А. Карамзины

19—20 сентября (1—2 октября) 1836 г. Царское Село

С. Н. Карамзина

Zarsko Selo. Samedi, 19 sept.<embre> / 1 octobre.

Bonsoir, mon bien cher André! Quel vif plaisir nous a fait ta bonne, ta longue, ta charmante lettre de Bade-Baden.¹ Pour ma part je l'ai lue et relue et baisée dix fois. Joukoffsky a voulu aussi l'entendre et il en a été charmé, pas tant cependant que de tes lettres russes; il trouve celles-là extrêmement bien écrites, et il te fait dire qu'elles portent un cachet plus original, более самобытный que ne le comporte la langue française qu'il prétend être trop coulante et trop bien commune; et qu'il aime t'entendre en russe exprimer твои горячие чувства и мысли, где отражается еще какое-то радушие и милая живость, напоминающие ему твоего отца. C'est bien vrai! Reitern lui a aussi écrit qu'il avait eu beaucoup de plaisir à lui devoir ta connaissance, que tu lui as beaucoup plu, et que vous avez passé ensemble une douce journée dans l'intimité d'anciens amis. Que tout cela est délicieux à entendre, mon bon frère! et ce bon Joukoffsky qui ajoute: «Да, я люблю Андрея, c'est un être distingué!» — А как я люблю Андрея! Это чувство ему не ново, но оно так сильно, так сильно в моем сердце, что хочется его выразить; c'est comme ton baiser pour Alexandre, издали не боюсь наскучить!

Ce matin ta lettre est partie pour Lotochino; je me fais une fête de la joie qu'elle causera à Catherine: celle-là par exemple est un peu folle de toi et de tes lettres: c'est au point qu'Arcadius, en écoutant l'autre jour ce qu'elle nous en disait, a ri comme un fou, et voulait absolument que nous t'envoyions son épître où elle t'appelait un Scipion² de continence, un Caton³ de fermeté de caractère, un jeune homme touchant et héroïque, dont elle est fière d'être la soeur. Tu conviendras que tu ne mérites pas cela tout à fait, toi qui as aimé Mde Lansberg,⁴ qui as joué à la roulette, et qui t'obstines à prendre du poison sous la forme de vin, et qui veux te séparer de Kirschbaum pour vivre plus à ton aise: tout cela n'est point antique ni héroïque, et Alexandre objecte avec raison que personne ne parle de lui qui est bien plutôt un Marc Aurel⁵ de philosophie et un Diogène⁶ d'abstinence!

Combien ta description de Heidelberg⁷ est jolie, et comme elle m'a ramenée aux vives et douces et rêveuses impressions qu'inspire la vue de ce Kleinod⁸ de l'Allemagne et ses ruines! Et ta promenade à cheval à Bade-Baden: merci

d'avoir pensé à moi, oh oui, j'aurais été heureuse de la faire avec toi; conçois-tu bien ce qu'il y aurait eu de charme à jouir de tes impressions? Il n'y faut pas songer, cela fait trop de mal de voir comme la vie est mal arrangée et combien de bonheur s'y perd par la faute des circonstances. Alexandrine Smirnoff ne nous a pas encore écrit, mais combien tout ce que tu en dis nous a fait de plaisir! Je comprends ton enivrement à Baden, et l'insignifiance totale où était tombé là ton pauvre compagnon de voyage (qui, par parenthèse, m'attendrit et me fait beaucoup de peine).

Venons à nous autres, cher André, nous qui ne sommes plus les habitants d'une petite ville de province, mais bien ceux d'une brillante résidence impériale. La cour est ici depuis dix jours, et l'empereur depuis deux arrivés de Moscou en 36 heures (voilà comme il se corrige de voyager vite après son accident). On le dit maigre, il a encore le bras bandé, mais il se porte bien. Au reste rien n'est changé à Zarskoë, le parc est tout aussi solitaire qu'autrefois, promenades aussi indépendantes. Dimanche dernier seulement il y a eu un renversement total dans notre bourgeoise existence: on nous a réveillées avec une invitation pour le bal du soir, et puis nous sommes allées à la messe, où les dames en belles parures et les messieurs en grand uniforme (jusqu'à Joukoffsky) attendaient les maîtres de la terre. Nous qui n'étions là que pour faire notre cour au maître du ciel, nous nous sommes cachées modestement au fond de l'église au milieu de la foule vulgaire de Zarskoë. Au retour de là comme nous prenions notre thé, Voldemar et Paul Wiasemsky nous sont arrivés par la diligence. A une heure je devais monter à cheval avec ces deux Mrs et Gersdorf (je dois t'avouer à cette occasion que les commérages du public ont fini par nous mettre vis à vis l'un de l'autre dans une regular flirtation dont je m'acquitte avec mon penchant ordinaire pour les отношения, qui seuls donnent du piquant à la vie sociale).

Au moment où je m'élançais sur mon joli coursier, je vois un nouveau messenger dans la cour, et j'entends avec frayeur: «Государыня приглашает к обеду». Je craignais que Maman ne m'empêchât de faire ma promenade, Gersdorf me conseillait de partir sans faire semblant de rien, mais j'ai eu trop de conscience pour cela, et en récompense on a cédé à ma détermination de m'accorder un plaisir plus vif et plus certain que tous les autres: j'ai fait en deux heures, en pleine carrière, le tour des parcs de Zarskoë et de Pavlovsky, et à quatre nous étions déjà en grande toilette au palais Alexandre. Outre la cour il y avait là lord Durham⁸ (avec sa femme, Anglaise sèche et anguleuse, les coudes serrés contre la taille et sa fille, jeune personne pâle, sans tournure ni physionomie) qui présentait lord et lady Londondery,⁹ ces fameux tory, exclusifs, haut ton, et riches à millions, lui ayant un uniforme de hussard, la figure et la taille d'Arendt, elle ci-devant belle femme, couverte de pierreries et l'air extrêmement fier et assuré! On les a fort bien traités, et mylord, en témoignant sa reconnaissance à l'impératrice de son gracieux accueil, lui a dit qu'elle avait fait preuve de beaucoup de tact. Durham avait tout le temps l'air sournois et moqueur. L'impératrice a été très aimable pour Maman, qui pourtant ne s'est pas senti la force d'y retourner pour le bal, où je suis allée avec Lili Zakharyevsky, et je me suis beaucoup amusée: le local déjà disposait au plaisir, cette jolie salle au milieu du palais Alexandre brillamment éclairée, remplie de verdure, les fenêtres garnies de spectateurs, et une liberté pleine et entière. J'ai dansé (veux-tu savoir avec qui?) une française avec le comte Georges Tolstoy,¹⁰ la seconde avec le colonel Essipoff¹¹ (qui n'a pas manqué de m'engager, comme toujours inutilement, pour la mazurka), la 3-me avec Gersdorf, la 4-me avec un vilain petit officier de cuirassiers, Пущин, qui se vante d'être le cousin de Meschtersky, la 5-me avec Alopeus,¹² une valse, avec Schevitch, une autre avec Alexandre Troubetsky et la mazurka avec notre ami Loujin¹³ que j'étais toute heureuse de revoir et qui m'a chargée de mille amitiés pour toi. On a soupé à de petites tables, je me suis établie au sein de la colonie de Pavlovsky, et

à minuit la fête était finie. On a fait valser lady Londondery, et j'ai pensé à ce que tu nous dis de la disgrâce de toutes les nations comparées à la nôtre au bal.

Lundi nous avons eu la visite d'Alexandre et d'Arcadius, et nous avons savouré ensemble ta lettre de Baden. Le soir nous avons fait une visite aux Schevitch, où il y avait un jour de fête, et vraiment ces deux garçons n'y ont ouvert la bouche que pour me rappeler qu'il était temps de partir; mais en revanche, de retour à la maison et à notre table à thé, ils ont babillé et ri, et Alexandre a fait rire aux larmes jusqu'à Maman. Mardi nous avons assisté chez Nikita Troubetskoy à un charmant spectacle d'enfants, où j'ai été toute attendrie du tableau de l'amour et du bonheur domestique. Mercredi nous nous sommes reposés et nous avons mis la maison en ordre pour recevoir le lendemain, ma fête, une foule de monde de la ville, dont l'attente effarouchait Maman; mais tout s'est très bien passé. Le dîner a été excellent; nous avions pour convives Pouschkin avec sa femme et les Gontcharoff¹⁴ (toutes trois éblouissantes d'élégance, de beauté et de tailles inouïes), mes frères, d'Antès, A. Galitzin, Arcadie et Charles Rossett (on avait oublié Clément en ville dans les embarras du départ), Scalon, Serge Meschtsersky, Paul et Nadine Wiasemsky (ma tante était restée à Pétersbourg pour attendre mon oncle, qui n'est pas arrivé de Moscou) et Joukoffsky. Tu penses bien qu'à l'article des santés la tienne n'a pas été oubliée. L'après-dîner, en si bonne société, a paru très courte; à 9 heures sont arrivés les voisins Lili Zakharjevsky, les Schevitch, les Lacy, Lydie B'oudoff, les Troubetskoy, la comtesse Stroganoff, la princesse Dolgorouky (la fille du prince Dmitri), les Klupfell, les Baratinsky, Abamelek, Gersdorf, Zolotnitsky, Levitsky¹⁵ un prince Bariatinsky¹⁶ et le comte Michel Wielhorsky, ce qui a formé un bal complet et fort gai, à en juger d'après toutes les physiologies, si ce n'est celle d'Alexandre Pouschkin, toujours triste, rêveur et soucieux. Он своей тоской и на меня тоску наводит. Ses yeux errants, fauves et distraits, ne se fixent, avec une attention inquiétante, que sur sa femme et d'Antès, qui continue tout à fait les mêmes farces qu'autrefois, toujours cousu à Catherine Gontcharoff et lançant des oeillades de loin à Natalie avec laquelle il a fini pourtant par danser la mazurka, et c'était pitié de voir la figure de Pouschkin vis-à-vis, encadré dans la porte, silencieux, pâle et menaçant. Mon dieu que c'est bête!¹⁷ Quand la comtesse Stroganoff est arrivée je l'ai priée d'aller causer avec elle. Il s'y disposait en rougissant (tu sais que c'est un de ses отношения, servi-les) lorsque je le vois qui s'arrête tout court et se détourne avec humeur «Et bien?» — «Нет, не пойду, там уж сидит этот граф». — «Какой граф?» — «Д'Антес, Гекрен что ли!»¹⁸ — à propos de la comtesse Stroganoff, imagine-toi que Scalon s'est persuadé qu'il en est amoureux fou. A son arrivée je dansais une française avec lui; je sens sa main devenir d'un froid de mort dans la mienne; je le regarde avec étonnement; il était blanc comme un mouchoir et ne pouvait parler d'émotion. Il m'a avoué ensuite qu'il avait failli se trouver mal: admirer les efforts de la vanité flattée sur un esprit faible! qu'on parle donc des femmes! Elle en attendant fait très sérieuse la coquette avec Alexandre, но тут наша коза на камень. Au reste il a été charmant et a beaucoup dansé, en suivant tes conseils, je suppose, et causé convenablement. — Voldemar, beau, fier et altier, a daigné danser quelques françaises et se laisser choisir dans la mazurka. Michel Wielhorsky a dansé comme un fou et a été gentil au possible, et après le départ de tout le monde, il nous a encore longuement et agréablement entretenues, en fumant son cigarre. Adieu, mon bon et cher, cher André, je t'embrasse et t'aime avec la plus vive tendresse. Voldemar qui arrive à l'instant (9 heures) par la diligence du soir, t'embrasse aussi de tout son coeur.

Sophie.

Rappelle-moi au bon souvenir de Léon Salahoub.¹⁹ Mille choses affectueuses de ma part à Kirschbaum.

Sarskoe. Dimanche minuit, le 20 septembre 1836.

C'est moi qui remplace Sophie dans la correspondance nocturne; la beauté du temps et les *рошти* m'ont empêchée de t'écrire dans la journée, mon bon et cher André, après la messe, qui a duré jusqu'à midi, nous avons déjeuné comme cela se pratiquait devant toi et puis la splendeur du soleil, la douceur de l'air m'ont entraîné à la promenade que j'ai faite longue et belle avec enchantement, je n'avais pour compagne que Lise, Sophie galopait avec Voldemar. Rentrée à la maison, j'étais un peu fatiguée et l'heure du diner était tout au bout de mon délassement, le cher Joukovsky est venu partager notre modeste repas; à la vue d'une petite table à quatre couverts il a été un peu effrayé pour son appétit, mais je l'ai tranquilisé, et en dinant il a été très content de la bonne chaire qu'il a faite en redisant: «*вот я так люблю обедать*». Il a été charmant de sa gaieté enfantine; puis est arrivé la brillante Aurore aux doigts roses, réellement toute rose et jolie comme son nom.²⁰ Elle était venue nous faire une visite et nous dire adieu, elle part demain pour la Finlande attendre son promis,²¹ et puis, après la noce, partir avec son mari d'or pour l'étranger; tu la verras en Italie probablement; elle m'a promis d'être bonne pour toi; n'en deviens pas fou, comme tu le fais si souvent pour une jolie femme, et celle-là l'est beaucoup.

Mestchersky Serge nous est tombé sans que nous l'attendions, il avait diné chez les Baratinsky ou plutôt у Баратынских. Quand ils étaient tous partis Mme Sakargevsky, notre belle et bonne voisine, est venue prendre le thé avec nous et voilà qu'elle vient de nous quitter, et moi en regardant ma montre j'y trouve 12 h <heures> et pour ne pas manquer à ma parole je veux que demain le courrier emporte aussi une lettre de moi, Sophie ayant écrit la sienne déjà depuis hier, depuis avant hier.

Et à propos d'écriture et de lettre écrite la nuit je veux te gronder sérieusement, mon cher. Tu te vantes de ta digence et de ton exactitude et pour preuve tu me marques ta lettre à 4 h. <heures> après minuit; cette connaissance de temps que tu emploies à m'écrire au lieu d'être dans ton lit à dormir, empoisonne tout le charme et tout le bien qu'une lettre de toi produit toujours sur moi; ainsi, mon cher, défense expresse et faite très sérieusement d'écrire ta correspondance au delà de minuit, et encore, je suis trop condescendante; pour toi cela te fera du bien physique et à moi du bien moral, je serai moins inquiète et sans cela dieu sait combien je le suis. Tu me parles de ton désir de te séparer de ton compagnon, mais, mon ami, tu as tout à fait oublié sa destination auprès de toi. Ce n'est pas un simple compagnon ou camarade que je t'ai donné en lui, c'est un surveillant en cas de malheureuse nécessité, un remetteur d'ordre quand tu faisais trop de désordre, un réveillant de conscience quand tu te laissais entraîner ou trop oublier mes conseils et mes prières: voilà ce que je désirais qu'il fût pour toi. Et puis après, dans les moments d'isolement qu'il te soit agréable comme quelqu'un qui t'est attaché et à ta famille.

J'avoue que je ne vois pas sans frayeur ta vie mondaine de jeune homme, et pour guide Léon²² (je l'aime, je l'ai connu comme bon enfant), mais il m'a paru léger, et pour correctif à cette existence légère du monde il n'y a pas de mal qu'en rentrant à la maison tu retrouves un être qui te parlera raison, qui te dira ou plutôt te rappellera le but pour lequel tu as quitté ta famille et pourquoi elle souffre de ton absence. D'ici, de si loin je ne puis te rien prescrire, mon bon André, je te connais bon et sensible, je te laisse le maître d'en agir d'après ta raison et ton coeur, toutes les fois que tu les consulteras avec franchise je suis sûre qu'ils ne te tromperont pas et qu'alors tu agiras bien, mais il ne faut pas mentir ni à l'un, ni à l'autre. Je ne sais que te dire sur ton séjour à Baden et sur tes rapports avec son médecin; entre Copp et lui c'est à toi de choisir,

mais je ne sais, j'aime plutôt Copp et crois qu'il faudrait suivre ses ordonnances: la seule chose sur quoi j'insiste, c'est que tu ne perdes jamais de vue ta santé et que tout soit subordonné à cette idée: voyage, plaisir, curiosité. Il faut que ta première pensée soit à dieu et la seconde à ta santé, et celle-ci te ramènera à ta mère, à ta famille. Oui, mon cher fils, je te conjure que ce soit ainsi. Quelle part vive j'ai prise à tes joies, à tes plaisirs de Baden; comme tu nous les a représentés avec cette vérité sentie qui y fait participer ceux à qui on en parle. J'aime de tout mon coeur la chère Mme Smirnoff et suis sûre qu'elle nous paye de retour.

Ne va pas encore devenir le rival de Léon, tu parles et admires avec tant de complaisance ce bel astre Vanda.²³ Là-dessus je te dis un bonsoir et une bonne nuit. Je crois que tu as eu une indigestion de nos lettres adressées en Suisse, tu as dû en trouver une énorme pacotille chez Mr Sévérin. Il faudrait t'en tenir sevré pendant quelque temps pour qu'elles reproduisent le même effet sur toi que par le passé, car tu m'as tout l'air d'être blasé sur ce plaisir, ou bonheur, comme tu le disais. Adieu, mon bien cher André, je te serre contre mon coeur avec une tendresse extrême, t'embrasse comme je l'aurais fait si je te tenais auprès de moi; dieu! quand te tiendrai-je auprès de moi? Je te benis du fond de mon coeur et appelle sur ta chère tête toutes les bénédictions du ciel. Pense souvent à ton père, qu'il soit ton égide contre le mal et qu'il t'entraîne à tout ce qu'il y a de bon et de vertueux. Бог с тобою и с нами, мой милый Андрушка.

J'économise les paquets parce que tu ne les économises pas assez.

Ha обороте: A monsieur monsieur André de Karamzin à Baden-Baden, dans le grand duché de Bade, près Carlsruhe. Poste restante. В Баден-Баден, близ Карлсру.

13. E. A. Карамзина

29 сентября—1 октября (11—13 октября) 1836 г. Царское Село

Le 29 septembre 1836. Sarskoé Selo. Mardi à midi.

Nous devons t'écrire hier, mon bien cher André, mais Sophie m'a embrouillé les jours et les dates, tu sais que je suis sans mémoire et facilement distraite, tout cela est arrivé très heureusement, car nous avons le soir reçu ta chère et charmante lettre,¹ ou plutôt le petit manuscrit sur tes ascensions et descentes des montagnes, ce qui fait qu'il est bien plus agréable d'y répondre tout chaud que d'écrire le matin une lettre et le soir en recevoir et rester toujours pour y faire réponse; nous en avons deux dans ce moment datées de la Suisse, auxquelles nous devons réponse, car il est arrivé juste lundi dernier que nous t'avions expédié une lettre,² et le soir nous avons reçu la tienne de Zurich!³ Tu sais que je ne suis pas enthousiaste; donc je ne te dirai pas, comme ta soeur Sophie dit, que tes lettres sont sublimes, mais je les aime beaucoup: elles me plaisent et d'esprit et de style et de narration et de sentiment: je suis enchantée que les beautés de la nature agissent si puissamment sur toi; il n'y a qu'une seule chose qui manque et qui est beaucoup et qui se trouve si profondément exprimée dans les lettres et dans tous les sentiments de ton père, c'est le sentiment religieux qui donne tant de chaleur et de sublimité aux objets qu'on admire en vous ramenant toujours au créateur et en remplissant le coeur de la créature de tant de sentiments doux et reconnaissants. Oh! sois religieux, mon cher fils, sois-le beaucoup; c'est ce sentiment si pur, si sublime qui a rendu ton père si supérieur aux autres, qui avaient et autant d'esprit et plus, mais personne ne pouvait avoir une âme plus belle, plus suave que la sienne, et c'était l'amour de dieu, les sentiments religieux qui la remplissaient, qui l'ont élevée si haut.

Combien je t'aime, Andre, beaucoup, beaucoup; tu as tant de bon et même quelque chose d'aimable dans tes lettres, mais aussi ne pense pas que tout soit

ainsi, il y a des articles où je voudrais te battre, non seulement te gronder; par exemple, comment oses-tu me parler toujours, avec tant d'impudence encore, de boire du champagne à tout bout de champ: on t'a défendu une goutte de vin comme poison et toi tu t'accroches même au jour de nom de Lise, que tu baptises en jour de naissance, pour avoir le prétexte d'en boire; tu sais cependant qu'à la maison ce n'est que le privilège des aînés de la famille; puis tu veilles pour m'écrire; tout cela, vois-tu, si je te tenais près de moi, je te battrais, je te donnerais un coup de poing, comme Salahou⁴ pour l'avoir éveillé pour admirer la belle lune sur les belles montagnes; et puis je t'embrasserais pour le plaisir que me font tes lettres; et puis je te serrerais sur mon cœur pour le bien que tu lui fais en me disant des choses tendres, si douces, si douces à entendre; quelle douce chose que la tendresse des enfants, mon cœur fonde à ses pénétrants rayons. mais ce n'est pas chose fréquente; tes lettres me font cependant toujours cet effet et je t'en remercie.

Voilà déjà une page de griffonnée et je pensais en me mettant à écrire qu'il me serait difficile de remplir quelques lignes, ayant déjà expédié une lettre à la bonne Mme Smirnoff en réponse à celle qu'elle a écrite à Sophie,⁵ toute remplie de détails sur toi et faisant ton avocat auprès de moi; crois-tu qu'il en ait besoin, penses-tu qu'il y en ait un meilleur que toi-même? Tant que j'ai confiance en toi, en ton cœur et tes principes, mon ami, tout ce que je puis faire, je le ferai, et de même pour tous mes enfants, je suis et fais la difficile parce que je crois devoir le faire, vous êtes jeunes, et je tâche de vous faire prendre de bons plis, de bonnes habitudes; je suis comme une sentinelle fidèle qui veille sur vous et sur ce qui vous appartient et tâche d'empêcher la dilapidation. J'ai dit à Mme Smirnoff, comme à toi, que ce qui regarde Kirschbaum, tu feras comme tu penses pour le mieux, mais tu n'envisages pas sa présence auprès de toi sous le point de vue comme nous l'entendions à ton départ, comme conservateur de santé, de morale et d'argent, s'entend comme bon conseiller pour tout cela. Combien je me fâchais contre la pluie, contre la neige, contre le froid qui t'empêchaient de jouir en plein des beautés qui t'entouraient et combien j'ai peur en lisant tous ces détails, il n'y a que ces mots magiques de «je me porte parfaitement», qui me rassurent, j'ai peur de tout, et de tes longues courses, et de ta mauvaise vue, qui peut te jouer un mauvais tour au milieu de ces chemins si difficiles, en un mot, en lisant tes lettres je suis rouge, je rie, je pleure, je me fâche et par-dessus tout je voudrais te tenir auprès de moi pour t'embrasser. Pour nous depuis huit jours nous avons un temps radieux, tu connais et tu aimes tant nos belles journées d'automne! Eh bien elles ont été magnifiques; aujourd'hui le ciel est brouillé, quoique l'atmosphère soit bien agréable, mais ces images font peur: nous qui, séduites par la beauté de ces derniers jours, voulions pousser jusqu'à la mi-octobre notre séjour ici, je crains ne pouvoir réaliser ce projet; il est si triste d'aller s'enfermer dans la prison d'hiver!

Les Viasevsky, les Valoueff ont diné chez nous samedi, ces derniers ont l'air heureux, quoique Marie ait été très souffrante, très pâle et très abattue; elle a dû quitter le dîner pour faire ce que l'on fait sur le bateau à vapeur, quand on a le mal de mer. Les dames et Valoueff sont partis à 10 h <eures> après avoir pris le thé, et le prince Pierre et Paul⁶ sont restés jusqu'à hier matin qu'ils sont partis par la diligence à 9 h <eures>; tes frères et Arcadius ont aussi passé la journée et le cher Joukovsky; le soir la comtesse Natalie⁷ est venue embellir par sa présence notre réunion; si tu étais ici je suis sûre qu'il y aurait un *отношение* entre vous; pour Alexandre c'est peine perdue, il ne sait pas en profiter. Adieu, mon bien cher Андрияшка; dis-moi si tu n'as pas eu d'indigestion de nos lettres, en ayant trouvé tant chez Mr Severine, qui a écrit à ton oncle qu'il en avait une pacotille et qu'il ne savait qu'en faire, pensant que tu ne viendrais plus les chercher. J'ai des angoisses en pensant à l'horrible choléra, aux maudites quarantaines et peut-être à l'impossibilité d'aller en Italie. Dans tous les cas, mon cher, pense à ta

santé, but de ton voyage, et choisis en conséquence ton séjour d'hiver, et pour le moment oublie le plaisir. Bonjour, à peine je conduis ma plume, je suis fatiguée.

J'oubliais de te dire que dimanche tout le monde, commençant par la cour, et jusqu'au dernier manant sont allés voir l'essai des voitures à vapeur sur le chemin de Pavlovsky.⁸ Sophie, qu'aucune considération n'arrête quand il s'agit d'une cavalcade, était allée faire la sienne, et moi, Lise et Mme Zacharjevsky, après une promenade dans les jardins et une visite chez la princesse Dolgor.<ouki> pour y chercher le prince Galitzin, que nous n'avons pas trouvé, parce qu'ils étaient tous à cette fameuse réunion: nous avons pris notre parti d'y aller aussi, aussitôt dit aussitôt fait; nous nous sommes dépêchées de rentrer, de commander la calèche et nous sommes arrivées juste pour le dernier essai; il n'y avait plus du tout de beau monde, mais cela ne nous a pas empêchées de voir arriver les 4 voitures, partagées en deux équipages, chaque cargaison ayant une voiture fermée et une ouverte qui ne font qu'un, il n'y avait pas de vapeur, chaque équipage était traîné par deux chevaux à la file, рыем, dans chaque équipage il y avait à peu près 100 personnes, les chevaux allaient au galop, c'était un essai pour faire voir la facilité et la légèreté de ce transport, on dit que pour la mi-octobre tout sera prêt et qu'on ira déjà par la vapeur; c'est bien intéressant. Comme c'était joli à voir, un temps magnifique, une foule de monde bigarrant les deux chemins qui menaient au chemin de fer, la foule, chose si peu commune chez nous. On prétend que les marchands de Moscou demandent avec instance à l'empereur de permettre à leurs frais la construction d'un chemin de fer de Pétersb.<ourg> à Moscou; et la pauvre chaussée! L'empereur, grâce au ciel, va beaucoup mieux, mais il est encore faible et son bras en écharpe, ce qui fait qu'il ne paraît pas en public mais il va beaucoup promener en équipage avec l'impératrice; j'ai eu le gignon de ne pas les rencontrer une fois.

На обороте: À monsieur monsieur André de Karamzin à Baden-Baden, dans le grand duché de Bade, près de Carlsruhe. Poste restante. В Бад-Баден.

14. А. Н. Карамзин

20-е числа сентября (ст. ст.)—1 (13) октября 1836 г. Петербург

Bonjour, mon bien bon et bien cher André, que fais-tu? Que vas-tu faire en Suisse? Que t'ont dit ses montagnes, ses vallées? que t'a dit cette nature profanée par tant de louanges impuissantes, par tant de chants durs et sans harmonie, par tant d'encens impurs et grossiers, que t'a-t-elle dit? frère! a-t-elle souri à tes méditations douces et qui reposent et dilatent un cœur qui sent? a-t-elle fronché ton front à l'exemple de son front haut et sureté? Es-tu heureux, frère? Je serais envieux de toi si je ne t'aimais pas si fort, si je ne savais pas jouir de tes jouissances. Le 17 nous avons eu chez nous à Tzarskoé grande soirée, mais probablement que Sophie t'en a déjà fait les honneurs avec tous les détails. Quant à mon existence ici elle est si dépourvue d'événements, si pâle et si monotone que c'est pitié que d'en parler. Je passe les 3/4 de mon temps avec Arcadius, je sers la patrie dans la personne de ma chancellerie, je vais quelquefois chez les Pouschkin,¹ souvent chez les Viasemsky qui demeurent à la Machovoi.² A propos, tu ne sais peut-être pas que mon oncle et les Valoueff sont aussi arrivés il y a de cela 2 jours. Marie n'a pas plus changé que son mari, du moins pour la figure. Il me semble qu'elle est devenue tant soit peu plus raisonnable et Valoueff tant soit peu moins. Tant mieux: ils avaient tous deux grand besoin de se prendre l'un à l'autre leurs excès respectifs pour suppléer à ce qui leur manquait respectivement. Они теперь, что называется, совершенно порядочные люди. Pour ma tante et son fauteuil devant la cheminée il n'y a rien de changé du tout. Paul est devenu jeune homme, et Nadine donne

des espérances de devenir un jour jolie personne. Elle a beaucoup embelli et sa taille est devenue moins large de quelques pieds, quoique sur la masse cela ne paraisse encore que faiblement. Mon oncle gronde toujours au sein de sa famille. Il a été souffrant à Moscou mais se porte maintenant dieu merci bien.

30 septembre, mercredi.

La page précédente a été écrite il y a de cela quelques jours mais je ne sais pas au juste lequel, c'est pourquoi je n'y mets pas de date et depuis bien des événements m'ont séparé de toi et ont interrompu mon bavardage: j'ai fait des courses à Tzarskoé, des courses chez les Lutzerod à la campagne, j'ai fait beaucoup l'aimable, et l'on me plaisante sur une foule de personnes, comme cela n'arrive toujours quand je me mêle de faire le gentil comme une personne naturelle. Hier encore j'ai été à une soirée musicale chez Ekhern où l'on m'a présenté à Mme Souchozanet³ chez laquelle je vais vendredi à une soirée dansante. A cette occasion elle m'a dit qu'elle avait vu mon portrait à l'exposition et qu'il me ressemblait infiniment, sur quoi je lui ai dit que le portrait était en effet très ressemblant, mais que c'était le tien. Passant de là à un examen de l'exposition je lui dis qu'il y avait là de très vilaines choses entre autres le portrait d'une marchande qui n'avait pas figure humaine. «Ahl ouï! — s'écrie-t-elle, — d'une vieille femme, n'est-ce pas comme c'est délicieux!» Voyant qu'il n'y avait pas moyen de nous entendre je répondis: «Oui, c'est charmant» — et je passai à un autre sujet de conversation avec cette facilité et cette grâce qui me caractérisent. Je causai encore avec la fameuse princesse Véra,⁴ qui m'a fait ses yeux chinois comme d'ordinaire; puis avec Mme Solovoi⁵ avec laquelle j'ai renouvelé connaissance et qui a cela d'avantageux que l'on n'est pas embarrassé de lui dire toujours des choses spirituelles, tout ce que l'on dit est toujours assez banal, avec cela elle n'est pas du tout ennuyeuse. J'ai encore fait 2 doigts de belle conversation avec la comtesse Fiquelmont⁶ qui te fait dire bien des choses, et Mme Elisa qui faisait des efforts inouïs pour sauter hors de sa robe.⁷ Enfin je me reposai dans le cercle Gontcharoff⁸ et de là je me rendis à la maison et dormis une bonne nuit après avoir joui de l'admirable talent d'un nouveau violon, dont j'ai oublié le nom (Artaut^a)⁹ et d'autres morceaux instrumentaux et vocaux.

J'ai été hier matin à l'exposition avec Arcadius, où ton portrait fait un très bel effet, et où au milieu d'une foule d'horreurs il y a de très jolies et de très belles choses. J'ai diné hier 3-me^e chez les Valoueff (ma tante et sa famille étant allé chez les Lutzerod), et j'ai vu avec plaisir que le couple en était encore aux petites gentilles, aux regards, aux brouilles, aux agaceries... à la lune de miel enfin. Je vais aujourd'hui chez les Pouschkin passer la soirée. Voilà assez de détails sur le côté dissipé de ma vie. De ce côté là comme tu le vois je ne manque de rien: il semble que je suis un jeune homme aisé, ami de plaisir et de la dissipation, ne connaissant pas le souci, ni l'ennui aux ailes de plomb. Pas du tout, retournous ma vie, voyons son autre côté: le jeune homme en question est sous le charme du doux sommeil de la jeunesse, du sommeil qui répare les forces, qui repose l'esprit inquiet et qui berce le cœur de ses plus douces espérances, de ses plus doux souvenirs; tout à coup le jeune homme se sent violemment secoué par une main grossière, c'est celle de son valet de chambre. Adieu, sommeil! adieu, rêveries! la mauvaise humeur et l'entêtement brut arrivent: le jeune homme ne veut pas se lever, on le secoue encore, il se fâche, il revient la risée de son serviteur, il se lève enfin. Tout endormi, la bouche ouverte par un dégoutant baillement il se met à sa table et parcourt et résume des papiers embêtants. Il s'habille et va courir d'un ennui à l'autre jusqu'à 1 ou 2 heures de l'après-midi. Il vocifère, lit et se promène jusqu'à l'heure du dîner; alors la faim le prenant il cherche où il peut

^a *Вписано позднее.*

dîner car il n'a pas de quoi le faire à ses propres frais. Quelquefois, il se trouve un dîner chez ses parents ou connaissances, quelquefois pas, alors il ne dîne pas, il se dispute avec ses créanciers, il ne peut arranger de vente pour ses chevaux. Le soir il rentre tard de quelque soirée, de quelque opéra où il a donné son dernier sou soit pour la frisure, soit pour le billet ou autre chose dans ce genre. Il a faim, il demande quelque chose à manger, il n'a rien, il se couche. Le lendemain cela recommence. Voilà l'autre côté, voilà le revers de la médaille. Sacroventromento tchortol

1 octobre.

Aujourd'hui est le premier jour d'un mois dont la fin verra peut-être le traînage établi et aujourd'hui il faisait beau et chaud à se lécher les doigts. Oh! vicissitudes de la destinée humaine! En général l'automne dont nous sommes affligés cette année est fort beau, beaucoup plus beau et plus chaud que l'été.

См. в основном тексте, стр. 118—119.

15. С. Н. и Е. А. Карамзинны

18—20 октября (30 октября—1 ноября) 1836 г. Петербург

С. Н. Карамзина

Pétersbourg, 18/30 octobre.

Avec quelle joie, quel ravissement, quelles émotions vives et diverses j'ai lu ta lettre de Chamouny,¹ mon bien cher André. Combien cette date de Montreux était nécessaire pour nous faire affronter sans terreur ton voyage de la Mer de Glace,² comme on assiste à un drame, dont on sait que la fin sera heureuse, et pourtant on ne peut s'empêcher de trembler parfois à en perdre la respiration: ton récit est si animé, si plein de feu qu'on assiste avec toi à toutes ces scènes sublimes de la nature et que l'on conçoit avec orgueil les nobles sensations de ton âme. «Heureux âge! — disait hier Maltzoff quand je lui en parlais, — heureux âge où l'on sent si vivement, где душа готова на порывы, et heureux André de voyager à cet âge-là!» Я обиделась за тебя, de ce qu'on te soupçonnât capable de ces élans-là seulement par jeunesse: malheureux celui qui, à 29 ans, n'a plus qu'un sourire pour l'enthousiasme de tout ce qui est grand et beau: Papa n'était pas ainsi! Et que tu es bon, gentil, touchant de nous écrire des lettres si délicieusement longues et détaillées, comme si le soir tu rentrais dans ta famille avec le besoin de lui communiquer tout ce qui t'a ému, occupé, amusé. Oh, tu nous fais bien rire aussi quelquefois, comme cette conversation avec les Anglais: c'est charmant, et cette question sur la langue russe n'est-elle pas la plus jolie comme la plus naïve des épigrammes!³

Les Wisemsky et les Valoueff ont voulu aussi entendre ta lettre hier, après le dîner du dimanche qu'ils avaient fait chez nous «selon l'usage antique et solennel», ils te font dire mille choses tendres; но воля твоя, le bonheur a une mine bien ennuyeuse et bien inanimée. Le soir Marie a donné un thé chez elle; il y avait les inévitables Pouschkin et Gontcharoff, Salahoub et mes frères. Nous n'avons pu y aller parce que nous avions du monde: Mde Ogareff,⁴ les Comaroffsky,⁵ Maltzoff et un petit Dolgorouky,⁶ l'ami des Rossetti, assez insipide personnage. Avant minuit Salahoub est arrivé chez nous, la figure toute assoupie, et nous racontant que c'était chez les Valoueff la soirée des sept dormants,⁷ que les maîtres de la maison baillaient à qui mieux mieux, et avaient fini par renvoyer leur monde, tout endormi aussi, pour aller se coucher. Et voilà ce que sur cette misérable terre on appelle le bonheur: allez donc soupirer après et vous désoler de ce qu'il vous ait oublié dans sa ronde! Non, quand je vois les heureux de la terre, moi je m'ennuie, remède souverain contre le mal de l'envie. A propos, Nicolas

Meschtersky est promis, il a enlevé d'assaut son Alexandrine: ⁸ en voilà encore un qui dormira par là-dessus. Tu vois que nous avons repris notre train de ville, nos soirées, où dès le premier jour sont venus reprendre leurs places accoutumées Natalie Pouschkin et d'Antès, Catherine Gontcharoff, flanquée d'Alexandre, et Alexandrine d'Аркадий, et Wisemsky vers le minuit et Wielhorsky ⁹ une fois, presque par distraction, et le bon Scalon, et l'incohérent Salahoub, и всё попрежнему, а только нет Андрея, и потому еще побесцветнее!

C'est avec peine, avec regret que j'ai quitté la froide et pure atmosphère de Zarsko Selo; la veille encore de notre départ, le 13/25 octobre, j'y ai fait à cheval une promenade délicieuse, j'ai soupiré en y laissant, outre les beaux gazons, beaucoup de buissons, si ce n'est d'arbres verts; et le lendemain, à notre réveil, tout était couvert de neige, pour rendre le regret impossible (ou ridicule), et depuis que nous sommes ici il fait un temps affreux, neige, pluie et crotte, pas moyen de sortir; j'en ai mal à la tête, un rhume de cerveau et de poitrine, et par conséquent beaucoup d'humeur, tandis qu'à Zarskoë je n'ai pas été malade une fois, malgré les mille soi-disant imprudances que j'y faisais par jour.

A notre arrivée ici nous avons trouvé Alexandre aux arrêts, par suite de la grande parade, dont je t'ai parlé, et où l'artillerie à cheval avait tardé. Ayant vu dans le приказ, что если время дурно, парад отменяется, они за благо рассудили возвратиться в казармы, когда пошел мелкий дождь, et toutes les troupes passaient déjà devant l'empereur, quand on les a envoyé chercher. Aussi Ganitcheff a été mis aux arrêts, ce qui, je crois, a consolé Alexandre des siens. Il est si drôle, Alexandre! Maman, en lisant dans ta lettre: «Pendant cinq jours je n'ai pas diné, seulement déjeuné et soupé», lui dit: «C'est comme toi». — «Oui, — répond-il, — avec la différence que je n'ai ni déjeuné, ni soupé».

Il faut encore que je te raconte nos derniers jours à Zarsko-Sélo. D'abord, vu l'absence des régiments, ils ont été plus calmes et plus solitaires que jamais, nous n'avons vu que Lili Zakharjevsky et le bon Joukoffsky (qui, par parenthèse, m'a fait cadeau d'une charmante lorgnette, avec chaîne et anneau, accompagnée d'une lettre burlesque, où il me dit qu'ayant reçu de la nature deux beaux yeux, je ne vois pourtant rien, et qu'en approchant des gens pour les considérer, je les touche de mon nez et quelquefois de mes lèvres, en sorte qu'on croit se mettre en contact avec ma bouche, lorsqu'on attrape tout à coup le bout enflammé d'un paquitos et l'on se dit: «Je n'étais qu'un animal» ¹⁰). — В воскресенье был на нашей улице праздник; il y avait spectacle au théâtre Chinois, ¹¹ et on nous a envoyé des billets de loge, en commun avec tous les habitants de Zarskoë et de Pavlovsky. Mde Schevitch m'avait conseillé un costume très simple, vu, disait-elle, que «nous autres ne sommes pas du souper à la cour» et j'ai eu la sottise de suivre ce conseil. Serge Meschtersky vient nous dire, déjà au moment de partir, qu'il y aura bal et qu'on a envoyé chercher 50 officiers à Pétersbourg: plus moyen de se rendre élégant! Nous arrivons au théâtre, il était radieux de lumière et de parures, les plus belles dames de Pétersbourg couvertes de fleurs et étincelantes de diamants. Cela faisait le plus joli effet du monde quand toute la société s'est levée pour saluer les souverains à leur entrée dans la loge. On donnait deux farces: «Etre aimé ou mourir» ¹² (délicieusement joué par Paul Minet ¹³ et une nouvelle actrice, Mlle Varlet, ¹⁴ qu'on trouve ressembler à Lise Boutourlin, et qui a beaucoup de succès), et «Le Conseil de discipline», ¹⁵ caricature de la garde nationale. Dans l'entr'acte on est venu m'engager au bal, avec Lili Zakharjevsky, qui était aussi dans notre loge. Maman n'a pas voulu y aller puisqu'on ne l'avait pas nommée; mais elle a éprouvé pour ma toilette un mouvement de consternation. J'avais un peu l'air d'une femme de chambre; c'est égal, je me suis amusée et de plus l'empereur m'a parlé (notez qu'il ne le fait jamais!). On a commencée par danser deux françaises (moi l'une avec Gaitzin, ¹⁶ l'autre avec Golovin ¹⁷) et puis on est allé souper: j'avais pour voisin Budberg, ¹⁸ l'aide de camp de l'empereur, qui m'a parlé de sa rencontre avec toi à Hambourg. Après le souper, comme on passait de nouveau dans le salon

de danse, je me suis reculée pour faire place à l'empereur, il me salue et s'approche de moi: j'avoue que j'ai rougi jusqu'aux oreilles, surtout parce que notre conversation arrêtaient en chemin toute la société. «Quand avez-vous monté à cheval?» — «Ce matin, sire». — «Je vous rencontre très souvent». — «C'est que j'ai du bonheur: jamais je ne monte sans rencontrer votre majesté». — «Est-ce vous que j'ai vue un de ces soirs?» — «Oh non, je ne monte plus le soir». — «Je dis le soir pour moi, qui avais déjà fini mon dîner, entre trois et quatre heures». — «Alors c'était moi». — «Vous aviez deux cavaliers?» — «C'était mon frère et mon cousin Wiasemsky». — «Ahl! je ne les avais pas reconnus. Vous faites très bien de monter à cheval: c'est un excellent exercice». — «J'ai appris avec joie que votre majesté l'avait déjà repris». — «Oui, mais cela ne va pas encore bien: ce bras en écharpe, voyez-vous, m'empêche de gouverner le cheval». — «Et bien?» — voilà tout, ce n'est pas plus intéressant que cela, mais c'est toujours de l'extraordinaire pour moi qui n'avais jamais entendu le son de sa voix. Après souper j'ai encore dansé une française avec Alopeus¹⁹ (le seul officier de hussards qui se trouvât là) et la mazurka avec Galitzin, le fils du prince Dmitri, garde à cheval.²⁰ Il m'a répété que son père t'aimait beaucoup, mais néanmoins il n'est pas venu nous voir. Maman lui a envoyé ta dette par Wiasemsky. On a également le reçu de Mr Toussaint. — Adieu, mon bien cher André, je t'embrasse et te chéris mille fois plus tendrement que je ne peux dire. Quelle idée de croire que je t'en voudrais pour Kirschbaum!

Sophie.

Е. А. Карамзина

20, mardi matin.

Bonjour, mon cher, hier ou avant-hier justement il fut beaucoup question du «Современник»; jamais tu ne m'as dit que tu l'aies reçu, et cependant le prince Pierre te l'a envoyé; je lui ai donné pour cela l'exemplaire que tu t'es approprié toi-même; ²¹ je tâcherai de pouvoir t'envoyer le 3-me volume qui a paru dernièrement, ²² que tout le monde trouve supérieur aux autres, et qui devra rendre sa popularité à Pouschkin; je ne l'ai pas encore eu, mais on nous en a lu de belles choses de l'éditeur, et puis de jolies de Viasemsky, et puis des folies sans nom de Гоголь «Нос»; Sophie est indignée et moi j'en ai ri sans trouver qu'il y ait je ne dis pas du sens commun, le fantastique peut s'en passer, mais faut-il qu'il y ait quelque vraisemblance pour l'imagination; j'attendrai que tu sois à demeure pour te le faire parvenir, j'espère que tu me diras déjà dans ta première où Gouguert ²³ t'ordonnera d'aller, si par malheur on ne peut aller à Rome. Je te supplie, cher André, de ne plus quitter tes laines jusqu'à ce que les médecins, s'entend Gouguert ou Kopp, te le permettent, car je pense bien que c'est à cette heureuse précaution que tu as dû de pouvoir hasarder toutes tes prouesses dans les montagnes, sans en trop souffrir. Il me paraît, mon cher, que ta pipe joue un grand rôle dans ton existence vagabonde, que c'est toujours le premier objet auquel tu penses, le premier que tu trouves toujours sous la main et qui te sert quelquefois de canne et toujours le premier dans tes sollicitudes; sur ce je conclus que tu ne reviendras pas moins fumeur que tu n'es parti; cependant je doute que ce soit du consentement de la faculté. Encore une fois, ne fais rien de ce qui t'est défendu par le médecin; ce serait bien mal à toi d'en agir autrement.

Je joins ici des billets doux qui sans doute te feront plaisir, tu en es friand, des lettres de change pour trois mille roubles et un tout petit de cent r. que je t'envoie comme ordinaire offrande quand tu étais sous le toit maternel, pour le 24, jour de ta naissance, et pour ton jour de fête; je n'ai pas voulu t'en léser parce que tu étais éloigné, cela te fera plaisir comme souvenir et comme illusion agréable. Je te félicite sur l'un et l'autre jour, et je me félicite aussi

sur le bonheur du jour de ta naissance; que la bonté divine te comble de tous ses biens les plus précieux et qu'elle te conserve sain^a de coeur et d'âme, autant que le comporte l'humanité, et surtout qu'elle t'accorde le bonheur de l'adorer dignement; de tous ces sentiments il m'en reviendra un revenant-bon; que sa bonté extrême te ramenne heureux dans ta patrie et au sein de ta famille qui te chérit, et de ta mère qui prie pour toi tous les jours avec ferveur le donateur de tous biens. Je suppose qu'à la réception de celle-ci tu te sépareras de suite avec ton compagnon; alors marque-moi tous les arrangements pécuniaires que tu auras faits avec lui.

Adieu, mon cher et bien-aimé fils, je te serre contre mon coeur avec une vive tendresse, te bénis en appelant aussi sur toi la bénédiction de ton père adoré; celle-là doit être efficace pour tout ce qui est bon; целую тебя нежно. А прогос. Прошу тебя возвратиться к русской корреспонденции; все меня бранят за то, что ты пишешь по-французски; я сама нахожу, что письма русские оригинальнее и милее.²⁴ J'ai reçu de Catherine des nouvelles sur son mari qui me laissent de l'inquiétude d'après ce qu'Arendt en a dit sur un dérangement de son bas-ventre; dieu donne que celles que j'attends soient meilleures; ne me dis rien là-dessus car Catherine lit toutes tes lettres; on les lui envoie au fur et à mesure. Encore une fois, cher André, adieu jusqu'au prochain courrier.

На обороте: Monsieur monsieur André de Karamzine à Bade-Baden, grand duché de Bade, près Carlsruhe. Poste restante. В Баден-Баден.

16. В. Н. Карамзин

28 октября (9 ноября) 1836 г. Петербург

Petersbourg, 28 octobre.

Oh! il y a bien longtemps, bien longtemps que je n'ai causé avec toi, mon bien bon et bien cher André. Au reste une semaine avant mon départ de Lotochino (je suis parti le 3 d'août) je t'ai adressé une longue lettre, une lettre toute de coeur, d'épanchements, de confidences. Eh bien! tu ne l'as pas reçue à ce qu'il paraît, car tu n'en a pas fait mention dans les tiennes et cependant je t'avais adressée à Bade-Baden, où tu devais te trouver alors. Dernièrement, quand toute la famille t'a écrit, moi je n'ai pu le faire à cause d'une répétition que j'avais en vue et qui a été fort brillante pour moi, soit dit en passant. M'en voilà débarrassé et je suis à toi, cher André. Il y a 22 ans que tu vois le ciel au-dessus de toi! Oui, je te félicite d'être né et c'est du fond de mon coeur, car si tu n'étais pas né tu n'aurais pas aspiré ces jouissances si pures, si idéales sur les sommets glacés des montagnes ou bien dans les chaudes vallées de l'Helvétie — de ces jouissances que je ressens, par ricochet, en lisant tes lettres, de ces jouissances qui font battre mon coeur, qui enflamment mon imagination, de ces jouissances que le coeur glacé du Russe ne comprend qu'imparfaitement avant de les avoir goûtées — de ces jouissances enfin qui lui ouvrent les yeux sur la difformité de sa patrie. Oui, je conçois l'austère amour du Suisse pour l'austère et fière beauté de son pays; je conçois le voluptueux attachement de l'Italien pour son voluptueux climat, pour son ciel sans tache — pour le parfum embaumé des orangers; je conçois l'exaltation fanatique de l'Espagnol pour son brûlant pays, pour ses préjugés, pour sa liberté et les institutions qui la garantissent: je conçois même l'amour jaloux de l'Anglais pour sa patrie, pour son commerce, pour son chemin de fer, pour sa flotte, mais je ne conçois pas l'amour stupide du Russe pour son plat pays, pour ses marais,

^a Далее вырваны два слова.

pour sa boue, pour des lois qui n'existent pas, pour une tyrannie importune, pour des coutumes déracinées par la main du Grand,¹ pour une nationalité en lambeaux. Viendra un temps cependant, où nos enfants comprendront qu'on peut aimer la Russie.

Trève de politique! Mon existence, cher André, est livide à force d'ennui, je m'embête à m'avaler 2 langues si je les avais à ma disposition. L'université et ma chambre, voilà où l'on peut toujours me trouver — j'ai en horreur tout le reste. Car, vois-tu bien, des opinions qu'il faut toujours refouler, un amour qu'il faut toujours chercher à étouffer — cela rend la vie à charge. Et puis, joins à tout cela une foule de désagrémens domestiques, de l'injustice peu méritée de ma part, et tu comprendras que ce ne sont pas des phrases dénuées de sens et des idées sans conviction. Maintenant que Catherine est encore à la campagne, que toi tu es bien loin, bien loin, je ne sais vraiment sur laquelle des personnes présentes reporter l'océan d'amour que je ressens pour vous. J'aime aussi Alexandre, il est vrai, car il est bon, généreux, loyal, mais je ne trouve pas dans son coeur cette chaleur vivifiante dont brûlent les vôtres et que je comprends si bien. Sophie t'aime beaucoup trop pour pouvoir donner à un autre un petit coin de son coeur, et moi je veux qu'on me paie avec la même monnaie, de plus elle est égoïste, frivole. — Lise est une bonne fille qui a beaucoup de mauvais en elle et qui n'est encore rien. Quant à Maman... Ah! si tu avais reçu, cher André, ma dernière lettre, tu aurais vu que pendant mon séjour à Lotochino, je suis devenu fou amoureux de Marie Mestchersky. En vérité il est difficile de voir réuni en une seule personne tant de beauté, de grâce, d'esprit, d'originalité et de coeur. Et revenu à Pétersbourg longtemps encore j'ai pensé à elle, longtemps encore ma pensée s'arrêtait avec jouissance sur cette image chérie que je croyais gravée à jamais dans mon coeur. Eh bien! mon cher, je ne sais comment, mais le souffle d'un vent inconnu a changé en brasier ardent l'étincelle d'amour qui brûlait encore dans mon âme pour Marie Narichkine² — son souvenir l'a presque emporté sur celui de Marie Mestchersky — maintenant c'est un combat à mort, un combat décisif entre elles et ce tumulte m'étourdit et dessèche mon coeur. J'aurais voulu m'endormir pour toujours < dans > mon amour, les voir éternellement toutes deux en rêve. Car comment appelleras-tu le sentiment que j'éprouve? C'est de l'amour, mais il est pur! Tu sais aimer, cher André, et tu comprendras ce que je souffre. Mais laissons-en là ce sujet. Je traduis à présent un roman de l'anglais en français, car je veux à tout prix avoir de l'argent, je t'écrirai si cela me réussit.

Mes études vont très bien, j'ai passé tous mes examens avec le succès le plus brillant, surtout celui de philosophie. Le professeur³ m'a serré la main en me disant que si je continuais à être aussi d'ligent, je parviendrais loin dans la carrière scientifique. C'est flatteur et cependant le compliment n'a pas produit beaucoup d'effet sur moi. Il faut que je te raconte une épisode de ma vie universitaire. Nous avons un professeur de Droit Romain nommé Schneider.⁴ Cet homme arrive une fois en classe d'assez mauvaise humeur. Il y était déjà quand je suis venu avec Wassiltchikoff⁵ — il ne dit mot — entrent encore 6 étudiants — le voilà qui s'écrie d'une voix tonnante en mauvais russe: «Чтоб профессор не ждал бы студентов, чтоб все тут были, когда он приходит». Le ton dans lequel il prononça cet arrêt terrible était fort insolent. Sur ce nous nous concertons, une dizaine d'étudiants, et quand le professeur descend de sa chaire, nous commençons à taper des pieds et à chuter comme des enragés. L'histoire a fait grand bruit. Nous < nous > attendions à une sévère réprimande et cependant l'affaire s'est endormie d'un profond sommeil. Il y a quelques jours de cela que ce même professeur en traversant la Néva en bateau avec sa femme et ses belles-soeurs est allé compter les grains de sable au fond de la rivière, et toute la famille est restée pendant 8 minutes dans le liquide glacial, jusqu'à ce qu'une chaloupe descendue du bord ne soit venue repêcher le poisson romain

et sa nichée. J'espère que voici un jugement de dieu! De grâce, réponds-moi, cher André, et adresse-moi la lettre nommément. Adieu, bien aimé frère, je t'embrasse, tu peux t'imaginer, je crois, comment, et te prie de garder un souvenir — un petit bout de ton cœur pour

Voldemar.

P. S. Dis, je t'en prie, à Kirschbaum, s'il est encore avec toi, que la lettre qu'il m'a écrite a été immédiatement expédiée à son beau-frère Rein,⁶ avec un billet de moi. Remercie-le de ma part pour l'aimable épître et pour le souvenir qu'il me conserve. Je lui serre bien tendrement la main. Je te demande un cadeau, cher André: apporte-moi du papier de poste avec mon chiffon. Ce n'est pas ruinant! Je ne puis me décider à finir. Adieu encore une fois, mon bon André, je t'embrasse encore une fois et t'aime — 4 pages ne suffiraient pas pour t'exprimer combien.

17. С. Н. Карамзина

3 (15) ноября 1836 г. Петербург

Oh oui, bien cher André, c'était un beau jour que celui d'hier, et un grand bonheur de recevoir enfin tes deux charmantes lettres de Baden¹ (toujours charmantes, entends-tu, et poétiques, quoique dans un genre tout différent, avec une physionomie plus calme que les précédentes; cependant tu as su y mêler quelques émotions, et à défaut de dangers il y avait des maladroites!). Merci pour ma part de tout ce que tu me dis de tendre et de reconnaissant; je n'ai pas grand mérite à être exacte avec toi, j'en suis amplement récompensée par le plaisir que tu m'en témoignes et le bonheur avec lequel je lis tes chères lettres. Hier matin en rentrant d'une longue visite chez les Opotchinin, où il a été beaucoup question de toi, comme tu le verras plus tard, j'ai trouvé Maman tenant à la main tes deux épîtres, la physionomie toute émue et les yeux humides (pauvre Maman! elle avait déjà tant pleuré et s'était si cruellement tourmentée depuis dix jours, au point de faire attention à des rêves, à des présages, et moi encore qui me suis avisée pendant ce temps-là de briser sur, ou plutôt au-dessus de ma tête une grande glace, qui a eu la bonté de ne pas me tuer: tu sais qu'un miroir brisé est un pronostic de malheur; aussi mon premier mouvement, après l'étourdissement du choc, a-t-il été de fondre en larmes parce que le miroir se brisait juste comme nous n'avions pas de tes nouvelles. Alexandre, témoin et très effrayé de cet accident, me grondait sérieusement de ne pas songer à ma tête et de pleurer le miroir). Je te disais donc que Maman lisait tes lettres (jouissance qu'elle savoure longuement seule avant d'en faire part à la famille); force me fut d'aller m'habiller pour le dîner; et en rentrant dans le salon j'y trouvai Аркадий, tout heureux de sa lettre à lui, et André Mouravieff, avec qui nous sommes, je ne sais pourquoi, les meilleurs amis du monde; il me baise les mains, me dit des tendresses et t'en fait dire aussi, entr'autres des reproches de ce que tu ne l'as pas nommé une fois dans tes lettres, faute pour laquelle ce malheureux cheval doit t'avoir frappé au genou afin de le venger, vu que c'est à cheval que tu lui as particulièrement touché le cœur, c'est un drôle de garçon! Imagine-toi donc qu'il m'a fallu dîner et babiller jusqu'à 7 heures avec le sentiment d'avoir là tes lettres sans pouvoir y jeter un coup d'œil: au reste c'est aussi une manière de savourer le bonheur que de savoir qu'on le possède là sous la main et qu'on en diffère volontairement la certaine jouissance!

En lisant l'article sur Svistounoff,² j'ai ri de la coïncidence de ce que tu en dis avec les paroles d'Alexandrine Opotchinin; elle a ajouté qu'il avait raison, vu que Nadine³ t'a porté un grand tendre, il y a quelques mois, et que même à présent dans ses lettres il était toujours trop question de toi. Elle m'a

montré quelques passages de ces lettres: «André est ici, toujours charmant, tant d'esprit!»; «André est dans la chambre voisine, je l'aime beaucoup, il est si drôle!»; «Je voudrais tant qu'André fut mon garçon de noce, je ne sais si je pourrai l'obtenir»; «Nous partons pour Stuttgart, décidément André ne sera pas mon garçon de noce, Svistounoff ne l'a pas voulu». Tout cela n'empêchant pas qu'il y ait des phrases très passionnées sur le bonheur de se marier avec Svistounoff. Félicite-la tendrement de ma part si tu la revois. Alexandrine Opotchinin te remercie beaucoup de ton souvenir et te fait dire tout plein de belles choses: c'est une bien agréable personne!

Il faut que je te raconte ce qui occupe toute la société de Pétersbourg, en commençant par les littérateurs, le clergé et en finissant par les grands seigneurs et les dames à la mode: c'est une lettre que Чедаев a fait imprimer dans «Le Télescope» «Les avantages du catholicisme sur la religion grecque»,⁴ source, dit-il, en Russie de tout mal et de toute barbarie, mur qu'elle a élevé entre elle et la civilisation, apportée de Byzance avec toutes ses corruptions, etc. Il ajoute tout plein de jolies choses sur la Russie «pays malheureux sans passé, présent, ni avenir», pays où il n'y a pas une tête pensante, pays sans histoire, où deux colosses seulement ont surgi, Pierre 1-er, qui lui a jeté en passant le manteau de la civilisation, et Alexandre qui a traversé l'Europe en conquérant, menant avec lui une masse d'hommes, dont la vertu apparente, le courage n'était encore qu'une lâche docilité, hommes qui n'ont que «le visage d'humain, et encore sans physionomie aucun!»

Comment trouves-tu toutes ces horreurs? C'est gentil pour un Russe! Et que dis-tu de la censure qui a laissé passer tout cela? Pouschkin la compare très bien à un cheval ombrageux qui ne sautera point, dussiez-vous le tuer, par-dessus un mouchoir blanc, tel que des mots prohibés comme «liberté», «révolution» etc., mais qui s'élançera par-dessus un fossé parce qu'il est noir et s'y cassera le cou.⁵ Cet article a produit un étonnement et une indignation générale, on a défendu le journal, destitué le censeur et ordonné d'envoyer tous les jours un médecin à Чедаев pour observer s'il est fou, et en faire toutes les semaines un rapport à l'empereur.

Nous allons très peu dans le monde, quelques visites seulement, et une soirée passée chez les bons Luzerode. La gentille Auguste te fait dire mille choses. Nous avons toujours quelques personnes à notre thé, entr'autres d'Antès qui est fort amusant et me charge de t'assurer que tu lui manques.

J'ai été une fois au spectacle, où l'on donnait un drame en 5 actes, «La Duchesse de la Vaubalière»,⁶ qui m'a horriblement ennuyée, malgré que mon oncle⁷ m'a dit qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour me plaire, vu qu'elle était sottre, mal écrite, larmoyante, insipide et durant 3 heures!

Le 24 tu as été magnifiquement fêté, tous tes amis à un grand dîner, les Wisemsky, les Valoueff, les Rossetti, Salahoub etc. et le champagne. Adieu, je t'embrasse et t'aime au delà de l'expression.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Bade-Baden, grand duché de Bade, près de Carlsruhe. Poste restante. В Бад-Баден.

18. А. Н. Карамзин

5—6 (17—18) ноября 1836 г. Петербург

См. в основном тексте, стр. 129—131.

Стр. 131, строка 36:

parce que c'est Kavalinski qui a été chargé de m'engager et que je ne me souciais guère d'être présenté par lui dans la maison. C'est pourquoi je veux

me faire présenter par mon oncle⁵ la première fois que je verrai la princesse Bel.osselsky) quelque part. En récompense nous avons eu chez nous les Valouyeff, Scalon et V. Koldemar) Solohub qui ne fait que de partir.

Вообрази себе, что я до такой степени оскотинился, что не только написать что-нибудь, но ни одной порядочной мысли не мог собрать в последние два месяца. Кстати, Одоевскому запретили издавать журнал. Notre gloire littéraire n'a pas été longue, mon cher, nos noms ont été imprimés dans une annonce et cela n'a pas été plus loin. Au reste pour ma part j'ai entièrement renoncé à ma carrière d'homme de lettres et si jamais j'ai nourri en silence quelque illusion sur mon talent poétique, elle est morte de faim maintenant. Ainsi va le monde: j'étais très enfant et je croyais devenir avec le temps un grand homme ou pour le moins un grand capitaine; j'ai été moins enfant et j'ai cru que j'étais poète; je suis devenu presque homme fait et je ne crois plus rien sinon que je suis assez bon officier, très mauvais homme du monde, et très bon enfant, c. à d. pas gênant du tout pour mes semblables, je fais même du bien quelquefois à mes proches et à ma famille: arrive-t-il du monde chez nous, je cause, je fais des frais, je me casse la tête pour ne pas me taire et ne pas m'endormir. L'autre jour encore sont venus les Scherbatoff⁶ passer la soirée avec leur fille et une nièce qu'ils ont amenée de Moscou, qui n'est pas mal de figure et très gentille du reste, et bien, il fallait me voir courant d'une chaise à l'autre, causant, questionnant, c'était superbe. Il <y> a de cela quelques jours c'était bien pis: je rentrais à la maison de mon opéra favori «La Sémiramis», tout plein des chants inspirés de Rossini, et je trouve chez nous les Panin⁷ et la comtesse Stroganoff. Tu peux t'imaginer ce passage rapide de la poésie à la prose, cette chute diabolique du ciel à la terre, et bien je me démenai encore de la meilleure grâce du monde. Mardi je vais chez les Soltikoff,⁸ demain chez Mme Schévitsch, plaisir sur plaisir, c'est au point que j'en suis dégouté des plaisirs. Demain je vais encore, si cela peut te faire plaisir, déjeuner chez Mme Pouschkin,⁹ ce que je fais tous les samedis avec accompagnement d'une foule de gentilles. Mais en voilà assez sur cette matière. Tu me demandes des nouvelles de l'artillerie à cheval: le jour même où Ganitcheff m'a mis aux arrêts, l'artillerie à cheval a tardé à un высочайший смотр de toute la cavalerie et Ganitcheff a passé quelques heures на главной рауптвахте, ce qui lui arrive pour la seconde fois depuis le camp. En récompense il a reçu le St. Vladimir de la 3-me classe et presque tous nos lieutenants ont reçu par 450 rouble. Du reste il n'y a rien de nouveau sinon que Lihatcheff est devenu un véritable Schwarz,¹⁰ faisant la cour aux chefs, se brouillant avec ses camarades etc. Le pauvre Alexandre Galitzin qui a perdu son frère à Paris¹¹ est tout triste de ne pouvoir aller dans le monde, mais il vient souvent chez nous. Nous nous voyons tous les jours avec notre bon Arcadius et nous parlons souvent de toi, mon bien bon et bien cher André.

Imagine-toi combien j'ai été péniblement affecté quand on m'a annoncé ces jours-ci comme une chose tout à fait sûre, que le bâtiment sur lequel les miss Scoogel sont parties pour l'Angleterre, cet automne, avait péri sans qu'aucun passager n'ait pu se sauver. Je l'avais dit à la pauvre Maman, qui en a beaucoup pleuré, lorsqu'hier je vois en rêve miss Marianne, qui vient nous dire que c'est tout à fait faux et qu'elles n'avaient jamais pensé à périr, et quelle a été ma joie et mon étonnement quand dans la journée nous apprenons qu'en effet elles sont heureusement arrivées en Angleterre. Tu vois que je suis devenu prophète depuis que je ne t'ai vu.

On parle maintenant beaucoup de l'opéra de Glinka¹² par lequel on va faire l'ouverture du Grand théâtre¹³ que l'on a refait et qui dit-on est très beau. Vielgorski¹⁴ parle de cet opéra avec chaleur comme d'une très belle chose. Malheureusement on dit qu'il sera impossible de se procurer des places pour la 1-re représentation qui aura lieu à la fin du mois. A propos, Vielgorsky m'a chargé de te dire 1000 choses de sa part, et il a cela de commun avec

une foule de personnes dont je ne me souviens plus. Je t'embrasse de toute la force de mes братские объятия. Au revoir, mon bien aimé et bien bon frère.

A. K.

Ma lettre est un peu beaucoup stupide et biscornue, aussi je l'envoie en cachette sans la montrer à personne et je tacherai de faire mieux.

На обороте: À monsieur monsieur de Karamzine à Bad-Baden, dans le grand duché de Bad, près Carlsruhe. В Бад-Баден.

19. А. Н. Карамзин

10—11 (22—23) ноября 1836 г. Петербург

См в основном тексте, стр. 133—135.

20. Е. А. и С. Н. Карамзины

20—21 ноября (2—3 декабря) 1836 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Vendredi 8 heures du soir le 20 novembre 1836. Pétersb.<ourg>

Je devais te dire bonjour ce matin, mon cher André, et ne puis te dire que bonsoir à cause de ma mauvaise disposition causée par de nouvelles toujours desagréables des Макателемы; comme de ton temps encore les paysans continuent à persévérer dans leur désobéissance et à mes ordres et au gouvernement de Nirotmortsoff qui m'annonce que, malgré mes ordres réitérés et les siens, il doit m'arriver incessamment une députation des paysans, sans son ordre ni connaissance. Comme il y a recrutement,¹ on donnera pour soldats plusieurs des fomentateurs du désordre; je ne sais cependant si ce sera suffisant pour installer l'ordre et la tranquillité; il y avait une espèce d'intendant, qu'on avait loué pour surveiller nos intérêts et qui d'après plusieurs papiers écrits par lui que nous avons reçus me paraissait très propre à remplir ces fonctions; il a quitté la campagne, disant à Nirotm.<ortzeff> qu'il ne pouvait tenir à l'insubordination des chefs du village et qu'il craignait pour lui-même. Tout cela me tracasse infiniment, d'autant plus que je ne sais comment sortir de ce dédale; je n'ai absolument personne à qui m'adresser pour m'aider à en sortir et comment avoir quelque chose de mes revenus dont j'ai un besoin si urgent, ayant déjà tant dépensé de mes capitaux. Une année encore et nous n'en n'aurons plus! Pense-y bien, mon cher André, ne crois pas que j'exagère, rien n'est plus vrai que ce que je te dis. Fais tes réflexions là-dessus, et agis en conséquence.

En attendant j'ai lu avec plaisir ta dernière lettre en y voyant la sérénité rentrée dans ton coeur, ayant pris le parti de te punir de tes fautes par le repentir et l'exil à Baden pour l'hiver; mais dans ma lettre, que probablement tu auras déjà reçue, tu verras que je ne le veux pas, et que je te rends la liberté en t'envoyant les moyens de t'acquitter et de continuer tes courses, comme ton médecin et tes désirs l'avaient arrangé, n'exigeant de ta part que la renonciation totale aux mêmes folies, dont tu me donneras ta parole d'honneur, autant pour consolider tes propres forces que pour me tranquilliser et que tu sois aussi plus attentif à toutes espèces d'entraînements qui entraînent après soi d'amers reproches de conscience et de si douloureuses sensations! Oui, cher André, n'est-ce pas que tu éviteras avec soin de te laisser aller à aucune fantaisie douloureuse par ses suites pour toi, et si mère pour ta mère; je suis si heureuse quand je suis en paix avec toi et que je n'ai que des éloges dans mon coeur pour toi.

Je suis bien reconnaissante à la comtesse Salahoub² de t'avoir conseillé d'aller à Francfort; j'aurais été désolée que tu ne visses pas la g.<rande> d.<uchesse> Marie,³ si bonne pour tous, et qui l'a été tant pour ton père; de même j'aurais été très peinée que tu ne rendisses pas tes devoirs au g.<rand> d.<uc>,⁴ qui nous a témoigné tant de bienveillance et tant de condescendance pour vous: jamais vous ne ferez trop en faisant votre devoir, et c'en était un très positif; et par hasard, s'il t'arrivait dans tes courses encore de te trouver en contact avec leurs altesses, de ne pas négliger de leur faire ta cour.

Je te remercie des bonnes nouvelles que tu me donnes sur ta santé; cependant je crois que si tu pensais plus souvent que tu ne voyages que pour elle, elle s'en trouverait encore mieux, mais tu es souvent distrait de cette idée; que les plaisirs même permis, n'entravent pas les soins de la cure! Pense, que chaque minute de ton absence est un sacrifice immense, que je n'ai pu me décider à faire que pour le grand but de guérison.

Je te remercie aussi, mon cher ami, pour le cadeau que tu m'envoies, je le porterai avec plaisir, surtout en pensant que c'est mon cher fils qui a pensé à moi en me l'envoyant; si ce n'est pas si cher, j'aimerais aussi à avoir une palatine pareille au manchon; dans ce cas je t'autoriserais à m'en acheter une, mais en consultant une de tes amies qui s'y entend, et que l'on puisse me la faire tenir.

Mon jour de naissance il y a eu grande festivité comme toujours, et de rigueur incohérente par l'assemblage des individus hétérogènes.⁵ J'ai eu de jolis cadeaux de chez Gams,⁶ qui loge sous nous; le prince Pierre, Joukovsky, Salahoub, Valouyef etc. y sont allés chercher les offrandes dont il m'ont fait hommage. A la tournée du champagne je n'ai pas manqué de boire à ta santé, mon bon ami, et adresser des voeux fervents pour ton bien-être moral et physique; à onze heures nous sommes allées au rout de la comtesse Fickelmont;⁷ toute la journée les femmes étaient occupées à me faire une robe noire pour le rout, car on porte deuil pour Charles X trois semaines.⁸ Lundi je vais à un concert chez les demoiselles Lacy et de là chez les Lutzerode, je pense que par là sera faite ma clôture pour les sorties de soirées. Nous avons un mariage ici que sûrement tu ne devinerais pas, et que je ne t'annoncerai pas, laissant ce plaisir à ta soeur; au reste, je crois que tu l'auras appris déjà par Ar.<cadie> Rosseti, il est incroyable, s'entend le mariage.⁹ Tout est possible dans ce monde de toutes les incroyabilités. En attendant je suis un peu fatiguée, et puis il faut laisser du papier à Mlle Sophie pour avoir le plaisir de commercer avec toi; dans ce moment elle est allée voir Julie Zinovief, née Batuchkoff,¹⁰ Alexandre fait sa toilette pour aller à un rout chez la princesse Beloselsky¹¹ après avoir diné en tête-à-tête avec Dantès chez ce dernier. Voldemar tousse, il devait être aussi de la partie, je ne l'ai pas laissé à cause de la toux. Depuis quelque temps j'en suis plus contente, dieu donne que cela continue et se renforce de jour en jour. Adieu, mon bon et cher André, je te serre contre mon coeur avec tendresse et te bénis de tout mon coeur, en appelant sur toi la bonté divine pour qu'elle te protège toujours et partout. A propos, je te recommande beaucoup de faire bien attention au choix de ton domestique, que ce soit un sujet fidèle pour qu'il ne te dévalise pas.

C. H. Карамзина

Bonjour, mon bien cher André, ta lettre de Baden et de Francfort¹² m'a fait un plaisir extrême; d'abord elle est charmante et intéressante au possible, et puis elle est sereine, ce qui nous a tous rassurés, car tu sais que nous étions très inquiets. Comme tu as bien fait d'aller à Francfort, et comme j'ai ri de l'adoration qui y a accueilli Gugert! Au moins tu étais en bonne compagnie pour voyager en ta qualité de malade! Le souvenir du petit prince de Veimar¹³ fera beaucoup de plaisir à Catherine (à qui il revient de droit); nous venons de

lui expédier ta lettre; j'espère presque que ce sera la dernière fois et qu'elle nous arrivera bientôt elle-même — pour le 6 décembre, dit-elle, mais comme elle aime à faire des surprises, je ne serais pas étonnée qu'elle fût ici pour le 24.¹⁴ Nous savions déjà que tu étais à Francfort trois jours avant la réception de ta lettre, qui, je ne sais pourquoi, a subi un petit retard. Mde Martchenko¹⁵ m'avait dit, au raout de Fickelmont, que ses parents lui parlaient de toi et racontaient comme tu avais vainement pris de la peine pour te faire entendre de la grande duchesse Marie. Cela m'a rappelé ce que nous en racontait si drôlement ce pauvre Alexis Peroffsky; sais-tu qu'il est mort cet été du marasme?¹⁶

Je suis charmée que tu aies fait connaissance avec les Svistounoff; pourquoi ne dis-tu rien de l'autre rencontre avec Nadine? On te promet de devenir amoureux de la princesse Dolgorouky¹⁸ dans la solitude de Baden, c'est une enchantresse reconnue. Je te disais donc, mon ami, que nous avons été au raout du comte Fickelmont, nombreux et animé autant qu'une pareille réunion peut l'être (400 personnes debout, marchant et se poussant dans les portes), toutes les dames en robes noires, uniformité d'ailleurs que je trouve jolie, et une foule d'étrangers, surtout de Français à barbes de toutes les formes; cette mode-là est bien laide par exemple et destructrice, je trouve, de toute spécialité de physiologie.

Une heure plus tard.

Je m'étais interrompue pour aller déjeuner et puis, hélas! discuter sur nos malheureuses affaires de campagne avec Mr Tatarinoff;¹⁹ cela me mit le sang tout en révolution, et surtout cette perspective de voir arriver les députés du village pour être punis ici (punis! c'est décidé, et cela avant d'être entendus, et dieu seul sait s'il n'y a pas de la justice dans leur cause) et la certitude que donne la réflexion qu'en tout cas, maintenant que tout le village est en insurrection contre l'autorité, il n'y a que des mesures rigoureuses, la frayeur, le malheur d'un petit nombre qui peut sauver l'ensemble du bien, tout cela me tourmente et m'afflige plus que je ne peux dire. Mais faisons trêve à ce déplorable sujet.

Nous venons à l'instant de recevoir une lettre de Catherine; elle ne quitte décidément Latochino que le 29. Voici ce qu'elle dit de toi après beaucoup d'éloges pour ton héroïque cure de Baden: «Il faut être votre fils pour être ainsi pénétré de l'inséparabilité de votre bien-être avec le sien et de l'immense influence de son existence sur la vôtre. Et c'est cette conviction et cette crainte de vous causer des inquiétudes qui, je n'en doute pas, seront sa sauve-garde à Paris. Je me réjouis pour lui des jouissances intellectuelles sans nombre que lui offrira ce séjour: que d'intelligences supérieures, que de talents, que de génies, que de belles créations l'éblouiront dans la capitale du monde civilisé! Pour un esprit comme le sien cette ville aura tant de charmes que ne comprendrait même pas la foule des jeunes gens qui n'y voient qu'un foyer de dissipation. Pour ceux-là il est à craindre, pour mon frère il n'y a qu'à s'en réjouir comme d'une source de jouissances et de récréations pour l'esprit et l'imagination». Tiens-toi tout cela pour dit, mon cher André: c'est en même temps un éloge et une règle de conduite.

J'ai encore une singulière nouvelle à t'apprendre, celle de ce mariage dont te parle Maman:²⁰ as-tu deviné? — Tu connais beaucoup les deux individus, nous en avons même discuté ensemble, mais jamais sérieusement: la conduite de la jeune personne quelque compromettante qu'elle fût n'en compromettait pourtant qu'une autre, car qui regarde une peinture commune près d'une Madone de Raphael. Eh bien il s'est trouvé un amateur pour la dite peinture, peut-être parce-qu'elle coûtait moins cher à acquérir: devines-tu? Eh bien oui, c'est d'Antès, le jeune, le beau, l'insolent d'Antès (riche maintenant) qui épouse Catherine Gontcharoff, et je te jure qu'il a l'air très content, il est même possédé comme d'une

fièvre de gaieté et de folie, nous le voyons chez nous tous les soirs car il n'est avec sa promise que le matin chez la tante Zagriatsky; Pouschkin ne le reçoit pas dans sa maison, vu qu'il est exaspéré contre lui depuis la lettre qu'Arcadie t'a racontée.²¹ Natalie est nerveuse, concentrée, et a la voix convulsive quand elle parle du mariage de sa soeur; Catherine ne touche pas terre de bonheur et dit qu'elle n'ose pas encore se persuader qu'elle ne rêve point. Le public s'étonne, mais le fait des lettres ayant très peu transpiré, on explique ce mariage très simplement.²² Pouschkin seul par son maintien agité, ses interjections mystérieuses à tout venant et sa manière de brusquer et de fuir d'Antès dans le monde, finira par éveiller des soupçons et des conjectures.²³ Вяземский говорит «qu'il a l'air d'être piqué pour sa femme que d'Antès ne lui fasse plus la cour». C'est au bal des Soltikoff, mardi, qu'on a déclaré ce mariage et qu'ils ont déjà reçu les félicitations. J'y étais et j'y ai beaucoup dansé. D'Antès, sachant que je t'écris, te fait dire qu'il est très content et que tu dois former des vœux pour son bonheur.²⁴ Adieu, cher André, je t'embrasse aussi fort que je t'aime. Voldemar me charge d'un tendre baiser pour toi, Alexandre de même. Il a été dimanche à Anitchkoff et s'y est bien conduit, c. à d. il a tout dansé à son grand désespoir.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Bade-Baden, grand duché de Baden, près de Carlsruhe. Poste restante. В Бад Баден.

21. Е. А. и С. Н. Карамзины

28 ноября (10 декабря) 1836 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Samedi 28 novembre 1836. St. Pétersb.<ourg>

Bonjour, mon bon et cher André, ta lettre, que j'ai reçue hier, a été encore mieux reçue que de coutume, d'abord parce que je l'avais déjà attendue depuis deux jours, et puis, parce qu'elle m'a un peu consolée des ennuis d'une lettre reçue quelques moments avant la tienne, de Ниратморцов de nos terres,¹ elle était désolante comme toutes celles que je reçois de là, et réellement je ne sais que devenir et que faire; je sens que ce bien m'échappe, et ne sais comment y remédier; j'ai beau consulter quelques personnes pour avoir un avis salutaire, chacun se refuse et répond que dans des circonstances si compliquées il est difficile de décider; en attendant juge ma position. Niratm.<ortzeff> m'annonce l'arrivée de 20 rebelles, qui viennent de Макатеlem chercher ma protection contre mes propres réglemens, je perds la tête en songeant qu'en faire? Et quel parti prendre? Que le bon dieu m'aide et m'éclaire de sa lumière bienfaisante; en attendant ma position est bien pénible. Tu n'y peut rien, cher ami; peut-être m'aurais tu aidé à sortir de cet état pénible si tu étais ici, ou par un bon conseil ou en m'aidant à prendre un parti quelconque. Laissons cela à l'avenir; parlons de toi, cher André; quand je me représente ta figure triste et mélancolique, il me prend un redoublement de douleur que ton absence cause, et puis viennent les pressentiments, les prévisions, tout l'attirail mélancolique que l'absence traîne après soi. Ce n'est que l'espérance dans la miséricorde divine qui vient calmer ces sensations si cruelles.

Je suis impatiente d'avoir de tes nouvelles après la réception de ma lettre qui te donne la clef des champs, quel parti tu prendras et où tu iras? Mme Smirnoff écrit à ses frères² que Tourguéneff³ est un menteur en parlant avec tant de

séduction de Paris, en y arrivant elle est retombée dans ses vapeurs et pour peu que cette disposition d'ennui dure encore, Smirnoff⁴ dit qu'ils reviendront à Baden. Si tu te décides à aller à Paris, il faut que tu te fasses présenter à notre ambassadeur,⁵ et puis absolument que tu demandes à notre célébrité Mme Svitchin. Свичина; ⁶ tu t'étayeras des bontés qu'elle a eues pour ton père et de ma prière que je lui adresse pour qu'elle t'accueille avec bonté; et puis en grâce sois sage de toute manière et sois retenu dans ta manière de parler. A propos de retenue et de façon de penser, Joukovsky te fait répondre sur ton étonnement, «что немцы хорошо толкуют об политике и правлениях», c'est pour cela même qu'ils n'exécutent pas ce qu'il te paraît singulier qu'ils ne fassent pas; je ne sais si tu te rappelles de tes phrases à ce sujet.⁷

Je suis charmée que Gugart t'aide à passer quelques moments agréables dans ta solitude de Baden; si tu savais profiter de cette solitude à la manière dont je l'entends, je pense qu'elle te serait utile de plus d'une manière, en t'occupant d'études intéressantes que nécessairement tu dois négliger dans la vie nomade que tu mènes et qui à l'âge où tu es sont si nécessaires pour compléter l'existence intellectuelle qui doit embellir l'existence morale.

J'ai aussi reçu une lettre de Catherine,⁸ qui retarde de quelques jours son retour vers nous; elle est tentée de faire une acquisition d'un petit bien près de Латошино; elle et son mari vont en faire une inspection; ils ne seront donc ici que pour après le 6 décembre. Et toi, cher fils, quand commencerai-je à compter les jours d'absence qui nous séparent au lieu de mois, il n'y faut pas penser car le coeur se serre trop douloureusement. Porte-toi bien de coeur, d'esprit et de corps, et je patienterai avec courage et résignation jusqu'au moment fortuné où le bon dieu voudra bien te ramener dans mes embrassements maternels.

Le 24⁹ nous n'avons pas eu de dîner officiel; j'ai eu peur de la fatigue sachant qu'il venait une cohue pour le soir, ce qui effectivement eut lieu, une masse incohérente разных народов. A dîner il n'y eu que le prince Pierre,¹⁰ Joukovsky, les Rossetti, Scalon, on a bu une bouteille de Crément à la santé des présents et des absents; mes voeux ardents ont accompagné ces derniers, comme dans ce moment-ci j'adresse ma prière fervente au ciel pour qu'il te bénisse et te comble de ses biens les plus précieux, et surtout qu'il ouvre ton coeur au trésor de son amour. Adieu, mon cher et bien aimé André, je te serre contre mon coeur avec une vive affection et te bénis de même.

C. H. Карамзина

Ta lettre de Baden m'a fait un plaisir extrême, mon cher André; tu n'as pas besoin de nombreux matériaux pour être intéressant dans la correspondance, et tu sais si bien tirer parti de tout, que je ne suis nullement inquiète pour toi d'une solitude où tu trouves un homme d'esprit et de savoir (toi qui les apprécies!) une jeune femme intéressante pour ton imagination et un laboratoire de chimie pour tes loisirs. C'est plus qu'il ne faut pour tenir l'ennui à distance. Avec quelle chaleur tu t'excuses de l'inexactitude causée non par un misérable commissaire, mais par une misérable tempête, et depuis longtemps le soleil a lui sur ton innocence! Mais quel chagrin de savoir que la saison est si laide chez vous! Ici pareillement il pleut, et le vent s.<ud>-o.<uest> souffle constamment, chassant la neige, amenant le dégel, et menaçant de la débâcle des rivières: il y a à peine une écorce de glace sur la Néva. On ne peut presque pas marcher dans les rues pleines d'eau et je crains bien que Catherine n'ait une route détestable pour nous arriver ici.

Venons à l'historique de notre existence et dépêchons-nous, car l'heure de la poste me talonne cruellement, Lundi dernier nous avons été au concert de Lacy, où ces demoiselles, Vielhorsky,¹¹ M. Kotchoubey,¹² Balabin¹³ etc. ont fait une très agréable musique d'amateurs dans une jolie salle claire, chaude et peu remp-

lie; de là nous sommes allées finir la soirée chez les Luzerode où, à notre grande surprise, nous avons trouvé toute la ville sautillant, au son du piano, dans un salon qui est la moitié grand comme le nôtre. Comme on aime la danse à Pétersbourg! c'est une rage: à peine les Luzerode réunissent-ils une 20^e de personnes chez eux tous les lundis, et cette fois-ci, ayant entendu dire qu'on y danserait, toute la foule aristocratique de nos salons est arrivée s'y presser dans une espèce de bain russe, où, un sentiment de la suffocation près, on s'amusaît beaucoup. J'ai fait comme les autres, j'ai dansé avec Golovin, Ogareff,¹⁴ un Хрушев garde à cheval,¹⁵ Repnin,¹⁶ et la mazurka avec Salahoub, qui ce jour-là avait un sujet de conversation pour moi, l'histoire des fureurs de Pouschkin et de l'amour subit de d'Antès pour sa promise,¹⁷ car d'ordinaire il est déjà convenu entre nous que nous n'avons rien à nous dire, vu nos relations fraternelles et l'amitié qui nous exempte de tous frais gênants l'un pour l'autre. Il fait toujours semblant de mépriser le monde, dont personne mieux que lui n'analyse les petites gens, preuve qu'il n'y est pas indifférent, il fait la cour à Mde Pouschkin, et plaît beaucoup en société où je crois bien qu'il aurait fini par se plaire aussi, s'il n'avait pris la résolution intempestive et le hâtif engagement de partir dans quelques semaines pour Харьков avec le comte Alexandre Stroganoff¹⁸ qui en est fait gouverneur général, ainsi que de Poultava et de Чернигов.

Mardi, jour de la S^{te} Catherine, nous n'avons pas cessé un instant d'avoir du monde depuis midi jusque bien passé minuit, et le soir c'était insupportable, foule incohérente, oisive, ennuyée et ennuyeuse. J'aurais formement insisté pour qu'on dansât car il est cruel de ne rien faire lorsqu'on est trop de monde pour causer et pas assez pour se coudoyer comme dans un raout; mais il y avait ce jour-là bal chez les Soltikoff, conséquemment disette de cavaliers. Entr'autres nous possédions la comtesse Natalie Stroganoff toute parée, toute belle et toute désorientée. Pour ma part j'ai versé 138 tasses de thé, j'ai failli me trouver mal, et en récompense de mon zèle pour le bien public, j'ai eu la tête lavée par Maman pour m'être, disait-elle, trop peu occupée des dames et trop de d'Antès, Gersdorf et Maltzoff. Or ce n'était qu'une conjecture, basée sur le système des probabilités (vu que Maman se trouvait dans une autre chambre). — Mercredi nous avons eu la douce surprise de voir arriver Alexandre Tourguéneff¹⁹ à notre thé du soir qu'il a animé par son esprit charmant, si plein de saillies et si inépuisable de piquantes anecdotes sur tous les individus remarquables du genre humain. Il regrette beaucoup de ne pas être à Paris pour te présenter, entr'autres, chez Mde Récamier:²⁰ tu devrais bien tâcher de t'y introduire, peut-être par Mde Svitchin, puisque c'est le rendez-vous de la littérature française dans tous les genres.

Hier, jeudi, a eu lieu l'ouverture du grand théâtre (qui est bien beau); on a donné «Иван Сусанин» de Глинка²¹ en présence de la cour, du corps diplomatique et de tous les dignitaires de l'état. J'y suis allée avec la bonne Mde Schevitch dans une loge au second (car il nous a été naturellement impossible d'en trouver une); plusieurs airs de cet opéra sont délicieux, mais le tout me semble d'un ton plaintif, un peu monotone et manquant d'effet; le tout est sur des thèmes russes et en mineur. La décoration du Kremlin dans le dernier acte est superbe, une foule de peuple qui finit par devenir des personnages peints sur toile et semblant se prolonger à l'infini. L'enthousiasme, comme toujours chez nous, était à froid, les applaudissements mourant et recommençant comme par effort. — Adieu, mon André chéri, reçois le plus tendre des baisers.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Bade-Baden, grand duché de Baden, près de Carlsruhe. Poste restante. В Бад-Баден.

22. Е. А. и С. Н. Карамзины

5 (17) декабря 1836 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Сe 5 décembre 1836. Pétersb.<ourg> Samedi.

Bonjour, mon cher André, nous avons reçu ta lettre du 16¹ hier; elle est venue à propos pour me consoler de la triste disposition de mon esprit. Je venais de voir de mes fenêtres comment on emmenait huit paysans des Макателмы pour en faire trois recruts, et j'avais en perspective, une heure après, une entrevue avec 16 barbus avec lesquels il fallait pérorer et leur prouver le tort d'une révolte contre mes ordres sévères de ne pas venir ici. C'est une horrible mer à boire que de gouverner occultement des gens ingouvernables; enfin j'espère qu'il y aura plus d'ordre; je m'adresse à tout le monde pour avoir de bons renseignements sur ce qu'il y aurait de mieux à faire. D'après cet épanchement, cher ami, tu vois que je ne te dissimule rien, ni de ce que je souffre, ni de ce qui me peine; c'est en réponse pour tes appréhensions sur ma santé; je t'ai dit dans le temps ce qui en était; à présent je me porte très bien et pour preuve ma chambre est encombrée de robes de satin avec argent, de кокошник, de tailleuses, pour bien confectionner ma toilette de cour pour demain matin;² il n'y aura pas de bal le soir, il est remis jusqu'au 13, ce qui me dérange; demain je ne serais pas allée, et le 13 il le faudra.

J'ai trouvé ta lettre un peu décousue, mon cher, je pense qu'ayant peu de sujets à traiter elle s'en est ressentie. Je te remercie pourtant, mon bon ami, pour tout ce qu'il y a de tendre dans le paragraphe du 16; je suis charmée que la nature est venue te recréer par ses beautés ce jour là, et que tu l'as passé agréablement, et plus agréablement que moi, comme je te l'ai déjà raconté dans une lettre précédente. Je remettrai ta lettre à Catherine quand elle sera ici, ce qui, j'espère, sera demain soir ou lundi matin, d'après ce qu'elle me dit dans sa dernière. J'ai reçu une lettre de Kirschbaum³ où il me demande trois mille roubles pour le mettre à même de remplir son plan de voyages et d'études dans les universités, qu'il avait encore formé à Réval; je lui ai répondu déjà en lui envoyant 1000 pour son retour; et que jamais je n'ai pensé à le faire voyager à mes frais pour son instruction. Si tu es encore à même de le voir, dis-lui et fais-lui bien comprendre cela, qu'il n'y a rien de dérangé dans ses plans antécédents à ton voyage avec lui; que six mois de temps qu'il aura voyagé très agréablement, comme il ne le fera jamais, qu'il aura acquis de l'expérience quand il entreprendra le voyage une autre fois sur son compte; mais en tout cas je ne puis plus rien pour lui en toute conscience. Malgré moi il faut toujours en revenir avec des reproches vers toi, André; si tu n'avais eu la lâcheté de reculer devant une explication nécessaire avec Kirschb.<aum>, je n'aurais eu ni ces nouveaux tracassés, ni lui de se trouver à Paris, dans une ville où il ne connaît pas la langue, sans ressources et dans une saison avancée, si tu t'étais expliqué en Allemagne, il serait déjà rendu en Russie à l'heure qu'il est et tout serait fini, et puis il est bien plus facile de s'expliquer de vive-voix que par correspondance. Et cette vilaine Mme Polouektoff,⁴ которая зажила деньги; tant que je ne saurai Kirschb.<aum> chez lui sain et sauf, et surtout ayant abandonné ses prétentions ridicules, je ne serai pas tranquille. Je t'aurais envoyé sa lettre si je ne pensais que tu sais déjà ce qui en est.

Je joins ici, mon cher, un petit aperçu sur ce que ton voyage me coûte déjà, pour que tu n'aies pas d'illusion là-dessus et que tu apprennes à compter, comme chose indispensable, et surtout en pensant que la campagne est une pauvre ressource, et que c'est le lombard qui me fournit mon déficit et cette ressource est déjà bien entamée. Il faut encore la dot de Lise qu'il ne faut pas oublier, et tu verras que nous ne sommes pas dans de si beaux draps.

Je suis fâchée de te parler sur ce sujet, mais je crois devoir le faire. Je suis aussi fâchée, mon cher ami, de ce que la solitude où tu te trouves ne te donne pas l'envie de te plus occuper avec méthode, avec profit, il me paraît qu'avec un genre d'esprit comme le tien cela devrait être un besoin, surtout quand les circonstances sont forcément favorables — et ton talent pour le dessin? Il n'en est jamais question. En grâce, mon cher ami, pense qu'à 22 ans c'est indispensable; l'esprit a besoin de nourriture au risque de se rouiller et de se détériorer. N'est-ce pas, que tu me trouves très maussade aujourd'hui et moraliseuse? Et cependant c'est toujours le même sentiment qui m'anime, n'importe sous quelle forme il se présente; c'est toujours ma tendresse, ma vive tendresse pour toi, cher fils, qui me fait parler, je voudrais tant que les moindres tâches disparaissent qui pourraient ombrer ta chère personne. Adieu là-dessus, mon cher et bien aimé André, je te serre contre mon cœur, te bénis et t'embrasse avec tendresse comme je t'aime. Je laisse ce bout de papier pour Sophie qui ne veut t'écrire que quelques lignes. Прощай, милый Андрей.

C. H. Карамзина

Sais-tu, mon cher frère, que je me suis réveillée ce matin avec un vif sentiment de colère contre toi? Voilà qui est étonnant! Il faut te dire que dans ces trois derniers jours j'avais écrit jour et nuit des lettres à et pour la campagne, des lettres désolantes, accablantes, et puis hier matin toutes ces malheureuses scènes avec les paysans, après lesquelles il a fallu encore écrire, et puis le soir, pour changer, un bal chez Babet Galitzin, où nous sommes allés à nous deux, Alexandre et moi, et où nous avons dansé jusqu'à trois heures après minuit, et ce matin voilà qu'on m'éveille de force pour écrire à Nirotmortsef et à André. «Je ne veux pas me lever, je ne veux pas écrire à André! Le beau devoir! Lui qui ne m'a pas écrit trois fois pendant nos dix-huit mois de voyage, et moi qui dois toujours lui expédier des volumes! Je ne lui écrirai pas du tout, je veux dormir!» Et en effet je ne te dis que ce peu de mots à toi, impertinent, qui oses te plaindre et me faire des reproches d'une seule petite lacune dans notre correspondance! On a bien raison de dire que plus on est bon, moins on vous en sait gré. D'ailleurs il n'y a eu rien d'intéressant dans notre passé de cette semaine, si ce n'est un second début d'Alexandre à Anitchkoff, où il a dansé la mazurka avec Mde Pouschkin,⁵ le pôt pourri avec Natalie Stroganoff, les contredanses avec la comtesse Vorontzoff,⁶ les demoiselles Opotchinin, etc. Le jeune homme se civilise, il court les bals tous les jours. Adieu, cher André, je t'embrasse et te chéris.

Sophie.

E. A. Карамзина^a

Rutch ⁶	500 rou.
places au pyrosc. (aphe)	500
Ducats	330
L.<ettre> de change	3000
Au P. Galitz. (in)	360
à Toussaint	2700
L.<ettre> de change	3000
perdu au jeu	2400
L.<ettre> de change	3000
Kirschbaum	1000

Total 16 790

^a На отдельном листке.

⁶ Первоначально было: Brunst.

Avec les autres petites dépenses faites pour le départ, ce sera 17 000 r., et il n'y a que six mois seulement d'écoulés; réfléchi bien si c'est permis, si je puis tolérer cette dépense dans l'avenir; je ne le puis, ni ne le veux Sans parler de 2400 qui était une folie, qui j'espère ne se répètera plus, mais l'ensemble de la dépense est immense et sans aucun calcul.

23. С. Н. Карамяна

30 декабря 1836 г. (11 января 1837 г.). Петербург

Petersbourg, 29 d.écembre^a mercredi.

Maintenant, mon petit André, que te voilà rassuré sur la santé de Maman, je m'en vais d'abord te gronder pour le contenu plus qu'exigu de ta dernière lettre de Baden: tu conviendras que c'était désappointant! Et puis je reprends les commérages, et, pour commencer, l'article d'Antès: il serait inépuisable, si je te racontais tous les on dit; mais comme il faut y ajouter: on ne sait pas, je me bornerai à t'annoncer que la noce se fait très sérieusement le 10/22 janvier; que mes frères, et particulièrement Voldemar (très sensible au luxe) ont été éblouis de l'élégance des appartements, de la richesse d'argenterie et du soin tout particulier avec lequel sont arrangées les chambres pour Catherine; d'Antès ne parle d'elle et à elle qu'avec sentiment et satisfaction apparente, et, qui plus est, le père Hekren la chérit et la cajole. D'un autre côté Pouschkin continue à tenir la plus sottise et la plus absurde conduite possible; il a une mine de chat-tigre, et grince des dents toutes les fois qu'il parle de ce sujet, chose qu'il fait très volontiers, toujours enchanté de trouver un auditeur nouveau. Il fallait voir l'empressement avec lequel il a raconté tous les détails obscurs et à moitié imaginaires de cette mystérieuse histoire à ma soeur Catherine, tout comme s'il narrait un drame ou une nouvelle qui lui serait tout à fait étrangère. Jusqu'à présent il persiste à déclarer qu'il ne permettra point à sa femme d'assister à la noce, ni de jamais recevoir chez elle sa soeur mariée. Hier j'ai prêché Natalie pour qu'elle le fasse revenir de cette absurde détermination qui mettrait de nouveau toutes les langues de la ville en mouvement; elle de son côté ne se conduit pas très orthodoxement: en présence du mari elle affecte de ne pas saluer et de ne pas regarder d'Antès, et quand il n'y est pas, elle recommence son ancienne coquetterie d'yeux baissés, de conversation embarrassée et nerveuse — et lui se plante de nouveau vis-à-vis d'elle, lui lance de longs regards, et semble oublier sa promesse qui change de figure et souffre du mal de jalousie. Enfin c'est une comédie perpétuelle, dont personne ne connaît bien le secret: aussi Joukoffsky a-t-il beaucoup ri de ta prétention à le deviner, tout en humant ton café à Baden.

En attendant le pauvre d'Antès a fait une grande maladie, une inflammation au côté qui l'a changé effroyablement. Avant-hier il a reparu chez les Mestersky tout maigre, pâle et intéressant, et tendre avec nous tous comme on l'est quand on se sent bien ému ou bien malheureux peut-être. Le lendemain il est revenu de nouveau, et cette fois avec la promesse, et, qui pis est, avec Pouschkin: les simagrées de haine et de fureur poétiques ont recommencé; sombre comme la nuit et le front menaçant comme un Jupiter en courroux, Pouschkin n'interrompt son farouche et embarrassant silence que par des paroles rares, brèves, ironiques, saccadées, et de temps en temps un rire de démon: oh, c'est fort drôle, je t'assure. J'ai rempli ta commission près des fiancés; tous deux te remercient tendrement, et Catherine te fait dire de te rappeler vos conversations à ce sujet l'année dernière, et qu'elle t'écrira dès qu'elle sera mariée.¹

^a Опуска, вместо: 30 décembre.

En voilà assez, j'espère, sur cet article. Pour varier, je te dirai que le 4-e «Современник» vient de paraître et qu'il contient un roman de Pouschkin «Капитанская дочка» qu'on dit être délicieux.² Samedi dernier nous avons été au bal de la cour, comme je te le disais, et en vérité on ne pouvait rien voir de plus joli qu'Alexandre en grand costume; il prétend s'y être beaucoup amusé à cause que la chambre était plus grande et plus claire que d'habitude et qu'il y avait à voir des figures nouvelles. J'ai dansé la mazurka avec notre ami Scalon qui est parvenu à se mettre sur un assez bon petit pied dans le monde et à s'inoculer une petite passion très divertissante pour la comtesse Natalie Stroganoff: il rougit et pâlit à son approche, dort mal et rêve creux: ce que c'est pourtant que la vanité et le trouble qu'une grande dame peut mettre dans un pauvre coeur d'officier à l'état-major en le choisissant trois fois de suite à la mazurka, car voilà pourtant toute l'origine de cette passion qui lui fait sérieusement du mal: tu sais que l'insomnie rougit encore les yeux!

Hier je suis allée avec Mde Pouschkin au bal chez les Soltikoff, où je me suis beaucoup plus amusée qu'à la cour; je ne sais pourquoi tout le monde parle avec dédain de ces soirées soit-disant guinguette; tout le monde y va pourtant et y danse de tout son coeur; le mien a eu la satisfaction de danser une longue mazurka avec mon ami Morgenstern, aussi constant dans ses affections que je le suis moi-même. C'est un bien bon garçon, et un excellent mari aussi, sa femme a l'air si heureux qu'elle en est embellie. J'y ai fait la connaissance de la jeune comtesse Rostoptchin³ qui est bien loin de mériter sa réputation de beauté; elle a de grands yeux noirs, il est vrai, mais une peau noire aussi et huileuse aussi, et de gros traits, et une petite taille qui ne veut rien dire; enfin j'aime beaucoup mieux son mari avec sa mine éveillée, ses yeux à fleur de tête, et son nez en l'air qui rappellent tous les portraits de son père. Je mourais d'envie de parler à la comtesse de son admirateur, notre Alexandre Galitzin, mais je ne l'ai pas encore osé. Adieu, mon bien cher André, je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime, et j'attends de tes nouvelles avec un degré d'impatience de plus que de coutume. — Mille et mille tendres choses aux Smirnoff, Alexandre et Voldemar te font embrasser pour eux. Le premier va ce soir au bal d'Anitchkoff: je te dis qu'il est d'une dissipation effrayante.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Paris. Poste restante. В Париж.

24. С. Н. Карамзина

9 (21) января 1837 г. Петербург

Pétersbourg. Samedi 9/21 janvier.

En vérité, mon cher André, il faut t'aimer comme nous le faisons avec sollicitude et sans égoïsme, pour t'écrire aujourd'hui, crainte de t'inquiéter, tandis que nous-mêmes sommes si inquiets et si attristés de ton inexplicable silence: 12 jours sans nouvelles de toi, tandis que tu nous promettais de Strasbourg une longue lettre dans deux jours. Maman se livre, comme de coutume, à mille sombres conjectures, nous la rassurons de notre mieux; — mais l'impatience commence à nous gagner, et ce n'est pas là une belle disposition pour se mettre en train d'écrire. Et d'ailleurs que te dirais-je? (голова что-то удивительно пуста): d'abord que Maman est remise, grâce au ciel, de sa maladie, mais n'a pas encore repris son genre de vie habituel, elle continue à faire seule son frugal repas, tandis que nous dinons toujours dans ma chambre, le sa on ne s'éclaire pas encore, et le soir nous prenons le thé chez Catherine, où Maman vient aussi, mais elle se retire avant la fin de la veillée.

Cette semaine a été marquée pour Alexandre et pour moi par trois bals, un chez les Miatleff,¹ donné pour lady Londondery (qui continue à éblouir Pétersbourg de l'éclat de ses diamants). La salle de danse est magnifique d'espace et de hauteur, en sorte que plus de 200 personnes y semblaient éparpillées, on y respirait à l'aise, on s'y mouvait en pleine liberté, on y mangeait des glaces et des bonbons de Resanoff, on jouissait d'une clarté radieuse, et néanmoins les ultra-fashionables, tels que la princesse Bielosselsky et le prince Al. Troubetsky² l'ont déserté avant la mazurka, preuve évidente qu'on ne trouve pas un bal bon genre. Moi je m'y suis amusée et j'y ai soupé de bon appétit après cinq bonnes heures d'exercices. Le second bal, accompagné d'un spectacle, était chez la princesse Babet Galitzin, собрание всех известных и неизвестных народов, cohue où l'oeil se perd dans une foule inexprimable.³

Je continue ma narration. Le spectacle «Michel et Christine» était tolérable, et le «Comédien d'Etampes» extrêmement drôle et joli.⁴ Il y a deux jeunes Греч, étudiants,⁵ qui sont de bons et spirituels acteurs, et comme je ne connaissais pas cette pièce, j'en ai ri aux larmes. Ensuite on a dansé avec fureur; Alexandre et moi avons fait comme les fashionables, nous sommes partis avant la mazurka qui était par trop mauvais genre, et nous avons encore trouvé chez Catherine⁶ Tourguénéff, Vielhorsky (dont l'amabilité ne parvient pas à dissiper les préventions de Catherine; mais cela lui est bien égal à lui, il ne s'en moque pas mal, revient fumer son cigare, manger une côtelette, parfois causer beaucoup, fort agréablement, et d'ailleurs il est distrait, on sait cela, et les distraits ne sauraient s'apercevoir s'ils sont les bien ou les mal venus: aussi Catherine y perd-elle joliment son air de dignité), les Valoueff et d'Antès avec sa promise, demain sa femme.⁷ C'est demain, dimanche, qu'on célèbre cet étonnant mariage, nous irons le voir à l'église catholique, Alexandre et Voldemar sont garçons de noce, et Pouschkin perd plusieurs paris, car ne s'était-il pas avisé de parier que cette noce était une frime et n'aurait jamais lieu.⁸ C'est bien étrange, bien inexplicable toujours: d'Antès ne peut pas avoir été attrapé, et il n'a point l'air amoureux. Catherine n'en est pas moins heureuse plus que lui. Anges au ciel! J'allais oublier notre troisième bal, c'était avant-hier, chez la comtesse Razoumoffsky,⁹ tout ce qu'il y a de plus élégant, et même l'empereur, qui y est venu pour une demi-heure, le prince Charles de Prusse;¹⁰ un monde fou dans une chambre petite, mais charmante, en marbre blanc, une voûte étoilée; une chaleur extrême et une réverbération de musique qui ont fait fuir Alexandre atteint de vertige; il est arrivé à la maison comme un fou; et à mon retour (j'y étais allée avec la princesse Shakoffsky¹¹), on me demandait avec inquiétude, что его там постигло? Скука, ужасная скука, répondait-il; ce qui ne l'a pas empêché d'aller hier danser encore, danser toujours chez les Soukhosanet.¹² Adieu, cher André, je t'embrasse avec la plus vive tendresse.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Paris. Poste restante. В Париж.

25. С. Н. Карамзина

12 (24) января 1837 г. Петербург

Ta lettre est délicieuse, mon bien cher André, et en la lisant j'avais les yeux humides et la voix tremblante d'une joyeuse émotion: il est si doux de te savoir gai, content, heureux, car ta lettre dit tout cela, et avec une vivacité, une force d'expression qui fait qu'on voit, qu'on éprouve avec toi tout ce que tu as vu et éprouvé dans un espace de temps si court et déjà si rempli d'impressions

Ce n'est pas la partialité d'une soeur et d'une amie qui me fait voir ton style sous ce jour-là: Joukoffsky, Tourguéneff, Pouschkin, Vielhorsky ont voulu entendre ta lettre et l'ont jugée de même, le reflet d'un esprit supérieur, d'une imagination vive et pittoresque. Joukoffsky répétait constamment: «Прекрасно, нельзя лучше, слог самый чистый, живой, оригинальный, носящий свой собственный отпечаток: он умный и добрый мальи! Похвалите его от меня!»¹

C'est assez d'éloges; venons aux reproches maintenant: quelle bizarre et ridicule fantaisie de ne pas nous écrire par poste, toujours par poste, et qu'est ce que ce фельдшеръ à qui tu as confié ta lettre de Strasbourg, et où le chercher? Il serait pourtant bien désagréable de la perdre, outre que ce retard <d'avoir>² les nouvelles de toi nous a donné de l'inquiétude: indique-nous le moyen de retrouver ce trésor égaré dans l'espace. Venons aux commérages de société: c'est maintenant qu'ils me paraissent insipides et décolorés près de toutes les belles et bonnes choses qui t'occupent. Tu es infiniment vertueux, mon ami, de nous consacrer tes veilles; ce serait même sublime si je ne pensais que toi-même trouve un peu de jouissance à épancher le trop plein de ton coeur, горяча comme tu dis, dans les nôtres que tu rends si heureux!

Eh bien donc la noce de d'Antès a eu lieu dimanche,² j'ai assisté à la toilette de Mlle Gontscharoff, mais sa méchante tante Zagriatsky m'a fait une scène quand ces dames ont déclaré que je venais avec elles à l'église, la tante par de bons motifs, dit-on, craignant la curiosité, a répandu sur moi toute la bile que lui ont donné pendant une semaine des solliciteurs indiscrets;³ il paraît qu'on la craint dans la maison, personne n'a élevé la voix en ma faveur pour dire au moins qu'elles m'avaient invitée; j'ai commencé par me défendre contre cette attaque imprévue; j'ai fini par m'enfuir, sentant ma voix trembler et mes yeux se remplir des larmes du dépit. Tu conviendras, outre que c'était désagréable, mais encore que je devais le trouver fort désappointant. Point d'observations à faire, ni à te raconter sur les physionomies des acteurs de ce drame mystérieux dans la scène finale du dénouement. Tout s'est passé au mieux, à ce que dit Alexandre qui, tu le sais, n'est pas observateur de son métier. Le lendemain ils sont venu chez nous; le surlendemain, hier, j'ai été chez eux: rien ne peut être plus joli, plus confortable, plus délicieusement élégant que leurs chambres, rien ne saurait paraître plus serein et plus gai que leurs physionomies à tous les trois, puisque le père est partie tout à fait inhérente du drame et du ménage: pour que cela soit affecté, il faudrait une dissimulation surhumaine et d'ailleurs ce jeu serait donc celui de la vie entière! Хорошо. Avant-hier nous avons été avec Catherine, Pierre, Lise et Alexandre⁴ au bénéfice de Каратыгин, admirable dans le rôle de Kean (d'Alexandre Dumas).⁵ Comme toujours le théâtre était plein, et comme toujours aussi de visages inconnus. C'est honteux pour la soi-disant bonne société, comme l'appelle le fashionable comte Vielhorsky dans ses moments de colère musicale.

Le double de la lettre de change n'a pas été envoyé à Maman. Va chercher la lettre de Kirschbaum à l'ambassade. On dit qu'elle ne peut être perdue. Vas t'en <immédiatement>⁶ chercher nos lettres à la poste! Adieu, mon bon frère, je t'embrasse et t'aime bien plus tendrement que je ne peux le dire.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Paris, Chaussée d'Antin, rue du Mt Blanc, № 20. В Париж.

¹ Вырвано.

26. А. Н., Е. А. и В. Н. Карамзины

16—20 января (28 января—1 февраля) 1837 г. Петербург

А. Н. Карамзин

См. в основном тексте, стр. 153—157.

Е. А. Карамзина

Стр. 157, строка 17:

A mon grand chagrin peut-être tu ne recevras pas le paquet avec le thé, on dit que le courrier ne s'en chargera pas.

В. Н. Карамзин

St.-Petersbourg 20 janvier 1837.

Oui, mon cher et bien bon André, j'ai reçu ta lettre de Baden-Baden, et il y a bien longtemps de ça. Le courrier part demain matin et voici l'occasion de t'écrire franchement et de dire tout ce qui me passe par l'esprit et le cœur. Ma tardive réponse te paraîtra un peu rassie, mais c'est égal, je ne fais pas de cérémonies avec toi. D'abord mon long et tenace silence avant l'envoi de ma dernière épître, n'était nullement la suite d'un amour-propre blessé, et en ça tu me suppose beaucoup trop de petitesse, mais soupçonnant déjà que ma lettre datée de Lotochino s'était égarée en route, je voulais m'en assurer, et une fois le fait éclairci, je n'ai pas tardé à te récrire. Oui, j'ai de l'amour-propre, j'en ai même beaucoup, mais j'aurais bientôt consommé la portion que dieu m'en a départie si j'allais l'employer en pareilles occasions.

Tu me dis t'être effrayé en devinant la fin d'une phrase que je n'avais pas achevée, eh bien, cependant, j'en reste à mon premier avis. Je sais bien que maman nous aime également dans les grandes occasions, mais ce sont les petites qui sont importantes, car il s'en présente 10 par jour, et lorsque chacune d'elles produit un désagrément, alors le caractère devient trouble et le cœur se couvre d'une couche pierreuse. Au reste goutte à goutte l'eau mine la pierre, mais de qui attendre cette goutte bienfaisante? L'on ne cesse de me répéter, vous n'avez pas de cœur, et la personne qui le dit a raison, quant à ce qui la regarde, mais qu'elle n'étende pas cette règle sur les autres, car on ne saurait aimer sans posséder la source de tout amour-propre — le cœur, et moi je t'aime toi, j'aime Catherine, j'aime Alexandre et un petit nombre d'autres. Toi je t'aime parce que tu m'aimes et que tu me comprends, Catherine je l'aime parce que je suppose qu'elle m'aime et parce qu'elle a dans l'esprit et dans le caractère un sérieux que j'estime, Alexandre je l'aime parce qu'il est bon au possible, mais pas de cette bonté qui sait s'armer de sévérité contre le mal, mais de celle qui provient d'une faiblesse de volonté ou d'une paresse d'esprit. L'amour que je vous porte est sans bornes, car il faut que j'en dépense la dose, il est réfléchi et comme tout produit de la pensée il est immortel.

Au reste il faudrait être dans ma position pour comprendre ce qu'elle a de tourmentant. Tu ne peux rien y concevoir dans l'éloignement, car l'absence fait disparaître le souvenir de ces milliers de désagréments produits par ces rapports de tous les jours, de tous les instants, mais l'absence n'efface pas de la mémoire le bien qui vous a été fait, au contraire elle le condense, elle l'enlumine. Aussi je comprends parfaitement les lettres pleines de l'amour maternel le plus pur que maman t'adresse, je comprends aussi ces élans de tendresse vive et de remords sentis par lesquels tu y réponds, car lors de mon séjour à Lotochino je recevais de maman des lignes remplies de sentiments affectueux entremêlés de ces doux reproches qui font tant de bien au cœur et qui me faisaient autant de plaisir que les expressions d'amour qui les accompagnaient.

En recevant ces lettres moi qui ne pleure jamais je pleurais, et versais dans mes réponses tout ce que mon coeur comportait de tendresse, tout ce que ma conscience comportait de remords, et j'étais furieux de devoir les restreindre au papier qui les contenait. Et bien! une fois revenu, le second jour il n'y avait plus rien de tout cela, il n'y avait plus que la réalité!

Tu n'as pas bien compris, mon bien cher André, ce que je te disais sur la Russie. On peut bien attaquer la religion et le gouvernement de son pays, sans attaquer le pays même, et telle était mon intention. On peut, comme tu le dis, plaindre sa patrie, mais malheur à celui qui la méprise, car celui-là n'en a plus et ce mot devient pour lui vide de sens. Aussi ai-je été transporté d'indignation à la lecture du libelle de Чапаев, qui tout en contenant du vrai, à mon avis, ne peut produire que du mépris pour l'auteur. Pensez, mais ne parlez pas!

L'histoire de notre professeur est entièrement terminée. Il est devenu poli et amical avec les étudiants, et il a été fort content de la manière dont j'ai répondu dernièrement à sa répétition. Ne crains rien pour moi, cher frère, car je suis raisonnable même lorsque je m'emporte.

Maintenant abordons le sujet qui me tient le plus au coeur, car c'est celui qui lui est le plus inhérent. C'en est fait, c'est Marie N... qui a remporté la victoire et une victoire complète. Je ne conçois pas la fatalité qui me porte à adorer une personne avec laquelle je n'ai jamais été en contact, une personne qui ne se doute pas de l'amour qui me dévore pour elle, qui ignore même jusqu'à mon existence. Son image ne me quitte jamais; lorsque je me mets à travailler elle s'interpose entre moi et mon livre, que je suis obligé de fermer. Lorsque je veux manger elle se place entre moi et mon assiette que je suis obligé de renvoyer sans avoir touché au mets. Lorsque je me couche pour dormir, elle se pose entre le sommeil prêt à m'envelopper et mes yeux; enfin lorsque je parle à quelqu'un elle se glisse entre moi et mon interlocuteur; et je suis obligé de me taire. Ah! c'est bien de l'amour, car un amour de deux ans, dont je ne prévois pas la fin, car il augmente toujours, et à 17 ans aimer la même personne pendant 2 ans, c'est déjà beaucoup. Je ne puis te dépendre le degré de bonheur que je ressens lorsque je puis la contempler tout à mon aise et si tu savais comme ça m'arrive rarement. Au théâtre quelquefois ou bien à la promenade. Il y a 3 semaines de cela qu'elle a fait une fausse couche. Grâce à dieu elle va bien maintenant, mais elle ne sort pas encore, et je ne la vois plus par conséquent. Ne vas pas croire que jamais une idée sale puisse se mêler à son souvenir, non c'est l'amour à son plus haut degré de pureté — c'est une extase indéfinissable. On s'étonne du changement de mon humeur et de mon caractère, et dieu garde que j'en découvre jamais à qui que soit la cause, mais toi, mon bon frère, tu en as la clef et j'espère qu'elle reste toujours dans ta poche. J'ai entièrement abandonné ma traduction du roman anglais — ça prend trop de temps et ça ne mène à rien qui plus est. Quant à ce qui a rapport à mes finances, elles ne vont pas très bien, car j'ai plus de 200 roubles de dettes, mais j'espère avec l'aide <de> dieu et de Tolmatcheff pouvoir en sortir avec honneur. Le jour où j'aurai mes 18 ans, je commencerai à vivre à mon propre compte, et je contenterai tous les créanciers. La plupart de mes querelles avec maman proviennent de l'argent.

Il faut que je profite de l'occasion que m'offre le courrier pour te raconter un épisode qu'il me serait impossible, sans manquer de prudence, de confier à la douteuse discrétion de Mme la Poste, comme tu le dis fort bien. Devine ce que c'est. Hé bien je me suis battu en duel avec un de mes camarades. Voici l'histoire. Dolgorouky, Toll, Ribaupière¹⁷ et moi, nous étions à l'université dans la loge du suisse à attendre l'arrivée d'un professeur. Tout en causant, nous en sommes venus à disputer sur le plus ou moins de valeur scientifique que chacun de nous renfermait en soi, et Toll commença par dénigrer tout le monde; moi je lui remarquai qu'il n'en avait pas le droit, lui qui venait très rarement à l'université, il se fâche et prétend que j'attaque par là son honneur; je me

mets à rire et lui dis que c'est estimer son honneur à fort bas prix que de le mettre à fréquenter régulièrement les cours etc. etc. Enfin il en arrive à me dire que j'en avais menti, sur ce je lui dis qu'il est un malélevé et un gougeat, et je m'en vais de la chambre. Il arrive le soir chez moi et me demande l'heure et le lieu. Comme le plus offensé des deux, c'était à lui à décider; il choisit les pistolets et fixe le rendez-vous au surlendemain. Ribaupière était son témoin, moi j'avais Schoeping pour second. Ils ne veulent pas consentir aux armes à feu et après bien des disputes mon adversaire accepte le duel au sabre rond, avec masques et gants courts. La chose ne pouvait avoir lieu que dans 2 semaines, car il fallait trouver un médecin sûr, ce qui n'est pas facile ici. La rencontre a lieu enfin au logis de Schoeping, et pour ajouter à l'horreur de la scène, elle se passait au сочельник (que dieu me pardonne). J'ai constamment tenu la défensive, car Toll est très faible au sabre. Cependant il m'a porté une vingtaine de coups dont aucun n'a produit de blessure. Si les bretelles ne m'avaient servies de cuirasse, je crois que le coup que j'ai reçu à la poitrine m'aurait séparé le corps en deux, tellement il était fort. Après l'affaire nous nous sommes embrassés fort tendrement et sommes maintenant les meilleurs amis du monde. Tu vois bien que ce n'est pas qu'à Dorpat que les étudiants s'entrassassinent. On m'appelle pour prendre le thé, il est près de 11 heures du soir, et la lettre part demain matin. Je n'ai même pas le temps de la relire et de corriger les fautes qui probablement s'y sont glissées pendant la chaleur de l'action.

Adieu, mon frère chéri; je te souhaite tout ce que toi-même tu peux te souhaiter et même plus s'il est possible. Tâche d'avoir la patience de lire cet amas d'expressions et de pensées et pardonne la forme en faveur du sentiment qui les a dictées. Tu demandes des commissions à maman. Eh bien moi je t'en donne en cas que tu sois en fonds. Achète-moi quelque chose de nouveau en fait d'étoffe pour pantalons ou pour gilets. Une ou deux cravates et quelques foulards unis. Ce ne sont pas des cadeaux que je te demande, car j'aurai de quoi payer. Encore une fois adieu, mon bien cher André. Réponds-moi, car chacune de tes lettres fait époque dans mon cœur, et adresse toujours в собственные руки. Je ne te dirai pas comme je t'aime, car tu dois le savoir depuis longtemps.

Voldemar.

P. S. Mille choses tendres de ma part à la chère et bonne Mme Smirhoff ainsi qu'à son mari. On est si content ici des nouvelles que tu donnes sur sa santé et son humeur.

27. E. A. и С. Н. Карамзины

26—27 января (7—8 февраля) 1837 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Mardi, 26 janvier 1837. Pétersb.<ourg>, 2 h.<eures> après midi.

Bonjour, mon pauvre et cher André, mes mains tremblaient, mes yeux pleuraient, mon cœur souffrait toutes les angoisses en lisant ta description douloureuse sur le message bêtement fait de Mme Polouétkoff.¹ Pauvre, pauvre, cher fils, mais comment as-tu pu t'imaginer, telle étourdie que soit Любовь, cependant pas assez pour te faire venir chez elle pour annoncer de mauvaises nouvelles, si ta tête n'avait pas été préoccupée par de tristes idées, plutôt tu aurais dû t'attendre à quelque chose d'agréable, comme aussi effectivement cette aventure a fini par un billet de mascarade. Avoue aussi, mon cher ami, que c'est bien de ta faute, que tu as tant souffert en attendant les lettres. Un peu moins de négligence, cela ne te serait pas arrivé. Pourquoi ne pas aller toi-même à la poste pour t'informer? On aurait eu plus d'égards et tu aurais su mieux lire

L'adresse de cette pauvre lettre, délaissée pendant huit jours et qui devait te donner et du plaisir, et par-dessus tout t'épargner les craintes et les tristes prévisions, que je te demande en grâce de t'épargner, car comme tu le dis toi-même, ni bonnes ni mauvaises nouvelles ne peuvent t'échapper: il y aura toujours quelqu'un pour t'en informer, à moins d'un tremblement de terre, d'une inondation, qui nous balayeraient tous, alors je ne promets rien! La lettre de Kirschbaum doit être dans la même catégorie, elle git dans les paquets de l'ambassade et si tu ne vas pas toi-même, elle finira par se perdre, il faut que tu y demandes à cor et à cri cette lettre, sans cela les 1000 r. seront perdus, ce qui ne sera guère amusant. Pierling dit que de mémoire d'homme jamais il ne s'est perdu de paquet à l'ambassade: la lettre a été envoyée d'ici le 4 décembre vieux st.ile, au nom de Théodore Kirs.chbaum, candidat. Ainsi, en calculant, tu peux savoir à peu près le jour où elle devait arriver à sa destination.

Tes lettres, cher André, malgré ma mauvaise mémoire, je les sais par coeur. D'abord dès que j'en tiens une, je commence par m'enfermer seule, je la lis longuement, en la savourant de coeur et d'esprit, et puis la lecture que Sophie en fait dans la famille, et puis viennent les élus les uns après les autres, et j'assiste toujours, car c'est un trésor que je garde moi-même et ne permets la lecture que devant moi. Combien de doux moments me fait passer cette chère lecture, comme tu es bon, comme tu es sensible, que ces moments passés sous le voile de la mélancolie, te rendent encore plus cher à ta mère. N'est ce pas, André, qu'en revenant tu seras aimant et bon pour moi? Que les mauvaises habitudes de ton caractère, l'absence les anéantira, qu'il ne sera plus question de dispute entre nous, dis-moi que oui. Je n'ai pas cependant obtenu un parole d'honneur de toi, et que je t'ai demandée deux fois au sujet du jeu; ce n'est que dans tes intérêts, mon ami, que je l'ai demandée, elle t'aurait pour le moins fait autant de bien qu'à moi!

Dis-moi, est-ce que la vie dissipée de Paris ne te fatigue pas encore? Je suis lasse pour toi de te savoir toujours allant et venant depuis que tu as les yeux ouverts; tu sais combien je suis paresseuse, que l'activité locomotive des autres effraye mon imagination. Je suis impatiente de savoir ton acheminement vers le midi et surtout vers l'Italie; il me paraît que tu y jouiras d'avantage et de corps et d'imagination, un beau sol, un beau ciel, des beaux arts: on est, il me paraît, plus en présence devant son créateur. A Paris on est en présence de la petitesse des hommes, je me trompe peut-être? Oui, cher ami, je te suis très reconnaissante de l'exactitude que tu apportes dans ta correspondance; aussi j'en suis touchée jusqu'au fond de mon coeur, il n'y a que le chagrin de savoir que tu m'écris toujours la nuit, et j'ai peur que cela ne te fasse de mal. Tes relations amicales avec Sob.olevsky² ne me sourient pas beaucoup, ne serait-ce que sa crudité cynique qui m'offusque pour toi! Je t'aime tant que je ne voudrais pour toi qu'une atmosphère pure, morale, intellectuelle, enfin tout ce qu'il y a de mieux et de plus beau dans le monde! Adieu, je te quitte. on vient d'annoncer Arcadie avec une lettre de la chère Alexandrine.³ Je t'embrasse. Je reprendrai cette lettre après ma promenade, malgré qu'il fait un ouragan, mais il n'y a que deux degrés de froid.

Mercredi, 10 h. heures)

Lise et moi sont les seules levées encore, mon cher ami, Sophie et Sachka se reposent après le bal d'hier chez la comtesse Rasoumovsky.⁴ La lettre qu'Arcadie a lu de sa soeur est antérieure à la tienne, donc il n'y avait rien de nouveau, excepté le projet d'aller à Londres; elle a donc tout à fait renoncé à l'Italie! Je veux que ma journée d'aujourd'hui soit presque aussi active que la tienne. Il fait un beau soleil, trois degrés de froid; je veux donc aller <me> promener, puis faire des visites, en rendre une à la comtesse Rastoptchine-Souchkoff, à la princesse Cherbatoff,⁵ nouvelle mariée, celle qui était Stéritche, et d'autres encore; le soir je vais chez notre voisine Cherbatoff⁶ et je devais

finir ma soirée au bal de Mme Schévitch, bal de noce pour son fils, qui a eu lieu, grâce au ciel, ce dernier dimanche. Ce bal est cependant remis jusqu'après demain, donc le plaisir retardé n'est pas perdu pour moi. Sophie sûrement te commèrera tout cela en détail. Je t'ai annoncé dans ma dernière un envoi de thé par un courrier. Eh bien! Il ne faut pas que tu dandines comme toujours, mais que tu sois aux aguets de son arrivée. Il portera des paquets à notre consul Labinsky,⁷ du ministère des finances, et parmi ces paquets il en aura un pour toi, une caisse de thé, où il y en a deux livres d'excellent; tu les revendiqueras, — c'est le cher prince Pierre Viasemsky qui l'a expédié lui-même. J'espère que tu me feras merci de cette attention. Tu me demandes des commissions, en voilà une que je te prie absolument de remplir: c'est de prier Mme Smirnof de choisir plusieurs colliers en perles Bourguignonnes et qui soient jolies, au moins pour trois colliers, si le prix n'est pas exorbitant comme il l'est ici. Puis je voudrais avoir des chefs brodés en or et argent pour des robes de cour; consulte aussi là-dessus la chère Alexandrine. Surtout il faut combiner les moyens de me faire parvenir tout cela; pour les perles, il les faut absolument, et si on peut des boucles d'oreilles des mêmes perles, ce serait très bien. Là-dessus je te dis mille choses aimables, tendres, qui me sont toutes inspirées par mon coeur, qui t'aime beaucoup. Adieu, cher fils, je te serre contre ma poitrine en te donnant bien des baisers. Je te bénis. Que le bon dieu t'accorde sa divine protection.

Je te supplie de ne pas m'imiter, d'écrire mieux, car tu griffonnes horriblement, cela m'afflige.

C. H. Карамзина

Mille fois merci, mon bon et cher frère, du bonheur que me font éprouver tes lettres, mais je vais te faire part d'une réflexion très judicieuse de Wiasemsky: «Он слишком много проводит времени с Смирновыми, а кроме них видит балы и спектакли: это весело, но не полезно. В Париже должно познакомиться с специальностями, avec les hommes de l'époque». — И то правда, милый Андрей, il faut voir du nouveau, de l'exceptionnel, et recueillir de quoi se rappeler, de quoi comparer dans l'avenir. Pour cela, j'espère que les recommandations de Mr T. <ourguénéff> t'auront mis sur la bonne voie, que tu as négligé jusqu'à présent; il ne suffit pas de voir dans un raout les hommes remarquables; il faut tâcher de les entendre, de causer avec eux: «Ce sont les individus qui forment le principal intérêt des voyages», — a dit un ancien voyageur, et c'est à Paris surtout que cette vérité est la plus applicable. Mon bon André, de quelles douces larmes mes yeux se sont mouillés en lisant la vive description de tes angoisses à notre sujet! Et pourtant c'était ta faute: un peu négligent comme par le passé, il me semble que je serais fâchée de te voir ce petit défaut de moins: je le connais toujours trop inhérent à ton être chéri pour ne pas lui porter un petit faible.

Pendant que tu cours, mon cher André, ne va pas t'imaginer que nous restions stationnaires, moi du moins, qui tourbillonne dans un cercle infini de valse, françaises et mazurka; c'est à m'en donner le vertige, vu nos habitudes généralement domestiques et sédentaires. Juge toi-même: jeudi, bal de 500 personnes chez Fiquelmont,⁸ très joli, très animé, très élégant, une demi-douzaine de contredanses, deux valse, la mazurka avec Jean Oséoff,⁹ notre bon et ancien ami (qui ne peut supporter la dansomanie de Pétersbourg, et a fini par en tomber malade), et enfin un excellent souper, seul avantage qu'Alexandre sache apprécier au bal; quand il en revient, il raconte toujours à Maman: «Aujourd'hui c'était agréable, il y avait un charmant jambon». Je ne dis pas cela, mais j'ai toujours bien faim après le bal, et je tâche de m'arranger pour le souper avec Alexandrine Opotchinin, ma grande favorite dans le monde (qui, par parenthèse, me charge de ses compliments pour toi,

fais-lui donc dire quelque chose d'agréable) et Annette Tolstoy,¹⁰ charmante de physionomie, d'esprit et de coeur; c'est une perle véritable égarée au milieu des fausses perles du bal, et aussi s'y trouve-t-elle mal à l'aise. Je n'ai jamais vu une personne jolie et brillante dans le monde se prêter à ses joies avec tant de répugnance et de froideur, et en même temps une si parfaite et inaltérable bienveillance, et tant de liberté et de gaieté d'esprit: c'est une délicieuse créature.

Dimanche il y a eu chez Catherine une grande réunion causante: les Pouschkin, les Heckren¹¹ (qui continuent à jouer leur comédie sentimentale au bénéfice du public. Pouschkin grince des dents et fait sa figure de chat-tigre. Natalie baisse les yeux et rougit sous le regard ardent et prolongé de son beau-frère, — ceci commence à devenir plus qu'ordinairement immoral; Catherine dirige sur eux deux un lorgnon jaloux, et pour qu'aucune ne manque à jouer son rôle dans le drame, Alexandrine est en coquetterie réglée avec Pouschkin, qui en est amoureux sérieusement et s'il jalouse sa femme par principe, — sa belle-soeur c'est par sentiment. Enfin c'est très singulier, et mon oncle Wiasemsky prétend qu'il voile sa face et la détourne de la maison des Pouschkin). Puis il y avait tous les bons Rossetti et Arcadie qui t'aime comme un frère; aussi je l'aime un peu plus à chaque fois que nous recevons de tes lettres. Tourguénéff et Vielhorsky, qui avec une petite pointe de vin dans la tête, a parlé, chanté, et a fini par danser à la chinoise (tu sais qu'il y a à la cour un ballet chinois, où il figure comme grand maître des pas). Lundi j'ai été à un grand bal pour le prince Charles chez les Miatleff; 400 personnes dans une salle magnifique, où il y avait pleine liberté de mouvement; mais en revanche hier, mardi, il se trouvait le même nombre de personnes chez la comtesse Razoumoffsky dans un tout petit et tout joli salon. J'imagine qu'ainsi doivent se passer les bals à Paris. Alexandre s'est enfui dans un autre étage, où il me maudissait de rester pour la mazurka tandis qu'il ne pouvait pas s'en aller, ayant renvoyé son traîneau, et la bonne Mde Schevitch a daigné m'attendre jusqu'à trois heures du matin! Au reste Alexandre a fini par se consoler avec un charmant jambon et mille avances de la comtesse Stroganoff, qu'il traite avec une insolence peu commune. J'ai entendu hier sa conversation avec elle et j'ai frémi de son délire impertinent; il parle sans savoir ce qu'il dit, sans écouter ce qu'elle répond, et cela d'un ton si résolu, si détaché que je ne conçois pas qu'elle ne lui tourne point le dos. La grande duchesse Hélène était aussi à ce bal ne dansant pas, mais causant beaucoup avec les hommes d'esprit, tels que Barante,¹² Vielhorsky, Liebermann¹³ etc.

Je n'aurai pas l'espace nécessaire ici pour commérer sur le mariage de Lydie Bloudoff, qu'il te suffise de savoir que la mère y est venue en robe de deuil, le père en simple frac noir, Antoinette en robe de matin et s'est trouvée mal en criant: «Ma soeur, ma soeur! on me l'arrache, ma soeur!» — «Soyons juste» est indigné!¹⁴ Adieu, mon ange. Mr Thibaut me charge de te dire que ton souvenir le touche jusqu'au fond du coeur. Je t'embrasse et t'aime bien fort.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Paris, Chaussée d'Antin, rue du Mt Blanc, № 20. В Париж.

28. Е. А. и С. Н. Карамзины

30 января (11 февраля) 1837 г. Петербург

Е. А. Карамзина

См. в основном тексте, стр. 166.

Стр. 166, строка 32:

Je joins ici une copie de la lettre de change envoyée à Kirschbaum: en cas que vous ne l'ayez pas retrouvée vous présenterez celle-ci au banquier.

et si elle n'est plus nécessaire tu la lui rendras aussi. Adieu, mon cher André, mon cher fils.

Les duels sont horribles! Et qu'est-ce qu'ils prouvent? Le malheureux Pouschkin n'est plus! Et dans deux ans tous ceux qui sont restés n'y penseront plus. Que le ciel t'en préserve et que ton bon cœur et ta raison t'en éloignent! Je te serre contre mon cœur triste et douloureux, en te plaignant de faire passer dans le tien ces sentiments. Je te bénis avec amour en te recommandant à la bonté divine. Je me porte parfaitement bien.

C. Н. Карамзина

Et moi qui te parlais si légèrement de ce déplorable drame mercredi dernier, le jour, l'heure même où il se dénouait d'une manière si horrible!² Pauvre, pauvre Pouschkin! Tout ce qu'il a dû souffrir depuis ces trois mois qu'il a reçu l'infâme lettre anonyme, cause, au moins ostensible, de cet immense malheur. Te dire ce qui a justement provoqué le duel maintenant que le mariage de d'Antès semblait le rendre impossible, personne n'en sait rien. On croit qu'au bal de Vorontzoff,³ samedi dernier, l'irritation de Pouschkin a été portée à son comble en voyant sa femme causer, rire et valser avec d'Antès; et cette imprudente qui n'a pas craint de venir le rencontrer encore dimanche chez les Meschtersky et lundi chez les Wiasemsky!⁴ En partant de là, Pouschkin a dit à ma tante: «Il ne sait pas ce qui l'attend chez lui!» C'était une lettre au père Heckren,⁵ insultante au delà de l'expression, il l'appelait, lui, une vieille entre-metteuse (il avait fait ce rôle-là), et son fils un lâche, un pleutre qui, depuis son mariage, avait osé de nouveau adresser à Mde Pouschkin ses discours de caserne et ses infâmes déclarations d'amour et qu'il insulterait publiquement, au bal, si cet outrage ne lui suffisait pas. Alors d'Antès lui a envoyé un Mr d'Archiac,⁶ de la mission française, son second, pour lui porter son cartel; c'était mardi matin, et le soir, au bal de la comtesse Rasoumoffsky,⁷ j'ai vu pour la dernière fois Pouschkin, calme, riant, causant, faisant des plaisanteries, il m'a serré la main un peu convulsivement, mais je n'y avais pas fait attention.

Mercredi matin, il est allé chercher pour second un camarade du Lycée, d'Ansass,⁸ qu'il a rencontré dans la rue; il l'a mis dans son traineau; là il lui a expliqué l'affaire, et ils sont allés se battre sur le chemin de Pargolovo, près de la campagne Odoevsky,⁹ entre 4 et 5 heures. Là on dit qu'il a déployé un calme et une énergie sublime. D'Antès a tiré le premier et l'a atteint au milieu du corps, il est tombé et comme l'autre se jetait vers lui pour le soutenir, il lui a crié: «Retournez à votre place, j'ai mon coup à tirer!» On l'a relevé et soutenu; le premier pistolet étant tombé de sa main dans la neige, d'Ansass lui en a présenté un second, il a visé longtemps; la balle a traversé le bras de d'Antès, seulement dans les chairs, et s'est arrêtée au creux de l'estomac — un bouton de son habit l'a préservé et il n'a reçu qu'une légère contusion à la poitrine; mais au premier moment il a chancelé et il est tombé. Alors Pouschkin a lancé son pistolet en l'air en criant: bravo! Et puis, voyant d'Antès se relever et marcher, il a dit: «Ahl il paraît que la partie n'est pas finie entre nous!» Elle l'était, mais lui ne se croyait blessé qu'à la cuisse. En revenant à la maison, le mouvement de la voiture lui a donné des douleurs d'entrailles. Alors il a dit à d'Ansass: «Il paraît que cela est sérieux. Ecoute, si Arendt trouve ma blessure mortelle, tu me le diras! — Меня не испугаешь; я жить не хочу!» En arrivant à la maison il a revu sa femme et lui a dit: «Как я рад, что еще вижу тебя и могу обнять! Что бы ни случилось, ты ни в чем не виновата и не должна себя упрекать, моя милая!»

Arendt a déclaré tout de suite la blessure sans espoir, une grande artère et les veines étant rompues, le sang épanché en dedans et les boyaux contusionnés. Pouschkin a appris cette sentence avec un calme inaltérable et le sou-

rire sur les lèvres; il a communiqué, pardonné, il a conservé toute sa tête, il a suivi avec lucidité l'extinction de sa belle existence, il a reçu de l'empereur une lettre pleine de sollicitude avec la recommandation de mourir en chrétien et tranquille sur le sort de sa femme et de ses enfants dont il se chargeait. Il a peu souffert, il a été constamment tendre avec sa pauvre femme, et 5 minutes avant de mourir, il a dit au médecin: «Что, кажется, жизнь кончается!» Sans agonie aucune il a fermé les yeux, et rien ne peut être plus beau que son visage après la mort: son front doux, réfléchi, comme inspiré et sa bouche souriante — je n'ai jamais vu un visage de mort si serein, si consolant et si poétique. — Sa malheureuse femme est dans un état affreux et presque d'aliénation — on le conçoit. Страшно об ней думать. Adieu, mon bon André, je t'embrasse bien tendrement.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzin à Paris, Chaussée d'Antin, rue du Mt Blanc, № 20. В Париж.

29. Е. А. Карамзина

1 (13) февраля 1837 г. Петербург

Lundi, 1-er février 1837, 11 h. <heures> du soir.

Bonsoir, mon bon ami, je te griffonne ces lignes pendant que mon salon est plein de monde, entre autres la jolie Mme Souboff de Nijni.¹ Séverine vient de nous quitter après avoir passé quelques heures avec nous. C'est Tourguénéff qui porte mon billet à Darchiac qu'on fait partir comme courrier après cette malheureuse histoire de l'infortuné Pouschkin, si tu le rencontres quelque part tu peux avoir des détails sur ce fatal duel. Il sera aussi le porteur d'un petit volume, nouvelle édition d'«Онегин»² qui m'a paru gracieuse et qui dans ce moment pourra te faire plaisir. Par la poste de mercredi je t'écrirai plus au long en t'envoyant l'argent.

Adieu, mon bon et cher fils. Je t'embrasse et te bénis du fond de mon cœur. Nous avons reçu ta bonne lettre,³ tu te loues de ton exactitude, tu as raison, mais ce serait monstrueux si tu y manquais. Прощай, милый, А. <лександр> Иванович так и попускает. Христос с тобой и с нами.

На обороте (рукой С. Н. Карамзиной): A monsieur monsieur André de Karamzine. Chaussée d'Antin, rue du Mt Blanc, № 20.

30. Е. А. и С. Н. Карамзины

2 (14) февраля 1837 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Mardi, 2 février 1837, Pétersbourg à 1 heure.

Bonjour, mon bon et cher André; je t'ai griffonné quelques lignes hier dans la soirée, dieu sait comment, pour t'être expédiées, accompagnées d'un petit volume d'«Онегин» par d'Archiac, qui doit être parti ce matin; Mr Tourguénéff qui était le porteur du paquet, me pressait à force. J'avais voulu expédier tes lettres de change par cette occasion, mais j'ai pensé qu'il n'y avait rien de plus sûr que la poste et de plus précis pour le temps; Pierling me l'a confirmé en me faisant dire que c'est toujours beaucoup plus sûr, et pas sujet aux variantes qu'un voyage particulier peut fournir.

Hier a eu lieu la dernière cérémonie funèbre du pauvre et cher Pouschkin;¹ on mène sa dépouille mortelle à un couvent près de leur terre de Pskoff, où

sont enterrés tous les Annibals, et il tenait à y être aussi.² L'empereur s'est conduit comme un ange envers lui et toute la famille. P.<ouschkin> avait promis à l'empereur, après l'histoire du premier duel, de ne plus se battre sous aucun prétexte,³ et quand il fut si mortellement blessé, il a envoyé le bon Joukov.<sky> pour demander pardon à l'emp.<ereur> d'avoir manqué à cette parole, qui lui a crayonné un billet dans ces termes: «Если судьба нас уже более в сем мире не сведет, то прими мое последнее и совершенное прощение и последний совет: умереть христианином! Что касается до жены и детей твоих, ты можешь быть спокоен, я беру на себя устроить их судьбу».⁴ Когда В.<асилий> А.<ндреевич> Ж.<уковский> просил г<осуда>ря во второй раз быть секретарем его для Пушкина, как он был для Карамзина, г<осуда>рь призвал В.<асилия> А.<ндреевича> и сказал ему: «Послушай, братец, я всё сделаю для П.<ушкина>, что могу, но писать как к Карам.<зину> не стану; П.<ушкина> мы насילו заставили умереть, как христианина, а Карамз.<ин> жил и умер, как ангел».⁵ Qu'est-ce qu'il y a de plus judicieux, de plus délicat, de mieux pensé et de mieux senti que cette espèce d'échelle qu'il a mise entre ces deux individus? Ces détails j'ai voulu te les donner moi-même au risque de ne pas réussir aussi bien que Sophie, mais mon coeur en était plein.

Sévérine m'a dit qu'il t'a trouvé plus maigre à Baden qu'en Suisse, ainsi je te prie de te soigner et de conserver soigneusement tes belles chairs que je serai curieuse d'admirer. Je suis sûre que ta vie agitée de Paris t'usera; je n'ai qu'une espérance et une consolation que le séjour tranquille de Rome et de l'Italie en général te calmera et donnera le temps à ton physique de reprendre. Dieu fasse que l'Italie te soit salutaire! J'ai reçu ta lettre dimanche, au moment de la réunion pour le dîner, j'ai planté tout mon monde dans le salon, et moi-même je me suis réfugiée dans ma chambre à coucher pour savourer la lecture de ta chère lettre; ce n'est que l'impatience produite par la faim de mes hôtes qui m'a empêchée de l'achever jusqu'à la fin; mais tout de suite après leur départ je m'en suis dédommée, et depuis je l'ai entendue relire au moins six fois par Sophie. Je suis charmée que tu aies fait connaissance avec des personnages intéressants, c'est ce qui manquait à ton séjour à Paris; c'est les hommes qui font l'intérêt véritable d'un séjour, le reste est accessoire plus ou moins agréable. Je t'envoie ci-joints les 3000 rb.; j'espère que tu as été économe et que tu as bien soigné ton argent. Je pense qu'à l'heure qu'il est vous avez retrouvé la lettre et la lettre de change pour Kirschb.<aum> qui aura été enfouie dans les paperasses de l'ambassade. Adieu, mon bon et cher ami, je t'embrasse avec la plus vive tendresse en te pressant contre mon coeur, je t'envoie ma bénédiction; que le bon dieu te comble de ses miséricordes! Tu fais très bien d'aller à la messe; cet article me fait toujours plaisir.

C. H. Карамзина

Oh oui, mon bon André, ta lettre est plus intéressante que jamais, et figure-toi que pour la lire, il m'a fallu attendre au lendemain, tant il y a eu chez nous de monde toute la journée du dimanche, et le soir nous sommes allés aux dernières prières de mort pour notre pauvre Pouschkin. Il était touchant de voir la foule qui se portait chez lui pour saluer son corps. Ce jour-là il était venu, dit-on, plus de 20 mille personnes, des чиновники, des officiers, des marchands, tout cela dans un calme religieux, avec un attendrissement bien doux pour ses amis. Un de ces inconnus a dit à Rossetti:⁶ «Видите ли, Пушкин ошибался, когда думал, что потерял свою народность: она вся тут, но он ее искал не там, где сердца ему отвечали». Un autre, un vieillard, a frappé Joukoffsky par la profonde attention avec laquelle il a longtemps considéré le visage, déjà bien défiguré, de Pouschkin; il s'est même assis vis-à-vis et, après être resté un quart d'heure immobile, ses larmes coulant sur son visage, il s'est levé et s'en est allé; Joukoffsky l'a fait suivre pour lui

demander son nom. «Зачем вам? — a-t-il répondu, — Пушкин меня не знал, и я его ne vidal никогда, но мне грустно за славу России». Et en général dans cette seconde société, c'est un enthousiasme, un regret, une sympathie qui doivent réjouir l'âme de Pouschkin, si tant qu'il y a qu'un retentissement de la terre pénètre encore jusque là; c'est même un mouvement d'effervescence contre son meurtrier, des menaces, de l'indignation, toujours parmi la jeunesse de cette seconde société: dans la nôtre d'Antès trouve bien des défenseurs et, ce qui est beaucoup plus mauvais et plus inconcevable, Pouschkin — des accusateurs acharnés, qui ne sont point attendris par les souffrances de l'enfer que son âme ardente et malheureusement trop sensible aux blessures de ce misérable monde, a endurées pendant trois mois, et dont il ne s'est vengé en résultat que sur lui-même: mourir à 37 ans, et avec un calme si touchant, si beau! Je suis contente qu'il ne soit arrivé aucun mal à d'Antès, et puisque Pouschkin devait être victime, qu'il le fût seul: c'est toujours le beau rôle, et ceux qui osent l'attaquer maintenant, ressemblent beaucoup à des bourreaux.⁷

Samedi soir j'ai vu la malheureuse Natalie; je ne puis te dire l'impression déchirante qu'elle a produite sur moi: c'est un spectre, et avec cela elle avait l'oeil si égaré, une expression de figure si inexprimablement misérable qu'on ne pouvait la regarder sans angoisse. Elle m'a tout de suite demandé: «Avez-vous vu le visage de mon mari après sa mort? Quelle douce expression il avait, un front si calme et un sourire si bon! — n'est-ce pas une expression de bonheur, de contentement? Он увидел, что там хорошо». — Et puis elle sanglotait convulsivement, elle frissonnait. Бедное, жалкое творенье! — et si belle, même dans cet état!

Lundi, le jour de l'enterrement, т. е. отпевания, une foule innombrable a voulu y assister, des départements entiers sont venus demander la permission de ne pas travailler pour aller aux prières, tout le corps de l'Académie,⁸ les artistes, les étudiants de l'université, tous les acteurs russes; l'église de la Конюшенная n'est pas grande, on n'y a laissé entrer que ceux qui avaient des billets, c. à d. à peu près la haute société et le corps diplomatique qui s'y est rendu tout entier.⁹ (Un d'eux a même dit: «C'est ici pour la 1-ère fois que nous apprenons ce qu'était Pouschkin pour la Russie. Jusqu'à présent nous l'avons rencontré, nous l'avons connu, et nul de vous — il s'adressait à une dame — ne nous a dit que c'était une gloire nationale.») La place était encombrée d'une foule immense qui s'est précipitée dans l'église au moment où on en a ouvert les portes après le service; et on se disputait, on s'écrasait pour porter le cercueil au caveau, où il devait être déposé en attendant qu'on le porte à la campagne. Un jeune homme très bien mis a supplié Pierre¹⁰ de le laisser seulement toucher de la main le cercueil; alors il lui a cédé sa place, et l'autre l'a remercié en pleurant.

Quel être touchant que le second, l'ami et le camarade du Lycée de Pouschkin, le colonel d'Ansass, blessé, le bras en écharpe, surnommé à l'armée «d'Ansass le brave» — et le visage baigné de larmes, parlant de Pouschkin avec la tendresse d'une femme, ne s'occupant seulement pas de la punition qui l'attend et bénissant l'empereur pour la permission qu'il lui a accordé d'assister son ami dans ses derniers instants et sa malheureuse femme aux premiers jours d'une douleur sans nom. Voici ce que l'empereur a fait pour la famille.¹¹ Il paie toutes les dettes de Pouschkin, montant à 70 mille rb.,¹² il rachète son pauvre petit bien (au reste ce n'est que 70 paysans dans le gouvernement de Pskoff; ¹³ la terre de 200 qu'il possédait à Nijni,¹⁴ il l'avait donnée à sa soeur Pavlischteff sa vie durant, et ne vivait donc, au pied de la lettre, que de sa plume!). Il donne à Nathalie une pension de 5000 rb., et à chacun de ses 4 enfants par 1500, les deux fils sont inscrits au Corps des Pages; on leur donne encore 10 mille rb. pour le moment, одновременно, et on fait, aux frais de la couronne et au bénéfice des enfants, une édition complète de ses ouvrages¹⁵ qui probablement sera emportée tout de suite. Croirais-tu que dans

ces trois jours on a vendu 4 mille exemplaires de la petite édition d'«Он-гин».

Hier nous avons encore vu Nathalie, elle était plus calme, et a beaucoup parlé de son mari. Elle part dans huit jours pour la campagne de son frère à Kalouga, où elle veut rester deux ans.¹⁶ «Mon mari, — disait-elle, — m'a ordonné de porter son deuil pendant deux ans (quelle délicatesse de sentiment! il voulait toujours la sauver de la censure du monde!) et je crois que je remplirai mieux sa volonté si je passe ces deux années tout à fait seule à la campagne. Ma soeur viendra avec moi et c'est une grande consolation». Nous avons parlé des lettres anonymes, je lui ai raconté ce que tu en disais et ton indignation véhémement contre leur infâme auteur.¹⁷ Elle a souri douloureusement: «André! comme je le reconnais là. Remerciez-le, Sophie, pour moi, saluez-le tendrement de ma part. Ce bon André! Combien il sera affligé!»

Maintenant un détail drôle au milieu de toutes les douleurs, c'est que d'Ansass ayant demandé à accompagner le corps, l'empereur a répondu que c'était impossible parce qu'il doit être mis sous jugement (en outre on assure que ce sera seulement pour la forme) et il a nommé pour rendre ce dernier service à Pouschkin Mr Tourguénéff, comme le seul de ses amis qui n'est pas occupé.¹⁸ Il part ce soir avec le corps, il en est un peu vexé et ne peut le dissimuler. Wias.*emsky* avait envie de partir, je lui disais: «Pourquoi n'irait-il pas avec vous?» — «Помилуйте, со мною! — он не умер!»

Adieu, mon cher André, je t'embrasse bien tendrement. Mille tendres amitiés aux Smirnoff: Sachinka¹⁹ sera bien triste aussi!

Sophie.

Tâche de voir ce Mr d'Archiac: tu sauras par lui les détails du duel, où il s'est conduit très honorablement.

Ha обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Paris, Chaussée d'Antin, rue de Mt Blanc, № 20. В Париж.

31. С. Н. и А. Н. Карамзины

10 (22) февраля 1837 г. Петербург

С. Н. Карамзина

Pétersbourg, 10/22 fevrier mercredi.

Je ne veux t'écrire que quelques mots aujourd'hui, mon bien cher André, vu que je me sens très peu en train. Ta lettre d'hier nous a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle nous est arrivée après deux jours d'attente, par conséquent d'inquiétude, surtout pour Maman! Elle est venue si à propos, avec le toast pour la santé de Lise¹ et la tienne, comme de raison! Catherine l'a fêtée en la menant au spectacle russe, où Каратыгин était admirable dans «Mathilde ou la jalousie»;² Lise et Nadinka en devenaient folles. — Nicolinka,³ également de la partie, et d'abord enchanté, a fini par se prendre de terreur qu'on ne tire du pistolet; il comprenait juste assez de la pièce pour savoir que les hommes se prenaient de querelle, et l'histoire de Pouschkin, dont il a tant entendu parler (et il écoute toujours avec une attention et une réflexion extrême) lui a singulièrement aiguisé l'intelligence au sujet des duels: il en prévoyait un, et il a fallu l'emmener avant le coup de feu. — Les Meschtsersky voulaient donner à Lise une soirée dansante; mais après cette terrible catastrophe ils n'en ont pas eu le courage.

Je ne puis te dire l'effet qu'a produit sur moi le salon de Catherine un premier dimanche où je l'ai revu, dépeuplé de cette famille qui le remplissait toujours, et où il me semblait les voir et entendre le rire éclatant, argentin

de Pouschkin. Voici des vers qui ont été composés sur sa mort par un Mr Лермантов, officier aux hussards. Je les trouve si beaux de vérité et de sentiment qu'il faut que tu les connaisses: ⁴

См. основной текст, стр. 174—175.

Стр. 175, строки 43:

C'est beau, n'est ce pas? Meschtersky est allé porter ces vers à Alexandrine Gontcharoff qui les a demandés pour sa soeur, avide de lire tout ce qui concerne son mari, avide de parler de lui, de s'accuser et de pleurer. Elle est toujours déchirante à voir, mais plus calme, et n'a plus l'oeil hagard. Malheureusement elle dort mal, et la nuit elle jette des cris perçants en appelant Pouschkin: pauvre, pauvre victime de sa légèreté et de la méchanceté des hommes! On juge d'Antès à la garde à cheval, ⁵ je souhaite qu'il ne lui soit fait aucun mal, et que Pouschkin reste la seule victime.

Pour faire trêve à ce triste sujet, je te dirai que nous avons été, il y a deux jours, au bénéfice de Mlle Bourbier, voir la fameuse «Marie» de Mde Ancelot: ⁶ c'est peu de chose. La princesse Odoevsky est très touchée de la ressemblance qui l'a rappelée à ton bon souvenir. ⁷ Lui, Odoevsky est touchant d'affection et de regret pour Pouschkin; il pleurait comme un enfant, et rien n'est plus attendrissant que les quelques lignes où il a annoncé sa mort dans son journal. ⁸ On continue le Современник cette année. ⁹ Bonjour, mon ami, je t'embrasse du plus tendre de mon coeur et te souhaite la bienvenue dans notre chère Italie.

Sophie.

А. Н. Карамзин

Il y a bien assez de place pour t'embrasser, mon bon André; aussi je t'embrasse bien fort, mais il n'y a pas assez de place pour te rien dire; aussi je ne te dis rien. Je m'étonne que tu n'aies pas encore reçu ma lettre, et je t'en prépare encore une bien longue. Au revoir. Обнимаю еще раз крепко, крепко

На обороте (рукой С. Н. Карамзиной): А monsieur monsieur André de Karamzine à Gênes en Italie. Poste restante. В Геную, в Италии

32. Е. А. и С. Н. Карамзины

16—17 февраля (28 февраля—1 марта) 1837 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Mardi, 16 fevrier 1837. Pétersbourg

Здравствуй, милый Андрюшка, какое счастье читать твои письма и во вторник и в воскресенье, два раза в неделю. Cependant ce n'était qu'une illusion, cette jouissance, je l'ai achetée par deux jours d'angoisses: je t'ai marqué dans ma dernière que ta lettre avait tardé de deux jours; je ne sais si c'est la poste qui l'a gardée plus longtemps, ou si tu as tardé de l'envoyer. Mon cher ami, tu es tout à fait sans façon depuis quelque temps dans ta correspondance; la forme de tes lettres a pris la tournure de véritables relations, никакого заглавия нет. C'est comme si tu te donnais les airs de les envoyer pour l'impression. N'importe, cher ami, telles formes qu'elles aient, elles produisent toujours le même effet, c'est de me faire un plaisir indicible et m'attendrir jusqu'au fond du coeur sur ta laborieuse exactitude, en y mêlant toujours un peu d'inquiétude, quand je pense que c'est tes veilles qui produisent ces lettres si touchantes de tendresse et si pleines d'intérêt de tout genre. Il n'y a qu'une idée qui me console, c'est celle que tu aurais toujours veillé. Hé bien, un peu plus, un peu moins, quand ces veilles procurent une si douce satisfaction!

Pour moi aussi, cher André, je fréquente le grand monde, ne te déplaîse, grâce à Mlle Sophie, qui m'a entraînée à deux spectacles par surprise, hier je suis allée au bal chez les Ouvaroff¹ à la suite de Mr Voldemar, qui était en grande tenue, ainsi que 25 autres étudiants, — bal donné pour le prince Charles, où il y a eu une foule si compacte que quand nous sommes entrés la salle du bal m'a rappelé les presses des églises: on ne pouvait ni avancer, ni reculer. Après avoir admiré tout le monde et vu Voldemar bien engagé dans les danses, ainsi que Sophie, je leur ai souhaité beaucoup de plaisir, et me suis retirée à une heure. Demain je mène Mlle Lise chez les Hitroff, les parents du vôtre, s'entend de celui qui est à Paris;² c'est un bal d'adolescentes, ainsi tu vois que je ne manque pas non plus de plaisirs; j'avoue que la chair de poule me parcourt le corps quand je pense que ces plaisirs m'attendent dans dix-huit mois,³ s'il plaît à dieu. Le pauvre Alexandre est encore dans ses vilaines casernes et voilà le second bal de l'ambassadeur de France⁴ qu'il manque; celui d'aujourd'hui surtout, dit-on, sera très beau, toute la famille impériale et les élus seulement sont invités; il est décidé de demander sa démission de ses fonctions d'aide de camp quelques jours après ses arrêts; il t'écrit lui-même de sa prison, je ne sais si sa lettre sera prête pour demain alors il te l'expédiera la poste suivante, cela te fera même plus de plaisir, je pense, de la recevoir après.⁵ Hier j'ai été dire adieu à la pauvre Mme Pouschkin qui part aujourd'hui pour la campagne avec son frère⁶ qui est venu la voir et l'emmène chez lui; sa soeur Alexandrine et sa tante Mlle Zagriatsky l'accompagnent,⁷ que dieu lui accorde les consolations.

Que je suis impatient de recevoir la lettre où tu me tranquilliseras sur le compte, du cauchemar Kirschbaum; j'espère que tu es parti de Paris en ayant terminé tes affaires et tes comptes avec lui. T. <ourguénef> est très charmé de t'avoir procuré l'intéressante connaissance de tant de personnages⁸ et moi aussi j'en suis charmée et lui suis reconnaissante. Tu me dis en glissant ta visite au salon des étrangers et tu ne m'en donnes aucun détail, ni l'effet qu'il a produit sur toi; continue, mon ami, à me dire le bien et le mal comme toujours: la confiance c'est la récompense d'une tendresse toute désintéressée. Je suis fâchée que tu sois resté si longtemps à Paris — parce que tu n'auras plus le temps de parcourir la France, et cependant les provinces sont bien intéressantes, et l'Italie aussi, avant d'arriver à Rome tu la parcoureras en poste! Enfin pourvu que tu te portes bien au moral et au physique, tu feras comme tu l'entends pour le mieux. Adieu, mon bon et cher fils, je t'embrasse avec tendresse en te serrant contre mon coeur qui te bénis avec amour. Que la miséricorde divine veuille sur toi et que la mémoire de ton adorable père règne dans ton coeur!

С. Н. Карамзина

Ta dernière lettre, mon cher André, était encore d'un degré plus charmante que les autres et nous a fait un plaisir indicible. Joukoffsky et T. <ourguénef> en sont enchantés, et le premier a répété: «Какой чистый, прекрасный, оригинальный слог! — иногда напоминает письма его отца, но еще как-то более зрелости, происходящей от хода времени. — Умный малый Андрей!» — J'espère que tu seras flatté de cette éloge! Joukoffsky veut absolument choisir dans tes lettres quelques fragments pour les imprimer dans le *Современник*⁹ que l'on continuera cette année: qu'en dis-tu? Wiasemsky a aussi écouté ta lettre avec beaucoup d'intérêt, et à chaque fois que revenait le nom de Mde Smirnoff, ton pain quotidien, il riait de son bon rire bas, en répétant: опять! Et il te fait dire que tu lui rappelles un Mr Titoff¹⁰ qui pendant son séjour à Paris, disait: «Там очень приятно: всякий вечер нас четверо русских собиралось на партию в вист». — А впрочем, он тебе завидует и оттого пускается в колкости.

Hier soir, mon ami, j'ai été voir partir Natalie Pouschkin, elle m'a aussi chargée de te dire, «что между ею и тобою вечная дружба» — pauvre femme! et pourtant hier elle a mis de l'eau dans mon vin; elle n'était plus assez triste, elle s'occupait trop des emballages à faire, elle n'a pas eu l'air assez affecté en prenant congé de Joukoffsky, de d'Ansass, de Dall,¹¹ les trois anges tutélaires qui on entouré le lit de mort de son mari et qui ont si puissamment contribué à adoucir ses derniers moments, elle était contente de partir, ceci est naturel, mais il l'eût été aussi de témoigner une déchirante émotion, mais rien du tout, et même moins de tristesse qu'à l'ordinaire! Non, cette femme-la ne sera point inconsolable. — Puis elle m'a dit quelque chose d'inconcevable, quelque chose qui à mon avis est la clef de toute sa conduite dans cette affaire, de cette légèreté, de cette incohérence qui lui ont fait jouer la belle vie de Pouschkin, pas même contre un sentiment, mais contre un misérable attrait de coquetterie et de vanité; elle m'a dit: «Je ne regrette pas du tout Pétersbourg, je suis seulement fâchée de quitter les Karamzin et les Wisamzyn, mais pour Pétersbourg lui-même, les bals, les fêtes, cela m'est égal». — Ah, cela, elle m'a pétrifié d'étonnement, je l'ai regardée avec de grands yeux, j'ai cru qu'elle était folle, mais pas du tout: elle n'est que бестолковая, comme toujours! — pauvre, pauvre Pouschkin! Il n'a jamais été compris par elle; en le perdant par sa faute elle a horriblement souffert quelques jours; mais à l'heure qu'il est la fièvre est déjà passée, il ne reste que de la faiblesse et de l'abattement; и то пройдет очень скоро! Les deux sœurs se sont vues pour se dire un adieu probablement éternel,¹² et là Catherine a un peu senti enfin le malheur qu'elle devrait bien aussi sentir un peu sur sa conscience; elle a pleuré, mais jusque-là, calme, gaie, riante, elle ne parlait à tous ceux qui la voient, que de son bonheur, — en voilà une qui est bûche et sotté! Le jugement de d'Antès n'est pas encore fini, on dit qu'il sera dégradé et puis renvoyé hors de la Russie.¹³ Heckern fait ses paquets pour partir et vend lui-même tous ses meubles, porcelaine et argenterie dans son cabinet, où toute la ville va les acheter, les uns pour rire, les autres par amitié.¹⁴ Adieu, mon cher André, on me presse pour la poste, je t'embrasse et te chéris tendrement.

Sophie.

Mille choses bien affectueuses à l'aimable et bon Krivtsoff.

Ha обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Rome. Recommandée aux soins obligeants de la légation de Russie. В Рим, в Италию.

33. А. Н. Карамзин

14—24 февраля (26 февраля—8 марта) 1837 г. Петербург

См. в основном тексте, стр. 179—183.

Стр. 183, строка 25:

une salle magnifique, grande, éclairée en diable, un monde fou à ne pas pouvoir se mouvoir ni danser. Des laquais pleins l'escalier tous en gilet d'or et en livrée de velour violet, d'autres en drap blanc. C'était superbe. Une seule chose m'a fortement déplu et mis de la tristesse dans mon âme. Les petites tables au souper étaient mal servies et les vins y étaient mauvais! Ce sont de ces négligences impardonnables! Une maison mal servie! Une soirée presque manquée! Et encore de ces choses au premier bal de la maison. Je suis revenu le coeur navré et plein d'une noble indignation. Mais pour tout le reste c'était superbe: la table où soupait la cour était couverte d'un service en or, d'excellent Crément coulait à grands flots... C'était autant de coups de couteau pour moi qui m'était procuré avec beaucoup de peine une espèce de côtelette à peine mangeable et une espèce de vin de Don tout à fait inbuvable. Que dieu leur pardonne! Le coup d'oeil de la fête n'en était pas moins beau à tel point que, comme je te l'ai déjà annoncé, je me suis amusé. Tu sais que c'est une grosse

preuve. Jeudi prochain on nous promet, chez les Joussupoff⁸ quelque chose de plus beau encore. Demain je vais chez Liberman, ministre de Prusse. Tu vois que l'on s'en donne. Encore une semaine comme cela et puis le carême, le bon carême avec son bon repos et son mauvais maigre. Du reste grâce à des arrêts continuels distribués sagement de 3 jours à 3 jours de distance l'un de l'autre je ne me suis pas beaucoup fatigué tout ce temps-ci. A propos, il faut que je te dise que l'autre fois au bal des apanages, au moment où après un tour de mazurque je ramenais à sa place la dame qui dansait avec le grand duc héritier,⁹ celui-ci m'a parlé et après plusieurs questions sur tes voyages et ton retour et ta santé il m'a dit: «Когда ты будешь ему писать, то от меня очень кланяйся». Il paraît décidément que tu es ami intime de tous les grands ducs de Russie.

См. в основном тексте, стр. 184—185.

34. Е. А. и С. Н. Карамзины

3 (15) марта 1837 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Mercredi, 3 mars 1837. St. Pétersbourg.

Bonjour, mon cher et bon ami, après avoir attendu inutilement ta lettre pour dimanche j'étais résignée de ne l'avoir que mardi, mais je fus plus heureuse, c'est lundi qu'elle me fut rendue, je l'attendais avec plus d'impatience encore que d'ordinaire, je devais y trouver la confirmation de ta parfaite convalescence qui m'avait laissé quelques doutes, quelques craintes qui t'obsèdent malgré moi quand j'ai la moindre inquiétude. Ta bonne lettre, surtout la première partie, les avaient parfaitement tranquillisées en ne m'en parlant pas du tout, et en style animé et gai, mais l'autre moitié m'a bien chagrinée pour toi et j'ai sympathisé avec ton cœur; en la lisant j'ai pleuré comme toi en l'écrivant: j'étais bien sûre qu'en apprenant cette fin tragique de Pouschkin ton cœur serait frappé au vif.¹ Tu as eu raison de penser que Mme Pouschkin deviendrait pour moi un objet de sollicitude, j'y suis allée presque tous les jours, les premiers avec un sentiment de profonde pitié pour cette grande douleur, mais après, hélas! avec conviction que si pour le moment elle en a été atterrée, ce ne serait ni long ni profond. C'est douloureux à dire, mais c'est vrai: le grand, le bon Pouschkin devait avoir une femme qui l'eût mieux compris et qui fût plus à son diapason.² Que dieu soit juge de tout cela, mais c'est une catastrophe affreuse et jusqu'à ce moment ténébreuse; il a eu sa part de folie incompréhensible. Elle est à la campagne chez un de ses frères, elle a passé par Moscou où le malheureux vieillard, père de son mari³ vit après la mort de sa femme. Eh bien, elle a passé sans lui donner signe de vie, sans s'informer de lui, sans lui avoir envoyé ses enfants, disant que sa vue à elle pouvait lui faire une impression trop pénible; soit, mais fallait-il au moins savoir sa volonté à lui. Eh bien, ce malheureux vieillard est dans une désolation affreuse, d'autant plus qu'il l'attribue à une négligence et au manque de tout sentiment pour lui; avoue qu'une pareille manière d'agir prouve peu de cœur et peu d'esprit; elle devait se trainer aux pieds du père Pouschkin pour soulager son cœur et sa conscience, et pour se rattacher à tout ce qui lui a appartenu, et encore à un père qui l'adorait de toute sa faiblesse.⁴ Pauvre, pauvre Pouschkin, victime de la légèreté, de l'imprudence, de la conduite inconsidérée de sa jeune et belle femme qui a joué sa vie, sans s'en douter, à quelques heures de coquetterie. Ne crois pas que ce soit exagération, ce n'est pas pour l'accuser, on n'accuse pas les enfants du mal qu'ils font sans le savoir, manque de réflexion. Le projet de Mr Sobolevsky, la bonté et la magnificence de l'empereur l'ont prévenu, il a ordonné une édition complète

des oeuvres du cher Pouschkin à ses frais et vendu par souscription au profit des orphelins.

Je suis impatiente au delà de l'expression d'apprendre que l'argent du cauchemar Kirschbaum lui est remis, qu'il s'<en> est allé enfin, et aussi que le tien t'est parvenu, et que tes ailes, comme tu le dis, puissent s'étendre à l'air et cingler vers les beaux cieux de l'Italie, où j'espère que les plaisirs ne te feront pas négliger les occupations un peu graves et suivies. Ton bienfaiteur Александр Иван.кович⁵ te recommande beaucoup de faire connaissance avec un ministre de Prusse qui est à Rome,⁶ qu'il dit d'un mérite et d'une moralité parfaite; son nom je l'ai oublié, mais je le prierai de te recommander à lui et à sa famille, car il dit qu'ils sont tous parfaits, et surtout que tu ne fasses pas attention aux caquets de notre mission qui ne les goûte pas.

Dieu merci, nous nous portons tous très bien, depuis trois jours nous nourrissant de maigre, et ma correspondance avec toi m'ayant entraînée à manquer aujourd'hui la messe de mercredi прежде посвященная, ce dont je suis très fâchée, j'avais oublié que nous étions en carême. Mais avant j'ai eu ma part du plaisir du carnaval, j'ai été au bal de la концертная, à une fête que la g.<rande> duchesse⁷ a donnée pour la première fois de ma vie, et le samedi chez les Ouvarof pour conduire Mlle Lise comme adolescente; dans l'interval je j'ai passé une journée au spectacle grâce à Mlle Sophie; tu crois qu'elle aura été de la partie sans doute; pas du tout; mais elle m'a persuadé avec tant de véhémence que je ne pouvais pas manquer d'aller le matin voir «La Folle»⁸ jouée par Mlle Bourbier et le soir Каратыгин dans Almaviva,⁹ où elle m'a entraînée par sa conviction; le matin je ne m'en suis pas repentie, mais le soir j'ai été bien fâchée de lui avoir obéi; c'était mauvais et on avait honte de se trouver parmi ce monde dont aucune figure ne vous rappelle même une rencontre fortuite, et il faut de la sympathie en tout. — J'ai déjà arrêté une maison à Sarsko Sélo pour l'été. Dieu donne que nous passions heureusement cet été; il y aura un grand intérêt de plus pour moi, Catherine y viendra aussi faire ses couches; que la miséricorde divine la protège et fasse que cet événement soit un bonheur de plus!

Adieu, mon bien-aimé fils, il y a des moments, et ils sont fréquents, que je voudrais tant te tenir par tes grosses oreilles pour t'embrasser avec toute la tendresse maternelle dont mon coeur est susceptible. En attendant ce moment possible, je me contente de te bénir, d'appeler sur ta tête les bénédictions célestes et de te serrer contre mon coeur.

С. Н. Карамзина

J'ai été bien heureuse, mon cher André, d'apprendre ta parfaite guérison, j'ai sympathisé avec les ennuis qui t'avaient pris en grippe, et j'ai ri de tout mon coeur au portrait si amusant que tu nous fais de ton individu. Quant à mes reproches sur ta banalité de ne pas rechercher les hommes de l'époque, je les retire et te fais amende honorable, d'autant plus volontiers que tu t'es beaucoup corrigé de ce défaut-là à mes yeux depuis que tu cultives si assiduellement Mde Récamier. Nous avons lu hier avec Maman quelques pages sur elle et ses amis dans un article de J. Janin,¹⁰ et je ne puis te dire avec quelle satisfaction je songeais que tu avais joui de la société de ces gens-là. Mais dis-moi un peu pourquoi tu n'as pas cherché à Paris Mr Léon de Laborde: je ne puis te dissimuler que Catherine t'en veut de cette négligence, d'autant que tu en aurais toi-même retiré du profit?

Combien j'ai été émue en lisant tes lignes si tristes et si vraies sur notre glorieux et cher Pouschkin! Tu dis bien, il n'est pas à plaindre: c'est une mort belle et poétique que la sienne; l'astre s'est éclipsé dans tout son éclat, et le ciel a permis encore que ces deux jours d'agonie, où il a regardé la terre

pour la dernière fois, en fassent jaillir une lumière plus vive, plus pure que jamais, une lumière qui tenait du ciel, que son âme a sans doute entrevue dans le dernier moment, car (je te l'ai déjà dit, je crois) jamais impression plus sereine, plus douce et plus exaltée n'a pu être laissée sur le visage de l'homme que celle qui aimait le sien après sa mort. «Великая, радостно угаданная мысль», — a dit Joukoffsky.¹¹ Et au fait que pouvait-il regretter ici? La douleur même qu'il léguait à sa femme, cette horreur de désespoir à laquelle il semblait qu'on dût succomber, mourir ou devenir folle, eh bien, c'est si peu de chose, si passager, et déjà si calme maintenant! — et il la connaissait, il savait que c'était une Ondine avant que son âme lui fût soufflée d'en haut.¹² Pardonne-lui, oh mon dieu, elle ne savait ce qu'elle faisait; et toi-même, mon cher André, console-toi pour elle: beaucoup de bonheur et de plaisirs à sa portée l'attendent encore sur la terre!

Parlons d'autre chose et, pour changer, du carnaval: j'en ai pris ma part à quatre bals, tous très jolis et très animés. À la salle de Concert, chez la grande duchesse Hélène, celui-là était charmant, depuis l'escalier couvert d'un drap rouge, gradué d'invalides, tapissé de fleurs et d'orangers, et une musique militaire magnifique jusqu'à la salle du bal, délicieuse chambre à colonnes en marbre blanc, garnie de banquettes en velours rouge, lumineusement éclairée, et remplie d'une foule élégante qui y dansait sans trop de gêne; je me suis beaucoup amusée à ce bal-là, d'autant plus que j'ai eu le plaisir d'y danser la mazurka avec un jeune homme que je trouve extrêmement agréable et spirituel, Mr Opotchinin, de la garde à cheval: je ne connais pas d'autre officier russe (celui à qui je m'adresse excepté) qui joigne à tant d'esprit naturel une culture aussi générale, tant de lecture et de conversation, et une indifférence parfaite pour ce qui l'entoure, de sorte qu'au bal il cause comme s'il se trouvait dans notre petit salon, sans cette distraction, cette préoccupation vague qui rendent tous nos cavaliers si insupportables surtout aux bals où se trouve la cour. Nous avions d'ailleurs une excellente place, derrière tout le monde et appuyés contre une colonne, ce qui soulageait de l'obligation de rester debout. Sévérin a raconté à Maman que je bavardais d'une manière scandaleuse avec un chevalier garde, et qu'à deux pas de moi il n'avait pu m'adresser la parole parce que nous étions perdus dans un torrent de conversation, et Maman s'est mise sérieusement à me faire la leçon. Malheureusement c'est un reproche qu'on peut rarement encourir à Pétersbourg. Nous voyons souvent Sévérin, retombé dans ses habitudes de vanité et de vanterie perpétuelle qui me font rougir, car je l'aime malgré ses défauts, et qui mettent Catherine en rage contre lui.

Jeudi il y a eu bal chez la comtesse Ficquelmont pour la cour, et là j'ai terminé mon carnaval par six contredanses, deux walses et une mazurka très utile, puisque j'ai arrangé avec mon cavalier, le prince Abameleck, officier de hussards, la location de sa maison à Zarsko Sélo, vis à vis du jardin Alexandre, avec une galerie, une serre chaude, quelques fruits et beaucoup de fleurs, le tout pour 2 mille rb. Vendredi le prince Joussouppoff a ouvert sa belle maison par une fête somptueuse pour la cour, où Alexandre s'est amusé et n'a eu de l'humeur que contre les avances trop marquées de la comtesse Natalie Stroganoff qui l'ennuie: il est très vrai qu'elle lui fait beaucoup la cour, et même pour lui à toute notre famille: elle fournissait Maman à tous ces bals de magnifiques bouquets de fleurs qui dans ce moment parfument encore les tables du salon.

Samedi ma tante Viasemsky m'a persuadé d'aller avec elle au bal masqué de l'assemblée, où j'ai été frappée d'une sorte de stupeur sous le domino; en essayant de la vaincre je ne suis parvenu qu'à dire quelques sottises au peu d'individus connus que j'ai fait semblant d'intriguer, car on me reconnaissait de suite. J'ai admiré le courage de toutes les dames qui ont de longues conversations avec l'empereur: dans tous les coins vous le voyez poursuivi de domi-

nos, il s'en amuse beaucoup; — et pour peu qu'on ait de la hardiesse et de l'esprit, il doit être fort piquant de l'intriguer. Dimanche Alexandre a été au déjeuner dansant d'Anitschkoff depuis une heure après midi jusqu'à une heure après minuit. Il en est revenu chancelant comme dans l'ivresse, et avec une seule impression, celle d'une fatigue qui allait jusqu'à la folie: en voilà un qui n'a pas un brin de vanité. Bonjour, mon ami, je te serre contre mon coeur qui te chérit.

Sophie.

La grande duchesse Hélène m'a dit que le grand duc était «très content de toi et que tu lui plaisais beaucoup».

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Rome en Italie. Recommandée aux soins obligeants de Mr de Krivtsoff, à la légation de Russie. В Рим, в Италию.

35. А. Н. Карамзин

13 (25) марта 1837 г. Петербург

См. в основном тексте, стр. 190.

Стр. 190, строка 12:

c'est à mes dépens. D'Antès était un garçon de rien en arrivant ici, drôle par son manque d'éducation joint à de l'esprit naturel, du reste entièrement nul tant au moral qu'à l'intellectuel. S'il était toujours resté comme cela il aurait été bon garçon et voilà tout, je n'aurais pas rougi comme je le fais d'avoir été lié avec lui, mais il a été adopté par Heckern par des raisons qui jusques ici sont encore entièrement inconnues au public (qui s'en venge par des conjectures); Heckern, étant un homme de beaucoup d'esprit et le cochon le plus raffiné que jamais soleil ait éclairé, n'a pas eu beaucoup de peine à s'emparer entièrement de l'esprit et de l'âme de d'Antès, qui de l'un avait bien moins que Heckern et de l'autre n'en avait peut-être pas du tout. Ces deux hommes, je ne sais par quelles raisons diaboliques, se sont attachés à Mme Pouschkin avec une constance et une persévérance telle que profitant de la simplicité d'esprit de cette femme et de l'atroce stupidité de sa soeur Catherine en un an ils sont parvenus à la rendre presque folle et à abîmer sa réputation d'une manière éclatante. D'Antès était alors souffrant de la poitrine et maigrissait à vue d'oeil. Le vieux Heckern dit à Mme Pouschkin qu'il se mourait pour elle, il la conjura de sauver son fils, puis il la menaça de vengeance; 2 jours après parurent les lettres anonymes. (Si c'est Heckern qui est l'auteur de ces lettres — ce serait une atroce et incompréhensible absurdité de sa part, néanmoins des personnes qui doivent en savoir quelque chose disent qu'il est à présent presque prouvé que c'est lui!) Alors vint la confession de Mme P.<ouschkin> à son mari, le cartel et puis le mariage d'Heckern; celle qui avait si longtemps joué le rôle d'entremetteuse devint à son tour amante et épouse ensuite, elle y gagna certes, aussi c'est la seule qui est restée triomphante jusqu'à présent et elle est tellement devenue bête de bonheur que après avoir abîmé la réputation et peut-être l'âme de sa soeur Mme P.<ouschkin> et lui avoir tué son mari, au jour du départ de celle-ci elle lui a envoyé dire qu'elle voulait bien oublier le passé et lui tout pardonner!!! Pouschkin aussi triompha un instant, il crut avoir couvert son ennemi de boue et lui avoir fait jouer le rôle d'un lâche. Mais Pouschkin rempli de haine contre cet ennemi et abreuvé de dégouts depuis si longtemps ne sut pas se maîtriser et ne le tâcha même pas. Il prit la ville et les salons remplis pour confidents de sa colère et de sa haine, il ne sut pas profiter de sa position avantageuse, il devint presque ridicule, et comme il ne racontait pas toutes les raisons de tant de colère nous disions tous: mais que veut-il donc? Mais il est fou! Il fait le brave! Et d'Antès guidé par les conseils de son vieux je ne sais qui se conduisait en

attendant avec le tact le plus parfait et tâchait surtout de mettre de son côté les amis de Pouschkin. Il fit plus que jamais des protestations à notre famille; il feignit avec moi de la franchise, il me fit de fausses confidences, il joua avec l'honneur, la noblesse d'âme, et fit si bien que je crus à son dévouement pour Mme P.ouschkin, à son amour pour Catherine G.ontcharov, à tout ce qu'il y avait de plus absurde enfin plutôt que de croire à ce qui était réellement. J'avais comme un vertige, je fus fasciné, quoi qu'il en soit j'en suis bien puni par le remords qui se glisse jusqu'à présent dans mon coeur plusieurs fois par jour et que je tâche inutilement d'éloigner. Certes que Pouschkin a dû souffrir quand devant lui je serrais amicalement la main de d'Antès, j'ai donc aussi contribué à déchirer son noble coeur qui souffrait tant de voir que son ennemi s'était relevé tout propre de la fange où il l'avait jeté. Le génie, celui qui faisait la gloire de son pays, celui dont l'oreille était si habituée aux applaudissements, était insulté par un aventurier étranger, fils adoptif d'un juif qui voulait salir son honneur, et quand indigné il mettait sur le front de cet ennemi le sceau de l'infamie, ses propres concitoyens prenaient fait et cause pour l'aventurier et blasphémaient contre le grand poète. Ce n'étaient pas ses concitoyens qui blasphémaient ainsi, c'était une coterie ignoble, mais le poète dans son indignation ne sut pas distinguer le cri de la coterie du grand cri du public auquel il était si sensible, il souffrit horriblement, il lui fallut du sang, mais dieu voulut pour notre malheur que ce fût le sien qui rougit la terre. Ce n'est que après sa mort que j'ai su au juste toute la conduite de d'Antès et je ne l'ai plus revu depuis. Peut-être t'en ai-je parlé avec trop d'aigreur et de prévention, peut-être cette prévention provient-elle de ce que j'ai été trop bien disposé pour lui avant cela, mais il est de fait qu'il m'a trompé par de belles paroles et m'a fait voir du dévouement, de beaux sentiments là où il n'y avait qu'une intrigue ignoble, il est de fait aussi qu'il a continué à faire la cour à Mme Pouschkin après son mariage, ce dont je suis resté longtemps sans vouloir convenir, mais enfin je me suis rendu aux preuves évidentes que j'ai eues plus tard. Tout cela suffit, frère, pour que tu ne doives pas tendre la main au meurtrier de Pouschkin.

См. в основном тексте, стр. 192—194.

Стр. 194, строка 15:

Eh bien! Tout bête que cela soit de faire des стихи-с je ne puis te dire comme cela m'a fait plaisir d'avoir fait cette pièce de vers: il me semblait que j'étais revenu au temps où je vivais et où je n'étais pas huitre comme je l'ai été tout cet hiver, je croyais y voir un signe certain de renaissance. Il est de fait que moralement j'étais malade comme un chien et que je me porte moralement beaucoup mieux. Quant au physique, connu! Hier il y a eu à la cour partie du plaisir à Jélaguin et nous avons dégringolé des montagnes, fait des parties de traîneaux et joué aux petits jeux depuis 2 heures jusqu'à 12 de la nuit. J'y suis allé tout droit сменившись с караула, aussi suis-je revenu harassé. Mais en voilà assez de vers et de prose. Je t'embrasse bien fort, bien fort, ainsi que toujours et t'aime encore plus fort ainsi que toujours. Au revoir! L'heure de la poste a sonné. Je ne pourrai même pas montrer ma lettre à la famille qui sera furieuse, surtout Catherine qui voulait ajouter quelques lignes.

Il ne faut pas pourtant que tu croies que toute la société a été contre Pouschkin après sa mort; ce n'était que la coterie Nesselrod⁵ et quelques uns encore. D'autres au contraire p.<ar> e.<хемпле> la comtesse Nat.<alie> Stroganoff et Mme Narichkin (Мар.<ия> Яков.<левна>)⁶ ont parlé très chaudement pour lui, ce qui a même occasionné quelques brouilles. Le plus grand nombre n'a rien dit, так им и подобает!

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine. Recommandée aux soins obligeants de Mr de Krivtsoff à la légation de Russie à Rome. В Рим.

16—17 (28—29) марта 1837 г. Петербург

E. A. Карамзина

Le 16 mars, mardi, 1837, St. Pétersbourg.

Bonjour, mon cher André, nous voilà à mardi et point de lettre de toi. Mon imagination ne sait où te prendre; j'aime à croire que tu es déjà depuis plusieurs jours à Rome, car le dimanche de Pâques est passé, et tu te dépêchais, pour y être pour la semaine sainte. Que dieu m'accorde la grâce de recevoir ta lettre qui m'apprenne que ton voyage a été heureux. En attendant il y a quelque chose de si triste quand le jour de la poste passe et n'apporte rien, on a beau se dire que c'est l'irrégularité du séjour qui met obstacle à la douce réception d'une bonne missive, le coeur gémit toujours, mais je me tais et garde cela pour moi, pour ne pas entendre des consolations qui ne me consolent ni ne me persuadent. Je passe tristement mon temps depuis ma dernière lettre, notre cher et bon Mr Kouchnikoff¹ est très mal, il a l'hydropisie et l'eau monte dans la poitrine et l'empêche de dormir la nuit en l'éveillant par des étouffements. Arendt dit qu'il y a peu d'espoir de le faire trainer et sa pauvre soeur Mme Tatarinoff² est depuis deux mois dans son lit avec une faiblesse mortelle à la suite d'une fièvre chaude nerveuse de sorte que ce pauvre vieillard est tout à fait seul sans autres soins que ses domestiques, et encore le meilleur, son valet de chambre, il l'a donné pour accompagner les Bibikoff.³ J'aurais tant aimé de le soigner, ne voilà-t-il pas que j'ai pris mon mal de gorge qui m'a empêché de sortir de toute la journée hier, et aujourd'hui Arendt ne me l'a pas permis qu'en faveur de Mme Ogareff parce qu'elle est une милая, умная, умная женщина. Nous allons tous diner chez elle pour fêter les 18 ans de sa chère Alexandrine.⁴ Le prince Pierre V. <iasemsky> a été aussi souffrant tout ce temps-ci et physiquement et moralement comme cela lui arrive toujours; mais cette fois d'avantage, son esprit était plus abattu depuis la perte de notre incomparable Pouschkine. Dans ce moment il est mieux, il se promène déjà depuis deux jours.

Voilà une page qui n'est pas rose, que faire? La vie va ainsi, cependant je veux t'égayer en parlant des succès de ton cher Alexandre qui est de toutes les petites parties: dernièrement il a été deux fois à Elaguine aux glissades des montagnes, et toute la famille imp.<ériale> a été très bienveillante pour lui. L'impératrice et la g.<rande> d.<uchesse> Marie lui ont demandé de tes nouvelles. J'en suis charmée de toute façon et de leur bonté et de ce que cela l'encouragera peut-être d'avantage à se trouver mieux dans le monde, quoique jusqu'à ce moment cela n'ait pas produit cet effet, tout en étant très reconnaissant de ces attentions flatteuses. Il m'a dit que tout en paraissant ne pas se soucier de nous, la famille imp.<ériale> dès qu'elle était en contact, était toujours si bonne envers nous, ce qui est parfaitement vrai et je le sens du fond de mon coeur. Adieu, mon bien bon André, je ne serai tranquille qu'en recevant ta chère lettre, jusque là mon âme et mon coeur seront souffrants. J'espère que tu as été content de mon exactitude, en trouvant tant de nos paquets à Rome entre les mains fidèles du bon Mr Krivtsoff⁵ qui voudra bien accepter mes voeux pour son bonheur et l'assurance de mon amitié. Благословляю тебя, моего милого друга, будь здоров, люби свою нежную мать, как она тебя любит, нежно целую тебя и прижимаю к сердцу. Христос с тобой и с нами.

Mercredi.

Encore un petit bonjour, cher fils, nous avons fait hier un diner splendide servis en vermeil, un diner exquis et les vins encore plus exquis et en profusion, Mestchersky⁶ en a fait son profit. Pour mon compte j'en ai aussi profité un peu,

mais comme cela n'a pas profité à ma gorge, je garderai encore la chambre aujourd'hui. Arendt me donne de vilaines pilules et un sirop encore plus détestable. Nous voilà à mercredi et je n'ai pas de lettre, c'est triste, bien triste, voyons si demain je serai heureuse. Pourvu que tu te portes bien, cher enfant, n'importe quelques moments d'angoisse de plus, l'essentiel est tout dans ta santé, je ne crains ni la négligence ni encore moins l'oubli. Je t'embrasse et te bénis, mon cher André.

C. H. Карамзина

Moi aussi, mon André chéri, je suis toute triste et désorientée de t'écrire sans avoir à te répondre, et de plus je ne sais quelles nouvelles te donner de notre genre de vie, excessivement monotone depuis le grand carême: tous les soirs à la maison, toujours les mêmes individus à notre thé, Tourguéneff presque toujours. Il s'est pris d'un tendre extrême pour moi, et Wiasemsky, charmé d'une occasion pareille de s'amuser, l'a engagé à m'épouser, tu connais là-dessus les idées du pauvre Tourguéneff: il croit de très bonne foi que chacune veut l'attraper и что ему трудно вывернуться, il s'est défendu avec embarras de toute intention sérieuse. Mon oncle⁷ a ri aux larmes et voulait absolument persuader à Catherine⁸ de se mettre dans le complot pour agiter ce pauvre homme, c'eût été bien mal le payer des obligations que nous lui avons pour toi, cher frère, et quand c'est à toi qu'on rend service, quand c'est toi qu'on aime, je suis toujours tendrement reconnaissante et heureuse; tu m'es si cher, si cher! Tiens, quand je pense bien vivement à toi, mon coeur s'arrête et les larmes me viennent aux yeux. Dernièrement Wiasemsky a reçu de la princesse Olga Dolgorouky une lettre de Baden,⁹ où il est beaucoup question d'André Karamzin. «Je l'aime beaucoup, — dit-elle, — et j'ai rarement rencontré un jeune homme qui réunisse tant d'agréments à tant de mérite solide. Il est charmant, si aimable, si spirituel et si bon! J'attends avec impatience le printemps qui doit nous le ramener à Baden, etc.».

Je m'en vais me plaindre à toi d'Alexandre; nous sommes presque brouillés, il m'a fait une scène très dure parce que j'ai eu l'imprudence de parler de ses vers à Tourguéneff et à Vénévitinoff (Чистый понедельник, une très jolie pièce que Wiasemsky veut faire imprimer dans le Современник. Je te demande s'il est possible qu'on garde le secret à des vers imprimés, comme s'il s'agissait d'une mauvaise action, ou d'une femme auteur pour le moins!) Il est si violent et si désagréable Alexandre quand il s'y met et qu'il sort de son apatie pour vous dire des injures. Je l'aurai battu volontiers et j'ai pleuré de colère. C'est égal je suis toujours bien aise que ce beau nonchalant plaise dans le monde. Joukofsky disait hier: «qu'il ne doit rien changer à sa manière d'être, de danser et de se conduire en société, vu que cette manière plaisait en haute instance». Mais hélas! Le juge suprême¹⁰ lui a conseillé de faire couper ses beaux cheveux blonds et bouclés et cela l'enlaidit extrêmement.

Notre ami Sévérin est très heureux — il est nommé ministre à Munich, et jamais homme ne fut plus content de son sort et plus radieux de visage. Il y a plusieurs mariages à Pétersbourg, Alexandrine Ouvaroff épouse le prince Paul Ouroussoff,¹¹ et le fameux Elim Meschtsersky accorde une part dans sa gloire et son importance à Mlle Жихарев,¹² riche et jolie, la fille de l'adversaire de Tourguéneff. Bonjour, mon cher André, je t'embrasse tendrement et cède la plume à Catherine: c'est presque un miracle. Mille choses affectueuses à l'aimable et bon Krivtsoff.

Sophie Karamzine.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Rome en Italie. Recommandée aux soins obligeants de Monsieur de Krivtsoff à la légation de Russie. В Рим, в Италию.

29 марта (10 апреля) 1837 г. Петербург

Oh oui, mon cher André, c'était une bien grande joie que celle de recevoir ta bonne et charmante lettre de Nice.¹ Maman avait tellement décidé dans ses craintes que tu devais être perdu sur la grande route, versé, écrasé par une avalanche, mortellement malade, enfin même assassiné (ne crois pas que je plaisante, vrai elle pensait à tout cela et se fâchait quand on voulait la contredire) qu'involontairement elle avait fini par nous mettre aussi l'angoisse au cœur, et la vue de ta chère écriture nous a fait jeter à tous un cri de bonheur. Tu connais bien Maman quand tu dis: «Me sachant en voyage, vous ne serez pas inquiète d'un retard» — joliment! tous les motifs raisonnables de se tranquilliser échouent sur elle, et jamais je n'ai vu quelqu'un s'abandonner plus volontiers à l'affreux tourment de l'inquiétude. Le ton de gaieté qui règne dans ta lettre m'a fait un plaisir extrême, et ton héroïque sommeil, au milieu du tumulte et des dangers, nous a bien amusés. Tu fais bien de voyager la nuit car je ne vois pas que dans son lit on puisse goûter un sommeil plus profond que toi dans ta calèche, et c'est toujours une bonne économie de temps et de l'argent qu'on dépense aux gîtes. Séverin ne peut te pardonner le luxe de voyager dans un équipage à toi au lieu de la commune diligence «que prennent, — dit-il, — tous les jeunes gens de son âge, même des princes Lieven,² des altesses, habitués à ne se rien refuser et à ne pas craindre la consommation pour leur bourse. C'est une grande folie».

Maman t'aura dit dans sa dernière lettre, écrite sans moi par grand extraordinaire, que les Voyeikoff³ ont passé quelques jours ici; j'ai eu tant de plaisir à les revoir! La bonne grand'maman⁴ et Catherine⁵ ont fait mille questions sur toi et vivement désiré de voir quelques-unes de tes lettres, mais Maman, avare de son trésor et assiégée, je crois, de quelque crainte superstitieuse, n'a jamais voulu y consentir; alors j'ai volé ta dernière lettre de Paris et je suis allée leur en faire la lecture. C'étaient des exclamations: «Милый, умный, добрый Андрей!» et puis Catherine: «Comme c'est bien André! Точно его слышишь, как он рассказывает. J'aime tant André», ce que je lui ai bien promis de te faire savoir, ainsi que son plaisir de voir ton portrait: «Ах, André! si ressemblant! tout à fait son regard voilé, sa pose nonchalante и как приятно смотреть! точно он!» Les pauvres petites sont parties, à leur grand regret, pour une triste campagne aux environs d'Orel, et Machinka, grandie, mais toujours charmante, est restée ici à l'institut. C'était pitié de voir les pleurs de la vieille grand'mère en se séparant de sa petite compagne.

Le jugement de d'Antès est terminé, on l'a fait soldat, renvoyé jusqu'à la frontière sous escorte, et puis à Tilsitt on lui livre son passeport et c'est fini: il n'existe plus pour la Russie!⁶ Il est parti la semaine dernière; sa femme va avec le beau-père, le rejoindre à Königsberg et de là le vieux Heckren les expédie, dit-on, chez les parents de d'Antès, près de Baden. Il est bien possible que tu les y rencontres; je n'ai pas besoin de te dire: «Sois généreux et délicat»; si d'Antès a mal agi (et encore dieu seul sait à quel point il est coupable), il est déjà bien puni: un meurtre sur la conscience, une femme qu'il n'aime pas (quoique d'ailleurs il ait continué ici à l'entourer de soins), sa position dans le monde très compromise et enfin un père adoptif qui pourrait bien le désadopter un de ces jours et qui, en perdant avec opprobre sa place en Russie y perd une grande partie de son revenu. Balabin⁷ a reconduit d'Antès jusqu'à la barrière; il m'a dit qu'il avait l'air extrêmement triste, malgré de mauvaises plaisanteries qu'il faisait de temps en temps, selon son habitude; il lui a parlé de notre famille avec beaucoup d'amertume, disant: «L'opinion du monde, mon cher, ne m'importe guère, mais la conduite des Karamzin à mon égard m'a affligé profondément, c'étaient presque les seuls que j'aimais à Pétersbourg, que je voyais

journallement, et non seulement ils m'ont abandonné, ils ne m'ont pas donné un signe d'intérêt (je conçois que Pouschkin était leur ami et qu'ils ne pouvaient plus conserver avec moi des relations intimes), mais ils sont devenus mes ennemis les plus acharnés, ils ont parlé de moi avec animosité». Ceci est parfaitement faux, et je ne sais qui a pu lui faire un si vilain commérage. Des soi-disant patriotes ont tenu chez nous, il est vrai, de ces propos de vengeance, d'anathème et d'imprécation, qui t'ont aussi indigné à Paris, et c'est avec indignation que nous les avons repoussés. Je ne conçois pas qu'on ne puisse regretter sans maudire. Personne, j'en suis sûre, n'a aimé et pleuré Pouschkin plus sincèrement que moi, mais jamais un désir de vengeance, de punition n'a accompagné ce regret. Je trouve cela horrible, et toi aussi, je le sais. Mais j'ai toujours voulu te prévenir, au cas que tu rencontres d'Antès, d'être prudent et délicat avec lui sur ce sujet.

Es-tu heureux, mon cher André, de voir des rosiers en fleur et de sentir un air suave et chaud, comme au mois de juin! Oh, si je t'avais moins aimé, j'en aurais éprouvé un violent mouvement d'envie; mais je ne puis que me réjouir de tous les biens que tu goûtes de plus que nous; et tout en éprouvant du froid inouï que nous avons cette année, un malaise et un frisson moral autant que physique, je suis presque contente de comparer cette sensation à celle toute opposée que tu dois ressentir présentement — sur la terrasse du palais de Néron, par exemple. Vas-y absolument et pense à nous, assis sur un tas de pierres, en face de la Campagne de Rome. Quelle heure délicieuse nous y avons passée un jour avec Krivtsoff, il s'en rappellera peut-être. Dis-lui mille amitiés et engage-le à m'écrire, je serais bien aise de lui répondre. Adieu, mon cher André, je t'embrasse et t'aime plus tendrement que je ne peux te dire.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Rome en Italie. Recommandée aux soins obligeants de Mr Paul Krivtsoff, légation de Russie. В Рим, в Италию.

38. С. Н. Карамзина

13—14 (25—26) апреля 1837 г. Петербург

Mardi 13/25 avril.

Je ne t'ai pas écrit l'autre jour, mon bien cher André, parce que j'ai été faire une course charmante à Zarsko Sélo. Il faisait le plus beau temps du monde et déjà tout à fait sec, de sorte que je me suis promenée avec beaucoup de plaisir dans cette belle solitude animée cependant par la rencontre de nombreux hussards, montés sur leurs jolis chevaux, animal que je préfère le plus souvent à l'homme. Nous y serons très bien logés cette année, pas trop à l'étroit, malgré que Catherine¹ y soit avec nous, nous aurons un petit jardin, beaucoup de fleurs, et la porte du parc vis-à-vis de nous. Les Valoueff aussi ont pris un petit logement à Zarskoé pas trop bien situé par exemple, à côté des Petrovsky² (si tu en gardes la douce souvenance); nous serons toute une colonie, et peut-être arriveras-tu encore à temps pour la trouver réunie. Conçois-tu ce que fait éprouver l'idée de ce moment-là? Nous avons passé la journée chez Georges Schevitch, heureux comme un roi ou plutôt comme un enfant dans son joli ménage, Mde Lydie est belle, élégante et tendre; leur logement est délicieux, leur dîner excellent. Le soir elle fait le thé et le donne aux amis de son mari; les tables sont chargées de keep-sake et d'albums, on a mis Georges à l'étude et à la lecture; il parle maintenant littérature comme un autre et fait des bêtises et des farces pour ne pas perdre tout à fait son individualité, par exemple il m'a mordu le doigt jusqu'au sang pour me faire peur au moment où on racontait une histoire de revenants, où il s'agissait d'une main glacée qui avait saisi celle d'Alexandrine Voyeikoff³ dans le château du comte Stackelberg, château заколдованный que les Voyeikoff disent rempli de fantômes comme on dirait

plein de rats. Lydie te fait dire mille tendresses, entr'autres que positivement jamais elle ne prend de vin sans boire à ta santé et qu'à force de plaisanter là-dessus elle a fini par s'en faire une habitude et une superstition.

Jeudi nous avons reçu ta bonne lettre de Rome ⁴ qui pour n'être pas poétique, ne m'en a pas moins enchantée par la gaieté et la bonne humeur qui y règnent. Je trouve fort naturel que les cérémonies religieuses ne t'aient semblé que ridicules à St. Pierre; elles ont produit le même effet sur nous et je regrette vivement que pour les voir, tu te soies tant hâté de parcourir en véritable courrier une partie si intéressante de l'Italie, mais je t'en veux de n'avoir pas été plus ému, saisi de respect en entrant à Rome ou au moins de n'en rien dire: cette froideur ne te ressemble pas. Au reste je t'attends encore à ton entrée dans Rome ancienne: c'est là que des cordes inconnues jusqu'ici doivent vibrer dans ton âme, et cela bien autrement qu'à la vue des ruines anonymes du moyen âge. Rappelle-toi en parcourant les salles remplies de statues du Vatican, ces paroles mémorables de mon oncle Wiasemsky: seule — population vivante de Rome! — Dis de ma part mille choses bien tendres aux Boutourlin, et assure Mr B. (Boutourlin) que son cheval se porte à ravir et fait nos délices; je l'ai monté hier à Catherinhof avec Mde Meller ⁵ en souvenir de nos promenades de Rome; il ne faisait pas moins beau, mais cet air, cette couleur du temps qu'il y a en Italie ne se retrouve jamais et donne un charme si particulier, si extrême à la campagne de Rome! Ne le trouves-tu pas? J'espère que tu l'auras aussi exploitée à cheval.

Mercredi.

Je reviens de la messe; c'est le terrible jour de la confession et je te demande pardon de toutes mes fautes envers toi, je crois pourtant qu'à personne je ne puis dire avec plus de vérité: «Совѣсть моя чиста и дух прав перед тобою», n'est-ce pas? Dernièrement je me suis faite une ennemie pour la vie, et cela me tourmente cruellement: c'était à une soirée, très ennuyeuse, de Vsevolojky. ⁶ Il s'y trouvait Mde Nékludoff ⁷ que je fuyais inutilement dans tous les coins de la chambre où elle venait, comme exprès, me rejoindre. Impatentée de cette persécution, je prends Sophie Poliansky ⁸ sous le bras, je l'entraîne à une autre table, et je lui raconte tout bas que Mde Nékludoff m'inspire de l'éloignement parce que je sais qu'elle est méchante, fausse et commère et que lorsqu'elle parle on sent qu'il y a un dard sous chacune de ses paroles. Figure-toi qu'elle a entendu tout cela, et je suppose aussi la réponse de Sophie Pol. (Poliansky) qui me dit: «Je sais pourquoi vous ne l'aimez pas, c'est à cause de Lise Boutourlin». — «Et que lui a-t-elle donc fait?» — «Vous ne savez pas, elle a été la bonne amie de Dmitri Boutourlin longtemps après son mariage avec Lise, et en même temps elle faisait si bien sa cour à sa femme que celle-ci la trouvait charmante». — «Preuve de plus combien c'est une fausse créature!» Conçois-tu maintenant ma situation quand la princesse Odoevsky m'a dit qu'elle lui avait répété toutes mes paroles en ajoutant: «Au reste Mlle Karamzin est connue pour être une méchante langue, ce n'est pas elle qui fera ma réputation». Et quelle ouïe perfide et exercée a donc cette femme pour entendre ce qu'on dit à demi-voix dans un autre coin de la chambre tandis qu'elle-même faisait semblant de causer vivement avec ma tante Wiasemsky! Это весьма неприятно, et si elle se venge de moi, comme on dit qu'elle le fera, avec méchanceté, je n'aurai, hélas! que ce que je mérite.

Joukoffsky nous a lu dernièrement un roman de Pouschkin ravissant «Ибрагим, царский арап». ⁹ Ce nègre est si séduisant qu'on ne s'étonne nullement de la passion qu'il inspire à une dame de la cour du régent, — et bien des traits de son caractère et même de sa figure sont calqués sur Pouschkin lui-même. — La plume s'arrête à l'endroit le plus intéressant. Mon dieu, quel dommage, quelle perte, quel regret toujours renaissant! Adieu, mon frère chéri, je t'embrasse et t'aime bien, bien tendrement.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine. Rome, en Italie. Recommandée aux soins obligeants de Mr de Krivtsoff, légation de Russie. В Рим, в Италию.

39. А. Н. Карамзин

17 (29) апреля 1837 г. Петербург

См. в основном тексте, стр. 203—204.

Стр. 204, строка 32:

que j'étais alarmé des poursuites de la comtesse Natalie Stroganoff. Eh bien! cela n'a fait que croître et embellir. Nous étions impayables, moi avec mes fuites, elle avec ses poursuites, me forçant de danser avec elle les grandes danses et me faisant des scènes de jalousie et m'accablant de doux reproches sur mon indifférence, tandis que je faisais semblant de ne rien comprendre à ce que elle me disait, et lui demandais toujours des explications sur ses demi-mots. Cela avait fini par m'ennuyer furieusement et je m'en consolais en racontant mes aventures à nos réunions de famille, ce qui était la source de rires prolongés et ce qui a plus que jamais accredité l'opinion que depuis longtemps on avait conçue de moi dans la famille que j'étais dans la position de Boileau vis à vis des femmes.⁶ Quoiqu'il en soit la ci-devant belle comtesse à ce qu'il me paraît a renoncé à ses plans sur moi et se contente de me faire des yeux, de venir souvent chez nous, même la semaine sainte, et de me faire des galanteries indirectes, en fournissant à maman force bouquets de fleurs.

См. в основном тексте, стр. 205.

40. Е. А. и С. Н. Карамзины

11—12 (23—24) мая 1837 г. Петербург

Е. А. Карамзина

Mardi, 11 mai 1837. St. Pétersbourg.

Bonjour, mon cher André, je suis triste du départ d'Alexandre qui vient de nous quitter depuis quelques heures pour aller à Красное Село avec les batteries. Indépendamment du chagrin de la séparation et de l'absence, je suis triste aussi pour lui, jamais il n'est content de rien, le service l'ennuie, le met de mauvaise humeur; le seul individu qui lui convienne c'est Arcadius, il ne le rejoindra que dans dix jours; ce temps il le passera à se fâcher, à s'impatienter, à se faire mourir de faim, car il n'ordonnera pas même qu'on lui procure de la nourriture, pour le premier moment j'y ai survécu, je lui ai fait préparer un excellent rosbif et du bon jambon et du fromage. Son caractère si indolent, si peu communicatif me désole d'autant plus que c'est lui-même qui en est le martyr; et puis le maudit argent lui joue toujours de mauvais tours, jamais il n'en a, il a reçu sa partie le 1-er comme toujours, et aujourd'hui pour partir il n'avait plus le sou, et ma foi ce n'est pas pour ses plaisirs qu'il le dépense, car il se refuse tout, tout au monde; il est touchant sous ce rapport; mais il n'en acquiert pas plus d'ordre pour cela, il n'est pour rien dans ces dépenses; tous les six mille rb. passent par les mains de Семен. Enfin, mes chers enfants, je voudrais être dix fois plus riche pour pouvoir vous faire plaisir, mais hélas! c'est que je ne le suis pas, pour le moment; si dieu accorde à l'un de vous le talent de faire valoir notre bien, alors nos finances s'amélioront, vous pourrez dépenser davantage, mais jusque là c'est impossible; sans cela nous mangeons tout notre capital. Et toi aussi, cher fils, tu souffres de n'avoir pas d'argent, j'en suis désolée; comment n'as-tu pas su t'en procurer pour ne pas retarder ta course à Naples? je t'y croyais déjà depuis long-

temps, et comme les lettres restent juste un mois en chemin, tu n'auras le tien que dans sept jours; je te l'ai envoyé le 17 avril; cela dérange tous mes calculs sur le temps de tes courses, il faudra que tu te dépêches partout pour pouvoir arriver à temps à Baden pour y faire la dernière cure pour compléter au parfait ton état sanitaire. Toi aussi tu n'as pas su bien calculer le temps; tu auras consacré ton temps de voyage par l'Italie. J'espère que tu le regagneras dans une autre course avec Alexandre.

Ta lettre est charmante, cher ami;¹ tu as raison de dire que je les veux ainsi, oui, tout ce que tu penses, tout ce que tu sens, tout ce que tu fais, je veux le savoir sans aucun apprêt; que ce soit un reflet de toi-même; alors en te lisant je pleure ou je souris étant persuadée de partager tes sensations. Dans ce moment même en pensant à ce que tu dis sur ton isolement j'ai les larmes aux yeux: une des choses désolantes de ce monde c'est l'isolement des objets de nos affections plus ou moins vives, je t'avoue même que je ne sais pas me figurer toi sans quelque compagnon ou camarade. Pour ce qui est de moi, mes beaux jours sont passés quand je vous avais tous autour de moi comme une насадка с своими дыпльтатами. Je vais aller ces jours-ci à Sarskoe, Voldemar restera ici pour achever ses examens. Alex.<andre> au camp, toi dans je ne sais quel pays. Tu sens quel déchirement de coeur pour ta pauvre mère; c'est une faiblesse, je l'avoue, mais je ne puis m'empêcher de souffrir amèrement de toutes ces séparations. Au moins, chers enfants, soyez bons et heureux là où vous êtes, c'est ma prière fervente auprès de l'Être suprême.

Le temps est redevenu très beau, mon cher ami; en attendant Sarskoe je fais des visites, je <me> promène, j'ai été dimanche à l'Hermitage, le premier et le dernier pour cette année, il a été très brillant; je pense que c'était donné comme clôture pour les plaisirs de la ville, et un adieu au public pour jusqu'à la saison prochaine.² Adieu, cher et bien aimé André; triste ou bien disposée je t'aime tendrement, et comme toi je ne saurais me figurer comment tu te prendrais pour me fâcher contre toi, ou que je puisse me quereller avec toi. Que dieu nous accorde la faveur de nous mettre à l'épreuve tous en bonne santé et chacun content de soi et des autres. Je te serre contre mon coeur avec la même tendresse que j'ai éprouvée en serrant le cher, le bon Сашка aujourd'hui: pendant tout le temps que j'ai griffonné cette lettre, mes yeux étaient pleins de larmes, mon coeur se fond d'attendrissement et d'amour pour vous, chers enfants. Que dieu vous bénisse comme je vous bénis. Sois sage, pense à ta santé, tu penseras à ta mère. Je t'enverrai les 1000 R. qui restent à Baden au nom de Gouguert, je pense c'est ce qu'il y aura de mieux à faire. J'oubliais de te dire, que je t'ai fait un cadeau pour Pâques d'un exemplaire des oeuvres de Pouschkin, ayant souscrit pour toi 25 r.

Dans l'instant je viens de recevoir ta seconde lettre du 29/17 et ne puis m'expliquer pourquoi pour la seconde fois nous recevons une lettre le dim.<anche> et trois jours après, une autre, écrites cependant toujours de huit à huit jours, n'importe la raison, mais c'est un bonheur toujours de recevoir tes lettres et quand on ne s'y attend pas, et deux jours après la douceur d'en avoir reçu une, c'est un double bonheur. Mais que je suis désolée, désespérée même à l'idée que tu ne verras pas Naples qu'on dit être le complément de la beauté à toute l'Italie. Je peste aussi contre ces bêtes d'Italiens ou plutôt je peste contre le choléra, car en y réfléchissant je pense que je ne serais pas très tranquille en te sachant quelque part en contact avec cette vilaine. Je suis si triste que tu n'as pas su te procurer d'argent: est-ce que le cher Krivtsoff n'aurait su t'en procurer? j'espère qu'il me connaît assez pour croire que je n'aurais pas fait attendre le paiement. Je suis aussi triste de te savoir à Rome quand tu n'en veux plus. Je suis impatiente de te savoir dehors, c'est un temps perdu que tu pourras toujours mieux employer en allant voir d'autres contrées. Il n'y a pas de lettres où tu ne me causes quelques frayeurs par le récit de tes prouesses. Porte toi-même tes lettres à la poste pour qu'il n'y ait pas de malentendu, car

en confrontant les dates, c'est tout à fait singulier que j'aie reçu la première dimanche matin et la seconde mardi matin à la même heure, et tu les envoies à huit jours de distance.

Mercredi, 10 h.<eures> du matin.

Encore un petit bonjour, mon cher André, avant le déjeuner. J'ai été triste toute la journée d'hier et du départ du cher grognon et des contrariétés qui te sont survenues dans ton plan de voyage et de l'ennui dont tu souffres sans argent, et du temps que tu perds; je me console en réfléchissant qu'au moment où j'en souffre, toi, tu peux être dans les extases de vives jouissances; ainsi laissons tout cela à la providence en la conjurant d'être bonne pour nous autres, pêcheurs. Adieu, cher fils, encore une fois, encore une fois je te serre contre mon coeur qui t'aime beaucoup. Il faut laisser de l'espace pour Sophie.

C. H. Карамзина

Nous avons mis quinze jours d'intervalle entre notre dernière lettre et celle-ci, mon cher André, parce que samedi encore nous n'avions pas de tes nouvelles, depuis 12 jours, — et voilà que la manne du ciel nous a plu tout à coup et a restauré nos âmes à la chaude influence de la tienne (malgré la boutade peu poétique et très inhumaine qui termine ta dernière lettre, dans le goût de l'apostrophe de Camille, où tu souhaites comme elle «voir le dernier Romain à son dernier soupir»).³ La première lettre particulièrement, où il est question d'une nuit au Colisée et de la lune, en général est un chef-d'oeuvre d'éloquence et fait vibrer toutes les cordes de l'imagination à l'unisson de la tienne, tant ces tableaux sont rendus avec charme et vivacité; il n'y a pas jusqu'à l'insensible Maltzoff et un positif Serge Meschtersky dont les yeux ne soient devenus brillants et la bouche loud in your praise, dear, dear brother, en l'écoutant (avec toute l'attention que pouvait exiger mon coeur jaloux et susceptible pour toi).

Il faut que je te dénonce mon oncle Viasemsky; en lisant la description poétique de tes excursions nocturnes, il a observé avec son sourire sardonique, à propos des pistolets chargés: «Какой вздор! видно, что пишет путешественник, да еще и для редакции». Pour t'expliquer cette dernière gentillesse, tu dois savoir que Joukoffsky veut absolument imprimer des extraits de tes lettres pour servir de continuation aux «Письма русского путешественника». Полно, давать ли ему? Как ты думаешь? Делиться ли с народом нашими драгоценными сокровищами? А умен ты, душа моя Андрей, и особенно так мил, так мил, что сердце замирает, когда подумаешь, сколько тебя любишь. Je ne conçois pas quelle passion, quel amour pourrait égaler celui que je te porte, et quel bonheur peut surpasser celui de te savoir heureux. Je rends grâce aux bons chevaux et à la belle campagne de Rome (dont je te sais gré de comprendre le charme) parce qu'ils me rappellent, moi isolément et particulièrement, à ton souvenir, et encore dans les beaux moments de ta vie contemplative. Жаль, что Неаполь тебе не дается, но особенно жаль Помпеи, а прихода там почти та же, что в Генуе, n'en déplaît à Pierre qui depuis hier ne tarit pas en jérémiades sur ton malheur. Tu te plains du climat de Rome et nous n'avons qu'à nous louer du printemps de Pétersbourg.

Hier nous avons eu une journée délicieuse et j'en ai bien profité: le matin nous avons fait une promenade à cheval aux Isles, déjà vertes et riantes, avec Voldemar et Morgenstern qui m'a prié de le rappeler à ton souvenir et qui part samedi pour la Suède, avec l'intention de ne plus revenir ici. Ensuite j'ai dîné chez les Vsevolojky (où j'ai appris qu'Alexandrine Troubetskoï n'est pas encore promise et ne se mariera peut-être que par procédé) et le soir nous avons fait une partie très amusante à Catherinhoff avec eux et Maltzoff que je ne puis m'empêcher de préférer toujours un tant soit peu au reste du monde, je ne sais trop pourquoi (peut-être parce qu'il fait de même, ou du moins que je le suppose). Dimanche nous avons été à l'Hermitage, où l'on donnait «Kean»,

mauvaise pièce, disent les gens à principes, mais qui doit avoir son mérite puisque je l'ai vue trois fois avec plaisir. Samedi prochain nous déménageons à Zarsko-Sélo: благослови нас, милый брат. Catherine a des moments de frayerie et de mélancolie à l'idée du grand événement qui doit s'y passer dans les 1-ers jours de juillet: puisse-t-il être exempt de tout nuage, et toi, notre frère chéri, arriver pour les relevailles! Vraiment puisque tu reviendras par mer, il faudrait que ce fût à la fin d'août vieux style, car à la fin de septembre Catherine nous quittera et s'en ira à la campagne pour un an, vu l'appauvrissement des finances. Это грустно; je ne puis te dire avec quelle mélancolie je l'ai entendue déclarer hier à l'intendant de notre maison qu'elle quittait son logement, ces bonnes chambres, si propices à la douce existence de famille. Adieu, mon cher André, on m'annonce les demoiselles Opotchinin, et il faut que je te quitte. Mr Thibaut me charge de mille tendresses pour toi et de te dire qu'il est tout fier de t'avoir préparé les voies pour ce séjour de la Ville éternelle.⁵

Sophie.

Mercredi 12/24 mai

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Munich, en Bavière. Poste restante. В Мюнхен, в Баварии.

41. А. Н. Карамзин и А. О. Россет

28 мая—〈5〉 июня (9—〈17〉 июня) 1837 г. Красное Село

См. в основном тексте, стр. 210—214.

42. С. Н. Карамзина

3—5 (15—17) июня 1837 г. Царское Село

Ce sont deux bonnes et charmantes lettres de toi¹ que nous avons eu le bonheur de recevoir, cher frère, n'en déplaît à Catherine qui prétend que la vue seule du timbre de Rome lui fait détourner la tête avec découragement quand on les apporte, ce qui n'empêche pas qu'elle les lise ou plutôt les entende lire (car c'est moi qui suis ordinairement chargée de cette délicieuse tâche) avec amour et ravissement. En vérité, pour être parfait il ne te manquait que de devenir pauvre: cela t'a rendu vertueux et touchant au possible. C'est avec les larmes aux yeux et un sourire demi-incrédule que j'ai lu la solennelle relation de tes prouesses en peinture: passant des journées à copier des modèles vivants! en vérité, en vérité «c'est du charlatanisme». Que nous sommes donc tous curieux de voir ton album, et Voldemar particulièrement relève à cette idée une lèvres dédaigneuse: il faut te dire que le dédain est décidément son type, son habitude de physionomie et de maintien. Il va nous arriver demain tout fier du succès de ses examens et plus méprisant que jamais. Et ce pauvre Alexandre qui s'ennuie plus que jamais au camp sans son fidèle Arcadius qui est en ville jusqu'à présent par une faveur particulière de Ganitcheff. Il a été ici plusieurs fois, car je crois qu'il ne peut pas vivre longtemps sans nous voir; nous lui faisons l'effet de sa famille, comme il nous fait l'effet d'un frère.

Vendredi matin 5 juin.

Catherine a été en ville hier et a vu Voldemar qui vient de terminer avec éclat son dernier examen; c'est au point que ses camarades en sont un peu jaloux, et un d'entre eux, Vassiltchikoff,² avec qui il était lié, lui ayant témoigné de l'étonnement de ce que toujours il recevait quatre balles, tandis que lui et d'autres n'en avaient que trois et demie, et ayant fini par lui dire: «Dans l'examen d'histoire, mon cher, vous n'avez pas répondu mieux que nous, et pourtant vous avez eu plus de balles; je crois que c'est la gloire de votre père qui a influencé les professeurs», — Voldemar, qui ne reste jamais en

arrière pour une réponse salée, n'a pas manqué de reprendre: «C'est comme l'année dernière, mon cher, je croyais que l'épaulette de votre père influençait les professeurs en faveur de vous». (Car il avait subi ses examens médiocrement, et son père y avait toujours assisté). Là-dessus Vassiltchikoff lui a répondu: «Bien, dès ce moment tout est fini entre nous», — a pris son chapeau et s'en est allé; et voilà comme Voldemar ménage peu ses amis, même au moment d'un succès qui doit adoucir le caractère.

Sais-tu qu'Ernest Stackelberg est de retour de la Géorgie, pâle, maigri, changé extrêmement, souffrant de la poitrine, où il a reçu une contusion, le bras en écharpe d'une chute qu'il a faite, suivant un régime sévère, ne mangeant pas de viande, ne buvant pas de vin, parlant peu et par sentences mélancoliques, te chérissant, à ce qu'il dit, toujours, et espérant te revoir à l'étranger dans quelques semaines, car il ne peut pas reprendre son service ici dans cet état de santé. C'est une horrible chose que cette guerre du Caucase, dont les officiers reviennent toujours malades et vieillissent de dix ans, et dégoûtés de massacres, d'autant plus déplorables qu'ils sont sans but et sans résultat aucun. J'espère que nul de vous n'ira jamais au Caucase; ce n'est pas l'embarras, je suis sûre qu'Alexandre ne demanderait pas mieux s'il ne craignait de faire de la peine à Maman.

J'ai reçu ces jours-ci des lettres d'Alexandrine Gontcharoff et de Natalie Pouschkin.³ Cette dernière me dit: «Vous me demandez un mot d'amitié pour André: mon cœur sent trop vivement l'amitié qu'il nous a toujours témoignée pour me refuser à le faire: chargez-vous de mille chose bien affectueuses pour lui et de mes vœux pour le parfait rétablissement de sa santé!» Je lui avais parlé dans ma lettre d'un roman de Pouschkin *Ибрагим*, que nous a lu Joukoffsky et dont je crois que je t'aurai aussi touché quelques mots dans le temps, car j'en étais bien émue; elle me répond là-dessus: «Je n'ai ni lu, ni entendu parler par mon mari du roman *Ибрагим*; il est possible cependant que je le connaisse sous un autre nom. J'ai fait venir toutes ses oeuvres, j'ai essayé de les lire, mais le courage m'a manqué: l'émotion en a été trop vive et trop cruelle: le lire c'est l'entendre parler et cela fait tant de mal!»

Marie Valoueff, arrivée d'hier soir à Zarskoe et fort contente de son petit logement, te fait dire mille tendresses et te remercie beaucoup de ta sollicitude prolongée à son égard au delà des bornes prescrites par la nature. Adieu, mon bien cher André, je t'embrasse et t'aime de toute la tendresse de mon cœur. J'ai parlé ces jours-ci à quelqu'un; on me demande: «Croyez-vous donc qu'il vous rende en retour ce sentiment si exclusif, si exalté!» — «Oh, mon dieu, non, je n'ai pas une semblable prétention, je me contente de l'aimer pour mon bonheur, et il n'entre pas dans ce sentiment un brin d'égoïsme». Ah par exemple, prétendre t'être aussi chère que tu l'es à moi, ce serait de l'absurdité; mais te chérir au delà de l'expression, c'est une vive jouissance dans la vie!

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Bade-Baden, grand duché de Bade, près de Carlsruhe. Poste restante. В Бад-Баден.

43. С. Н. Карамзина

18 (30) июня 1837 г. Царское Село

Tu ne peux t'imaginer, mon cher André, l'effet mélancolique que ta pauvre chère lettre¹ a produit sur toute ta famille, rassemblée après le diner, lorsqu'on nous l'a apportée au salon. Tous espéraient y trouver la fin de tes inquiétudes, tous ont jeté un cri douloureux lorsque Maman a lu haut, d'abord la première et puis la dernière ligne; — elle s'est enfermée ensuite, comme elle te le dit, pour la lire seule et elle est sortie de sa chambre en sanglottant si fort que

je me suis épouvantée à mourir; le sang s'est arrêté dans mon coeur; et j'ai été presque heureuse d'apprendre qu'il ne s'agissait que de tes angoisses, mon pauvre frère, qui n'as pas le sens commun, puisque tu peux un instant imaginer et tu oses nous dire que tu te crois effacé de notre souvenir par une si longue absence! C'est une absurdité criminelle, Mr André!

Maman a eu raison hier, je n'ai pas vu Alexandre à Douderhoff, il s'est bien gardé de se rendre à ma pressante invitation, assaisonnée de la promesse d'un excellent pâté, avantage qui n'est pas à dédaigner pour lui, car il dine habituellement avec des oeufs à la coque et un morceau de fromage. Au reste il a fait très mauvais hier, du vent toujours et de la pluie souvent, en sorte qu'il a pu croire que nous ne viendrions point. C'était une partie fort amusante, j'ai beaucoup ri des folies des autres, j'ai été bien mouillée, j'ai grimpé deux fois la montagne par un éclair de beau temps et je l'ai redescendue par l'orage; toute la société a beaucoup regretté l'absence de Pierre² pour imaginer des farces; Voldemar s'est très bien conduit et a témoigné moins de dédain que d'ordinaire à la pauvre espèce humaine; et à dix heures du soir nous sommes rentrés à la maison où nous avons trouvé le comte Michel Vielhorsky, plus aimable que jamais. Il a troublé mon sommeil toute la nuit par le souvenir des contes de revenants qu'il nous a faits, au sujet d'une apparition, visible, dit-on, à Pavlovsky, dans les appartements de l'impératrice mère:³ à minuit une femme s'y promène avec une lumière; on a doublé partout les sentinelles; le spectre ne s'en effarouche pas, mais les pauvres gens ont horriblement peur. Valoueff a fait hier de Pétersbourg ici le voyage en diligence avec un Mr Sapojnikoff,⁴ arrivé exprès pour examiner et vérifier ce fait. Après des renseignements ultérieurs Vielhorsky et Meschtsersky iront aussi passer une nuit dans l'appartement hanté, et le premier nous a promis de parler au revenant: puissé-je avoir une belle histoire à te raconter, appuyée de deux témoignages aussi respectables!

Dimanche dernier nous avons eu Tourguénéff qui s'est fait lire tes lettres d'Italie: il a commencé par les admirer et a fini par s'endormir profondément; si bien que j'ai cessé de lire et qu'il continuait à respirer bruyamment. Le soir nous sommes allés en machine à vapeur⁵ sur le chemin de fer: cela m'aurait beaucoup plu, n'étaient les étincelles qui m'ont brûlé ma robe (il est vrai que nous avions eu l'imprudence de nous mettre aux places extérieures), si bien que je ne savais comment faire pour arriver jusque chez Mme Schevitch, où je devais trouver mon amazone et monter à cheval avec Lise, Voldemar et le gentil Pierre Abameleck:⁶ nous avons fait une charmante promenade par une soirée douce et suave, l'adieu des beaux jours qui nous ont abandonnés depuis. Il faut aussi que je te dise adieu, cher ami, Maman m'a déjà envoyée chercher plusieurs fois pour déjeuner. Je t'embrasse et t'aime avec la plus vive, la plus ardente tendresse.

Sophie.

Vendredi, 18/30 juin.

Ha обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Bade-Baden, près de Carlsruhe, grand duché de Bade. Poste restante. В Бад-Баден.

44. Е. А. и С. Н. Карамзины

24—25 июня (6—7 июля) 1837 г. Царское Село

Е. А. Карамзина

Jeudi 24 juin 1837 Sarsko-Sélo.

Enfin, grâce à dieu, le charme est rompu, te voilà hors de Rome, cher André, j'ai été enchantée en cherchant avidement le timbre de ta lettre, d'y voir Fyrenza, mais combien plus je me suis réjouie pour toi de la rencontre

avec Répnin,¹ enfin tu as pu entendre un mot consolant sur les tiens et te tranquilliser car il t'a donné les nouvelles les plus fraîches; nous l'avons rencontré deux jours avant son départ à un magasin de confiseur; apparemment qu'il y faisait sa provision de bonbons, si j'avais pu prévoir sa rencontre avec toi combien j'aurais profité de son offre pour être porteur d'une lettre: mais on répète toujours qu'il ne faut se confier qu'à la poste; ce n'est pas moi qui suis payée de le croire, car voilà la seconde fois qu'une lettre et une lettre de change s'y perdent. Pierling n'en revient pas et jure que jamais pareil accident ne lui est arrivé avec d'autres. Il est désagréable cet accident, avoir en perspective de perdre deux mille r. et puis les tracasseries que cela entraîne: je dois aller à Pétersbourg samedi pour avoir une entrevue avec Pierling pour arranger cette affaire de manière à lui fournir le moins d'argent possible, n'ayant pas pour le moment la somme de 3000 r. et ayant une grande répugnance à puiser au lombard. Après avoir arrangé de manière ou d'autre cette affaire avec Pierling je lui livrerai cette lettre et ce sera lui qui l'expédiera par le bateau à vapeur.

Tu me dis dans ta lettre, cher ami, que ce n'est pas faute d'économie que tu dépenses tant d'argent, mais que c'est peut-être manque de savoir-faire; c'est ce qui me fait le plus de peine, pourquoi ne pas se donner la peine d'apprendre une science si nécessaire quand on n'est pas riche et quand on n'a que le strict nécessaire; ton voyage est un accident; eh bien! tu y as dépensé un argent immense vu nos moyens, au moins dans quelques mois il sera fini, mais l'existence ordinaire te sera pénible parce que tu ne sauras la gouverner d'après tes moyens, voilà ce qui me fait un véritable chagrin, car ce sera une source inépuisable de mécomptes et de déplaisirs, en tout cas nous prions le bon dieu, peut-être nous donnera-t-il le moyen de nous arranger bien et sagement avec ce que nous avons, mais nous avons immensément en comparaison de tant d'autres personnes de notre connaissance. Sachons seulement nous arranger sagement, sans regarder si souvent en haut, mais plus souvent de niveau et en bas. Combien j'aurais aimé être riche, mes chers enfants, pour vous donner l'argent à pleine main, mais, hélas! Je suis obligée de la fermer souvent pour que tout ce qu'elle contient ne s'écoule et ne vous laisse à vider pour l'avenir, c'est cette crainte salutaire qui me donne le courage de lutter contre vous tous et en particulier avec toi, cher André. Te parler si souvent morale sur ce sujet si ingrat et cependant si essentiel, moi qui ne voudrais que te dire des tendresses ou des choses qui te plaisent!

Ne te laisse pas aller à la paresse, à l'indolence, tâche de vaincre le dégoût que tu éprouves pour t'occuper des comptes, que ton valet de chambre ne soit pas ton ministre de finances, comme Семён l'est de Sachka, c'est une grande faute, on se donne pieds et poings liés à son valet et sûrement on en est la dupe. N'est-ce pas, cher fils, que je suis ennuyée avec mes sermons, mais qui les fera et d'où entendrez-vous la voix de la vérité si ce n'est de la bouche de votre mère qui est inspirée par son cœur et sa sollicitude maternelle pour votre bien-être? Ton rhume et ta toux de Rome m'ont fait comme une égratignure au cœur; si tu allais revenir avec la même aptitude à les attraper, ce serait désespérant. Je te conjure, mon ami, de consacrer tout ton temps à Baden à ton traitement, sans te laisser aller aux distractions que t'offrira sûrement ce séjour farci de tant de monde, tâche de faire comme les derniers temps de ton séjour où Gouguert a trouvé que ta santé avait fait des progrès énormes pour le mieux. Je suis bien fâchée que tu n'y verras plus le grand duc:² se rappeler à lui avant de rentrer en Russie aurait été très à sa place.

Depuis huit jours nous avons un temps tout à fait désagréable, il fait froid, il pleut dix fois par jour; nous serions enfoncés dans les boues si les beaux chemins ne nous en sauvaient. Mais aussi la beauté et la fraîcheur de la végétation est admirable. Alexandre est venu passer trois jours avec nous après les manoeuvres, dont une a été consacrée à une course à Pétersbourg

pour voir Ernest Stackelberg qu'il n'avait pas vu encore depuis son retour du Caucase car il est toujours souffrant et aspire à aller dans l'étranger pour se traiter. Hier nous avons eu à notre thé du soir Jean Balabin³ qui enfin a obtenu un semestre de quatre mois pour aller dans l'étranger à cause de santé; on ne sait s'il va y chercher les siens ou la famille Ouvvaroff qu'on dit l'avoir adopté. Je lui ai donné la commission de te dire mille tendresses et de te redire comme il nous a trouvé à notre poste constant — la table à thé; c'est notre spécialité vis-à-vis des étrangers, c'est comme cela qu'on nous retrouve toujours. Catherine continue son bout de chemin avec courage, elle a eu une velléité de couches ces jours-ci, mais elle l'a remise pour les premiers jours de juillet. Que le bon dieu nous accorde la grâce de voir cet événement solennel se passer le plus heureusement possible et que tu aies le plaisir de trouver un membre de plus dans la famille à aimer.

Bonjour mon bon, mon cher fils. Je te serre contre mon coeur en te bénissant avec amour, et demandant à dieu sa divine protection pour toi, pour qu'il te ramène dans mes bras sain et sauf de corps et de coeur. Après l'entrevue de Pizrling je te dirai ce qui en résultera dans cette même lettre que j'acheverai à Pétersbourg. Pour le moment je vais la livrer à Sophie. Целую тебя нежно. Христос с тобою и с нами! До свидания. J'oubliai de te gronder pour ton écriture, mon cher, elle devient toutes les fois plus intolérable; voudrais-tu m'imiter par hasard, au nom du ciel en ce cas fais ce que je dis et non ce que je fais, en grâce! Encore! J'ai voulu t'envoyer le Современник,⁴ mais le prince Pierre W. (Wiasemsky) m'a dit qu'il l'avait envoyé encore en feuilles à Mme Smirnoff, et je suppose qu'elle te le prêtera. Dis-moi si tu as reçu de la c. (omtesse) Panine un envoi de thé que je l'ai priée de te remettre et s'il t'est arrivé en bon état et surtout en bonne odeur. Чем богата, тем и рада que t'envoyer d'ici autre chose que du thé et de l'argent, je t'en envoie autant que je puis.

С. Н. Карамзина

Vendredi matin, 25 juin/7 juillet.

Je suis heureuse, mon cher André, de te savoir enfin hors de la Ville Eternelle pour toi comme pour l'univers,⁵ et je te trouve très sage et très fortuné d'en avoir si bien joui. Tes délicieuses descriptions de promenades à Frascati et à Albano⁶ m'ont rendue très jalouse de toi, surtout quand je pense que nous aurions si bien pu les faire et que nous l'avons négligé. Au reste, j'imagine qu'en hiver ces lieux enchantés devaient être beaucoup moins enchanteurs que dans cette riche parure d'été, si bien, si vivement décrite par ta plume poétique, qu'on croit en lisant ces passages de tes lettres sentir le parfum des fleurs, en voir l'éclat, se reposer à l'ombre avec toi et entendre les rossignols te donner des concerts. Positivement je doute que tu en jouisses davantage que nous à l'idée de tes jouissances; je sais bien que moi, pour ma part, j'aurais toujours envie de pleurer par suite du joyeux attendrissement que tu me fais éprouver en te lisant, mais je fais tout ce que je peux pour retenir ces larmes, dont on se moque, comme de raison, surtout mon oncle Wiasemsky, dont tes lettres sont devenues la русская шутка avec moi.⁷ Es-tu heureux d'avoir si chaud, mon cher André! Et nous qui grelottons de froid et ne pouvons sortir des trois, quatre jours de suite à cause d'une pluie constante, je ne parle plus de la crotte, elle a gagné même les allées imperméables <du> jardin. Ces pauvres soldats au camp me font une peine! Ils nagent dans une mer de boue et n'ont pas un pauvre rayon de soleil pour les réchauffer.

Alexandre vient de nous arriver ce matin, ils ont eu hier un exercice qui a duré depuis une heure après midi jusqu'à neuf heures du soir, toujours à une pluie battante. Dimanche dernier Scalon et Arcadie Rosseti ont passé la journée

ici, et encore Golovin, tout ému d'un grand désastre de la garde à cheval; ими хотели похвастаться и показать их на ученьи, а они всё так спутали, что и сами разобрать не могли; половина полка пошла в одну сторону, другая в противную, и вышел такой ералаш, что государь, рассердившись, уехал и всех полковников и эскадронных командиров велел посадить под арест. Le soir nous avons fait avec Arcadie une cavalcade nautique à Pavlovsky, et nous avons beaucoup causé de toi et de la joie de ton retour! N'oublie pas que Catherine nous quitte à la fin de septembre pour 18 mois (il n'y a pas de bonheur complet sur la terre) et tâche au moins d'être ici au commencement, ce qui vaudra aussi beaucoup mieux pour la navigation, puisqu'il n'est plus question de calèche. Je te dirai en confidence qu'Alexandre comptait fortement sur son arrivée ici pour la vendre et payer vos dettes communes! Bonjour, mon bien cher André, je te serre fortement contre un coeur qui te chérit, et je te prie de dire mille choses très tendres de ma part aux Smirnoff.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Bade-Baden, grand duché de Bade, près de Carlsruhe. Poste restante. В Бад-Баден.

45. С. Н. Карамзина

16 (28) июля 1837 г. Царское Село

Vendredi matin.

Je commence en te donnant le bonjour, mon cher André, par te communiquer des nouvelles de Catherine: очень хорошо почивала, elle s'est assise sur son lit, est de très bonne humeur et se fait déjà faire la lecture par Pierre.¹ Le petit également se porte à merveille; et quant à ses petits pieds tournés en dedans, malgré les inquiétudes de Maman, je ne puis m'empêcher d'être tranquille, puisque trois médecins, Arendt (qui jamais ne se gêne pour donner une mauvaise nouvelle), celui d'ici, très habile, dit-on, et notre petit Becker ont affirmé que dans quelques mois ce serait remis à sa place au moyen d'un petit bandage qui peut-être gênera l'enfant jusqu'à ce qu'il s'y habitue, mais ne lui fera point mal. (Il va sans dire, André, que tu ne dois aucunement répondre à cet article, puisque Catherine n'en sait rien.) Et ce pauvre Alexandre qui n'est pas venu hier et qui n'arrive pas encore aujourd'hui, et qui est si impatient de voir Catherine, et qui a témoigné une inquiétude si peu ordinaire et par là même si touchante en lui. Je crois pourtant qu'il est un peu bête de ne savoir jamais obtenir de congé: voilà 15 jours que nous ne l'avons vu, et dans cette intervalle les officiers de hussards ont trouvé le moyen de venir bien des fois à Zarsko-Sélo. Figure-toi que l'on construit ici, à ce que dit Mde Schevitch, une caserne pour l'artillerie à cheval, la batterie de Novgorod. Quel bonheur si c'était vrai d'abord, et puis que vous y soyez placés, avec cela que le chemin de fer sera définitivement prêt cet automne.

Hier, pour la fête de Voidemar, nous avons pris le thé dans ses chambres, ornées et parfumées de fleurs comme un boudoir de jolie femme: ce garçon est si affecté! Voilà qu'il adore les fleurs maintenant et se fait donner des bouquets, des rosiers, du lierre par ses amies et отношения: их у него два, Lili Zakharjevsky pour sa beauté, et Mde Klüpfell pour lui donner des plantes rares. Il est bien de l'étoffe des dandys de romans. Moi je lui ai donné un charmant bonnet de police de mon ouvrage; quand en ferai-je un pour toi? pas avant ton retour d'abord! Mardi dernier Malzoff est tombé ici comme un fou à onze heures du matin pour repartir à deux, il s'est trouvé tout dérouté du désordre de notre кочевая жизнь, je l'ai mené promener, puisque j'étais la

seule disponible dans la maison, avec Voldemar, qui a condescendu à me servir de contenance; il a été émerveillé des trésors du moyen âge qu'on trouve à l'Arsénal² et, hormis quelques phrases là-dessus qui avaient le sens commun, il ne nous a entretenus que d'исправники et de квартальные; en se laissant aller de plus en plus à ses dispositions de trivialités il finira par devenir fou sur ce point; et déjà quelquefois son rire extravagant à propos des ignobles horreurs qu'il raconte avec tant de complaisance me fait tressaillir comme un symptôme d'aberration mentale. Tous les deux jours je monte à cheval avec Valoueff et nous sommes devenus très bons amis; cependant je men tiens à mon ancienne opinion sur son peu d'esprit, tout en lui accordant beaucoup plus de bonté que je ne lui en supposais autrefois, et surtout une grande droiture et noblesse de conduite et de sentiments.

Venons à ta délicieuse lettre de Baden,³ qui m'a fait un plaisir extrême, d'autant plus qu'elle était d'un si bon volume et se terminait par une si heureuse nouvelle sur ta santé. Grâce en soient mille fois rendues au ciel, cher, cher André, mon coeur en a été inondé de joie. La comtesse Panin écrit à sa soeur⁴ qu'elle t'a trouvé très bonne mine et que tu as beaucoup grandi. J'espère que cela était une illusion d'optique, et que tu ne lui a semblé si démesurément grand que parce qu'elle avait perdu l'habitude de te voir? Comme j'ai ri de ta rencontre avec ton Achate,⁵ et nous qui nous épuisions en conjectures sur ce qu'il était devenu! Ton entrevue pacifique avec d'Antès m'a pleinement satisfaite: je la craignais un peu.⁶ Dis à Sachinka Smirnoff que je l'embrasse et l'aime bien tendrement: serait-il si faux que tu en fusses un peu amoureux? J'ai reçu ces jours-ci une lettre de Natalie Pouschkin qui me charge de mille amitiés pour toi. Elle paraît bien triste et abattue et me dit qu'elle ne trouve de consolation dans la vie qu'à s'occuper de ses enfants. Adieu, mon cher André, je te quitte преждевременно, parce que je me sens, je ne sais pour-quoi, comme si j'allais me trouver mal: рука дрожит. Je t'embrasse tendrement.

Sophie.

На обороте: A monsieur monsieur André de Karamzine à Bade-Baden, grand duché de Baden, près de Carlsruhe. Poste restante. В Бад-Баден.

46. С. Н. Карамзина

22 июля (3 августа) 1837 г. Царское Село

Ta lettre de Baden est très amusante, si elle n'est pas poétique, mon cher André.¹ Comme tu t'en donnes, des plaisirs mondains et comme tu danses! Ceci me fait beaucoup de plaisir. Certainement, Gouguert, qui t'avait défendu de danser l'année dernière, ne te l'aurait pas permis maintenant si ta santé n'allait infiniment mieux; quel bonheur! Pour ton extérieur je suis tout à fait de l'avis de Maman: nous nous figurons que tu dois être fort laid en André le chevelu et encore au moment où tu parais te lancer dans une flirtation; j'ai toujours peur de nommer la comtesse Emma Borch² en présence d'Uxkull³ (que ce nom pétrifie toujours) et comme nous ne voyons que lui et que je parle souvent de toi, cela pourrait m'arriver. Ne te dit-elle rien de ce pauvre Uxkull, qui se trouve malheureux à force de n'être aimé de personne, et qui à défaut d'autres sentiments bénévoles m'inspire une profonde pitié de le voir si ennuyeux et si ennuyé. Cependant la médisance prétend que Mde Bagréeff⁴ continue à le favoriser et que c'est pour elle qu'il habite Zarsko Sélo; nous les voyons souvent ensemble, très, on peut même dire trop convenables dans leur manière d'être l'un vis à vis de l'autre. Elle est bonne et aimable, et je concevrais bien plus tôt qu'on l'aimât de passion que d'aimer Uxkull. Ce que tu nous racontes de

d'Antès (comme il dirigeait la mazurka et le cotillon)⁵ nous a donné comme un frisson, et nous a fait dire à tous d'une voix: «Бедный, бедный Пушкин! Était-il bête de sacrifier sa belle viel Et pourquoi!»

Hier nous avons pris le thé chez Mde Schevitch, — c'était sa fête, triste fête, sans l'ombre d'un hussard!⁶ Загоняли и их на маневрах. Lydie Schevitch⁷ m'a conté qu'elle t'avait vu en rêve, revenu bien portant, mais fort triste de ton voyage, et quand elle te demandait pourquoi, tu lui répondais: «C'est que tout le monde m'a oublié, ma famille m'a reçu si froidement, personne ne se réjouit de mon retour!» Te rappelles-tu comme tu nous écrivais juste ce même rêve de Rome? Elle a beaucoup ri quand je lui ai raconté cette coïncidence entre vous deux. Elle et Antoinette⁸ t'aiment de tout leur coeur et me demandent avec instance de leur copier quelques unes de tes lettres, mais Maman les tient sous clef. Adieu, mon cher André, je t'embrasse et t'aime avec une vive tendresse.

Sophie.

47. E. A. и С. Н. Карамзины

30 июля (11 августа) 1837 г. Царское Село

E. A. Карамзина

Vendredi, 30 juillet 1837 Sarskoé.

Je suis triste, mécontente, découragée; depuis près de quinze jours je n'ai pas de tes lettres, et ne sais que penser de ce silence qui me meurtrit. Es-tu malade, es-tu négligent, est-ce la poste qui me persécute? N'importe la cause, le résultat en est bien pénible pour mon coeur; je demande à dieu que ce silence ne provienne pas de maladie; je tâcherai de me faire raison sur le reste, quoiqu'il serait bien mal à toi, cher André, de me faire souffrir par négligence; tu sais que c'est plus fort que ma volonté de ne pas souffrir cruellement quand il me manque une lettre de toi; c'est un bien que j'attends pendant six jours et quand le septième se passe et ne m'apporte rien, alors mon front se rembrunit; mais quand il y a déjà 13 jours de passés, alors tu peux te douter de ce que j'éprouve d'angoisses. Aussi n'ai-je pas le coeur d'écrire, ne sachant sur quel ton causer avec toi. Je suis généreuse et ne veux pas te faire subir la peine du talion; je te dirai que tout le monde se porte bien, que Catherine¹ va passer des heures au jardin, non pour y promener, mais elle est assise sous un arbre avec un ouvrage en mains et son mari lui faisant la lecture des mémoires de Mlle Cochelet sur la reine Hortense;² cela fait un tableau picturesque; ajoute à cela un temps charmant, pas si chaud que la dernière fois que je t'ai écrit, nous avons eu un orage qui a rafraîchi l'air et purifié l'atmosphère; on attend toute la famille imp.ériale) aujourd'hui pour le soir, de sorte que Sarskoé est encore plus propre et plus resplendissant que jamais. Demain l'em.⟨pereur⟩, l'im.⟨peratrice⟩ et la g.⟨rande⟩ d.⟨uchesse⟩ Marie partent pour leur grand voyage³ et le reste de la famille occupera Sarskoé Sélo jusqu'au retour des grands parents.

Les manoeuvres et le camp sont finis aujourd'hui et j'attends avec impatience Alexandre; je pense que demain il pourra venir chez nous pour rester le dimanche, jour solemnel du baptême du prince Alexandre.⁴ Combien d'événements de solennités marquants se sont passés dans la famille dans ton absence, mon ami, ce qui les a rendus incomplets. A propos d'Alexandre, il est embarrassé comme il l'est toujours quand il faut agir; il doit se procurer un cheval alezan pour rester dans la batterie de Pétersb.⟨ourg⟩, sans quoi il sera obligé d'aller à Ladoga ou à Novgorod, et comme il n'a pas eu l'esprit de vendre aucun de ses

chevaux, il faut que ce soit encore moi qui paye, quoique en vérité je suis aux abois; mais enfin il le faut. Eh bien! Il ne peut parvenir à en trouver un qui lui convienne quoique on lui en ait parlé depuis l'hiver, et dans ce moment que le camp est fini, il faudra se rendre chacun à sa destination, je crains bien qu'on ne l'expédie dans une des batteries éloignées. Il doit encore expédier dans quinze jours d'ici un grand plan de voyage à Nijni, s'entend dans nos campagnes;⁵ j'essaie ce moyen en désespoir de cause; au moins s'il ne peut rien pour l'arrangement, verra-t-il le pays, l'état des paysans, leur dira-t-il que leurs maîtres ne les oublient pas et dès qu'on a pu leur envoyer un membre de la famille, on s'est empressé de le faire. Peut-être que cette démarche aura un heureux résultat? Ce sera une course de 28 jours.

Charles Rosseti est venu nous voir aujourd'hui. Il m'a dit que sa soeur⁶ leur marque que tu seras de leur voyage pour le retour dans la patrie et qu'il n'aura lieu que pour le mois d'octobre. J'espère, mon cher ami, que tu ne dandineras pas et que pour aucune raison au monde tu ne remettras ton retour dès qu'il sera décidé possible par Mr Gouguert, moi-même j'aurais été heureuse que tu fis ce voyage en si bonne compagnie, mais s'ils restent si tard je ne consens pas à ce long retard. Je désire bien que tu me dises quelque chose de positif à cet égard. Adieu, mon cher et bon ami, peut-être la journée ne se passera pas encore sans m'apporter une chère lettre de toi, alors je te dirai encore quelques mots pour t'en remercier et bénir dieu pour sa miséricorde. Je te serre contre mon coeur avec tendresse en te donnant ma bénédiction et appelant celle du très haut sur ta chère tête.

C. H. Карамзина

Elle est arrivée, cette chère lettre, à l'instant même, 6 heures du soir, lorsqu'après avoir dandiné tant que j'ai pu, toujours dans l'espoir de voir de ton écriture d'abord et de t'écrire après, je descendais triste et découragée; sur l'escalier j'aperçus le bienheureux postillon, ce dispensateur de joies à lui inconnues (comme tu disais si bien une fois), je saisis la lettre, je cours la porter à Maman croyant lui faire une surprise, mais déjà d'en haut elle l'avait vu arriver, elle l'avait interrogé et elle a la cruauté de me renvoyer t'écrire sans savoir seulement un mot de ce que tu nous dis. Aussi mon humeur va retomber sur toi, à défaut d'autre objet, et je serai très laconique; je me bornerai à te supplier de nous revenir au commencement ou, au plus tard, à la mi-septembre de notre style. Pense donc que Catherine part décidément le 26 septembre et qu'il serait affreux à toi de lui enlever le bonheur de l'embrasser et de passer encore quelques jours avec un frère dont on a été séparé si longtemps et qu'on hérit si tendrement! Mon pauvre André, combien j'ai été touchée de ton attention de m'acheter une montre! Puisque c'est fait, je la porterai avec joie, mais je suis très peinée que tu aies fait cette dépense superflue avec tes petits moyens. Adieu, je te serre fortement contre un coeur qui te chérit ardemment.

Sophie.

E. A. Карамзина

8 heures du soir.

Dans six semaines je te serrerai sur mon coeur, cher André, dans six semaines! Comme toi je ressens une angoisse de bonheur, il y a une crainte superstitieuse qui vient empoisonner la douce pensée de la réunion, on ose à peine s'y arrêter, j'espère dans la bonté divine. Sans t'en douter tu as fait réponse à cette question si intéressante de ton retour. Je pense bien que tu es heureux jusqu'à l'ivresse en pensant à ton retour, à l'idée de revoir tant d'objets d'affection, quand nos coeurs bondissent en t'attendant seul. Si tu es affamé jusqu'à la fin

d'argent, niais que tu es, pourquoi n'avoir pas gardé pour toi la doublure de la lettre de change, cela aurait épargné au moins quelques embarras. A la poste prochaine je t'expédie 1500 r. Adieu, cher, bien cher fils, au bonheur de te revoir dans six semaines. Je t'écris ces lignes au milieu du fracas de la rue, la cour vient d'arriver. Sophie est à cheval ainsi que Lise, Pierre, Charles Rosseti, et Voldemar⁷ dans son дрожки. J'attends ta lettre d'ici à cinq jours; tu me l'as promis, ne te relâche pas de ton exactitude — elle me fait tant de bien, je ne demande que quelques lignes, au revoir, Андрюшка милый.

На обороте (рукой С. Н. Карамзиной): A monsieur monsieur André de Karamzine. Bade-Baden, grand duché de Bade, près de Carlsruhe. Poste restante. В Бад-Баден.

